



Les chevaliers des Sables

L'épopée du Transsaharien

Roman

Synopsis :

Juillet 1948, au sud du Tanezrouft, quatre techniciens du Mer-Niger sont morts de soif et de faim. C'étaient des sahariens chevronnés, depuis près de dix ans, ils arpentaient le désert entre Colomb-Béchar et Gao pour tracer le parcours de l'éventuelle ligne de chemin de fer qui devait traverser les plus de deux mille, kilomètres du désert.

Entre Gao et Adrar

UNE MISSION DU MER-NIGER DISPARAIT.

**Après 15 jours de recherches on retrouve
les corps des quatre techniciens, morts
de soif, à 13 kilomètres d'un point d'eau**

Depuis 16 jours, les services de Mer-Niger à Gao, Colomb-Béchar et Oujda, étaient sans nouvelles d'une équipe d'ingénieurs-topographes partie le mardi 20 juillet en reconnaissance dans la vallée du Telemsi, au nord de la grande boucle du Niger. La mission, composée de sahariens éprouvés :



L'Écho d'Oran du 8 août 1948.

LA TRAGÉDIE D'IN RHAR

La mission avait emporté du ravitaillement pour dix jours

**Pourquoi, après 50 kilomètres seulement de voyage,
les techniciens ont-ils succombé à la faim et à la soif ?**

ingénieur T.P.E. et chef des services techniques du Méditerranée-

Les obsèques ont été célébrées hier à Gao

L'horrible tragédie qui coûta la vie à trois des meilleurs techniciens du Méditerranée-Niger et à leur chauffeur partis le 20 juillet de Gao pour effectuer une mission dans la région d'Anefis et d'In Rahr a soulevé l'émotion générale. Il est encore trop tôt pour connaître les causes directes du drame mais les premiers éléments de l'enquête transmis par radiogrammes à Oujda depuis deux jours permettent d'établir certains faits qui demeurent troublants.

Le 20 juillet dernier, l'ingénieur T.P.E. et chef des services techniques du Méditerranée-Niger à Gao, ainsi que nous avons été les premiers à l'annoncer samedi, prenait la tête d'une expédition à laquelle participaient deux de ses collaborateurs.

Les trois hommes quittaient Gao dans un command-car conduit par un chauffeur musulman.

Le 22 juillet, la mission atteignait Anefis où l'attendait le camion de sécurité. Tout au long de cette étape, le contact avait été maintenu par radio par le command-car avec Oujda et Gao.

Mais le 22 au matin, M. Rousseau décida de pousser une reconnaissance dans la vallée du Telemsi. Le chef de mission prévint Anefis qu'il partait pour 4 jours dans le but d'étudier un raccourci à travers la région délimitée par le triangle Agamor-In Rahr-In Tassit. Il convient à ce propos de signaler que le Méditerranée-Niger avait prévu le prolongement direct Anefis-Agamor. C'est sur ce tracé projeté que le command-car s'engagea. Il ne devait pas en revenir.

Pendant les 4 jours qui suivirent, personne ne s'inquiéta, puisque l'absence était prévue pour ce laps de temps. De plus, on savait la mission approvisionnée pour dix jours en vivres et chargée de 120 litres d'essence.

C'est ce qui fait qu'aujourd'hui encore, on ne s'explique pas comment le command-car, qui n'avait parcouru qu'une cinquantaine de kilomètres, ait été retrouvé avec son réservoir à sec et comment ses passagers sont morts, faute de ravitaillement alors qu'ils en possédaient une abondante réserve ?

Comment ces réserves ont-elles dis-

paru ? La réponse à cette question éclairerait l'affaire d'un jour nouveau.

Enfin, si l'on envisage le cas où l'expédition se serait égarée, il reste difficile d'admettre que M. Rousseau, spécialiste du bled, un des pionniers du Méditerranée-Niger, ait pu se perdre en des lieux qu'il connaissait fort bien.

Quant aux difficultés rencontrées par les équipes envoyées la recherche du command-car, on peut les expliquer en précisant que l'expédition était engagée sur le nouvel itinéraire que M. Rousseau devait expérimenter. Toute recherche sur le parcours normal devait donc fatalement demeurer vaine.

Précisons aussi que pendant les recherches, des avions ont signalé plusieurs points d'eau créés par des tornades dans les environs du point tragique. Les aviateurs ont également aperçu plusieurs convois de chameliers.

Enfin, un télégramme adressé au Méditerranée-Niger à Oujda, spécifie qu'on a pu établir que M. Rousseau était mort le premier de l'équipe, le 28 à 15 heures 30.

Coincidence étrange, les quatre hom-

Giraud Guy

Alias

Allard Sébastien

Écrivain – Photographe

Biographie

Voyageur de naissance, puisque née en Chine, en 1930, il s'est promené de la Provence au Sahara pour poser, son paquetage, dans la bonne ville du Mans (Sarthe).

Employé au Méditerranée-Niger de 1954 à 1962, puis à la SNCF jusqu'à sa mise à la retraite. Il a trouvé dans cette ville sa dernière compagne, pendant qu'elle travaille, lui s'occupe, en écrivant.

Retraité de la SNCF depuis 1984, il s'est occupé d'associations, maintenant : il écrit.

Son slogan :

Écrire pour transmettre

Le site de l'auteur <http://www.allard-sebastien.com/>

Publié par les éditions numériques Montréal

1, avenue de Montréal
72000 LE MANS
Pays-de-la-Loire
France
<mailto:montreal2@sfr.fr>

<http://www.allard-sebastien.com>

Copyright 2011 Guy Giraud –

Protection : tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise d'aucune façon sans une permission écrite de l'auteur,

Note : Ce livre numérique est optimisé pour visualisation sur un écran d'ordinateur, sauf qu'il est conçu de manière à ce que vous puissiez l'imprimer et ensuite assembler les pages tels que vous feriez pour un livre. Puisque le texte est optimisé pour visualisation à l'écran, la police est de plus grande taille que s'il s'agissait d'un livre papier.

E-book réalisé par l'auteur en avril 2012.

Mis en ligne le 15 avril 2012.

Prix indicatif 5 €...

*À la discrétion des utilisateurs, un billet dans une enveloppe,
Merci.*

Table des matières :

Saint-Cirgues-en-Montagne mars 1938

Des nouvelles arrivent

Le choix difficile

André doit se prendre en main

La porte du désert s'ouvre

Monsieur Maitre-Devallon

Premiers pas en Algérie

Arrivée au Sahara

Des nouvelles du Sahara

La course pour l'approvisionnement en charbon

Le combat contre la nostalgie.

Le charbon et la guerre.

Le Méditerranée-Niger.

La course contre la montre.

La grande peur du héros.

Aimer, à perdre la raison.

La guerre est là.

Gao, une nouvelle vie.

La vie à Saint-Cirgues en 1943.

Retour impromptu au village.

Saint-Cirgues octobre 1944.

Roseline.

De retour à Béchar.

La ligne du Mer-Niger se poursuit.

La Croix de Saint-André.

La dernière mission.

Saint-Cirgues-en-Montagne Mars 1938.

Les bruits des bottes se font entendre en Europe, les simples protestations verbales de la France et de l'Angleterre face à l'annexion pure et simple de l'Autriche par l'Allemagne sont mal perçues par certains Français qui n'ont toujours pas accepté le Front Populaire. Alors que les bottes des troupes foulent le sol autrichien, sans complexe, sans aucune opposition, les députés français cherchent désespérément, un Président du Conseil. L'Anschluss, la grande réunification Germano-autrichienne orchestrée par les nazis se réalise, pendant les soubresauts du front populaire

Le 13 mars 1938, Léon Blum est de retour pour quelques jours à la tête du gouvernement, trois semaines après, le Sénat lui refuse : la confiance. Les communistes, alliés en 36 au front populaire, sans engagement, l'ont laissés tomber. Devant ce déferlement d'événements qui bouleverse l'Europe, dans la campagne, loin de tous ces tumultes, la vie continue.

Les informations arrivent lentement dans la haute Ardèche, le petit village de Saint-Cirgues-en-Montagne, calé au confluent de la Vernazon et du Mazan, qui forment le premier affluent rive gauche de la Loire, vit tranquillement. L'hiver, la plupart des maisons sont vides, les avignonnais vivent ici uniquement pendant les vacances scolaires, les nantis de cette ville en ont fait leur lieu de villégiature. Les congères de neige, sur la route du

tunnel, n'ont pas encore fondu.

La maison de Madame Veuve Rousseau est juste en face de l'école des Frères des École Chrésiennes, elle est arrivée en même temps que les études de la construction de la ligne de chemin de fer qui devait desservir le plateau ardéchois : La ligne Transcévenol

Mathilde Rousseau est l'épouse de l'ingénieur topographe qui avait été affecté, avant la Grande Guerre, au suivi de la construction du tunnel du Roux et au prolongement de cette ligne ferroviaire, à voie unique qui devait joindre Le Puy, Haute-Loire, à La-Levade-d'Ardèche dans le département du même nom. Appelé comme tous les autres, en 1914 pour aller défendre la France, il y a été gravement blessé.

Le percement de cet ouvrage d'art, entièrement réalisé à la main, devait durer dix ans, la guerre de 14 – 18 a pris la main-d'œuvre pour en faire de la chair à canon, les travaux de percement finirent, en 1929 avec le concours d'immigrés italiens venus remplacer les Français morts aux combats. Une fois le tunnel terminé, ces Italiens venus pour la plupart, de Sicile ou bien des Pouilles, se sont installés dans les villages proches de leur tunnel.

Dans le calme de ce village, à mille mètres d'altitude, loin des grandes routes, avec l'espoir d'avoir bientôt le chemin de fer, Mathilde était heureuse. Une maison avec des murs épais en granit, le dos appuyé à la colline, à droite de sa demeure une source s'écoule dans un bassin. Un enfant, André, sa plus grande récompense, né juste avant la grande tournante. Deux interruptions de grossesses,

deux enfants qu'elle aurait, tellement, voulu avoir la chance d'élever. Un petit chemin, derrière sa maison, mène à la ferme des Mareschaux, les fournisseurs des produits laitiers.

Mareschaux est montagnard, trapu, une moustache aussi longue que les cornes de ses bœufs, toujours avec sa blouse noire, comme celle des maquignons, il est présent à chaque marché, sur la place du Breuil. Lors de la dernière foire, celle du 1^{er} mars, il a été primé par ses pairs ; il a le plus bel attelage de bœufs. Deux bêtes de près de huit cents kilos, majestueusement accouplées par le joug. Depuis ce jour, tout en haut de l'aiguillon, il y a fixé un ruban, il est le meilleur, il le fait savoir.

Ces attelages sont l'outil qui permet de déplacer, transporter, les jours de marché, uniquement pour parader, leurs propriétaires les font beau, puis, sans vraiment une raison valable, ils vont sur la place du Breuil. Parfois il arrive que tous ces bouviers soient appelés, avec leurs attelages, pour permettre l'accès à la commune. Mathilde, toujours curieuse est allée voir, après une grande tempête de neige, le déblaiement des congères qui obstruaient l'accès au tunnel, c'est que ce tunnel, lors des grandes chutes de neige et le seul lien possible avec la vallée.

Elle avait fait le chemin sur les skis, en châtaignier, fait par le jeune patron de la petite scierie, tout à côté de l'école des Frères. En hiver, après les chutes de neige, son seul moyen de locomotion, ce sont ces deux lames de bois, avec la pointe relevée.

Quatre attelages de bœufs étaient nécessaires pour tirer le soc du chasse-neige, haut d'un mètre cinquante. Celui de Mareschaux était en tête, plus de six tonnes de muscles tendaient les chaînes, rien n'avancait, les piques des aiguillons marquaient les flancs des animaux, un ordre venu du fond de la poitrine des bouviers, comme une lame de fond se brisant sur la grève, l'effort est plus violent, centimètres par centimètres la congère s'effrite. La transpiration des huit bœufs se transforme en vapeur, un voile monte lentement, puis, poussé par la petite brise qui souffle, disparaît.

Toutes les personnes valides du village étaient venues, la dernière, la vieille Noémie, toute rougie par le froid, la tête juste recouverte d'un petit bonnet, arrivait à la fin du premier passage :

- Vous vous y prenez comme des manches de pioche, crie-t-elle à Monsieur Mareschaux. – Si mon Justin était encore là, la route aurait été ouverte depuis longtemps.

Son Justin, c'était, bien avant que Mathilde arrive au village, le bon à tout faire, toujours présent dans les moments les plus difficiles. C'est lui qui dressait le mat des élus, cette marque qui restera en place pendant tout le mandat. Suivant son humeur, ou sa conviction politique du moment, il plantait un jeune sapin fraîchement coupé, débarrassé de toutes ses branches en ne conservant que le plumet, bien gros pour un élu de son bord, un peu tordu lorsque l'adversaire de ses idées politique l'emportait.

Noémie vantait son mari, en fait, il n'est venu qu'une fois déblayer le tunnel, la deuxième année de son ouverture, en 1931. En même temps que la grande crise, Justin s'en est allé. Les longues soirées passées chez son collègue Denis le patron d'une taverne de la place du Breuil se sont chargées d'abrèger son existence. Noémie, presque dix ans après, vit toujours comme si son homme, après une rude journée de travail, allait rentrer, manger la soupe au lard...

Vers trois heures de l'après-midi, alors que le soleil d'hiver commence à descendre derrière le Bozon, le passage pour une voiture était ouvert. En hiver, ce tunnel ferroviaire, qui n'a vu passer que les trains qui ont permis de le creuser, est le lien entre le plateau et les collines des Cévennes. Une ligne droite de trois kilomètres trois cents dans le rocher, les déblais côté nord ont servi à la construction de la plate-forme de la future gare.

De tunnel du Roux, il est devenu en passant de ferroviaire à routier le tunnel pour aller à Saint-Cirgues-en-montagne, puis, au gré du temps a repris son nom de Roux.

Les skis sur l'épaule, les curieux rentrent au village, la chaussée est libre, tous refont le travail, chacun y va de sa façon de conduire les bœufs, en catimini les plus audacieux iront même dire que Mareschaux, c'est du vent, c'est une grande gueule, il joue avec les autres à cause de sa force. Ceux qui le soutiennent rétorquent immédiatement en racontant ses derniers exploits.

« Je l'ai vu l'autre jour charger en à peine une heure une charrette de billes de sapin pour la scierie. Un autre de

dire : l'année dernière, je l'ai vue descendre, une charrette de foin par le sentier qui monte à Coucouron. À chaque tour de roue son attelage tanguait, lui, allait son train, ses bœufs pâtissaient, mais ils descendaient, en arrivant au village, sa femme, Marie, l'a grondé, son regard est allé vers le ciel. Elle s'est retournée, à regarder comme son époux. Tu as eu raison, l'orage t'aurait attrapé. »

Les langues s'arrêtent, il n'y aura pas de dispute, au fur et à mesure que la troupe se rapproche du village, les gens, après s'être bien secoué les sabots, rentrent dans leurs maisons. Les plus ardues iront, comme toujours, s'attabler à la taverne de Denis.

Mathilde s'est habituée à ce village, pour beaucoup elle est une femme de la ville, une certaine déférence lui est accordée. Dans cette montagne du Vivarais, tout proche du Gerbier-de-Jonc, de la source de la Loire, sur ce plateau aride, il y a la religion. Elle est une fidèle assidue, surtout depuis le décès de Charles son mari. Les éclats d'obus qu'il a reçus, lors de la bataille de la Marne ont eu vite raison de sa résistance. Régulièrement il était obligé d'aller s'en faire retirer un, lorsqu'il devenait gênant en s'approchait trop près d'un organe essentiel. Un de trop, le dernier, alors que les bruits de la révolte des ouvriers en 36 se faisaient entendre, il est parti, laissant Mathilde seule avec son fils André.

Presque au bout de la rue des Cousines, en allant vers Aubenas, juste avant le pont de pierre qui surplombe le ruisseau Mazan, le pont de Gaspard, sur la gauche, il y a la

propriété de la famille de M. Maitre-Devallon. Une grande bâtisse à deux étages avec un grand garage au rez-de-chaussée. Le propriétaire n'est pas souvent au village, en ce moment il est à Alger, avec son épouse Florence, il dirige une mission du gouvernement : la construction d'une ligne de chemin de fer à travers le Sahara, Le Transsaharien.

Tous les jours Mathilde fait une longue marche, elle va soit vers Lanarce en longeant une belle forêt de sapins, ceux là même que Mareschaux transportent avec son attelage de bœufs. D'autres fois elle va jusqu'au hameau de Lapalisse, sur la Loire. En ce lieu, elle s'arrête sur le pont qui surplombe le lit de ce jeune fleuve qui a profondément creusé dans le basalte des sols volcaniques. Quinze mètres en dessous de l'arche du pont, elle regarde les truites à la recherche de leurs ripailles.

Florence Maitre-Devallon l'accompagne lorsqu'elle est à St-Cirgues, depuis l'automne, elle marche seule. Lorsque les pas de Mathilde la dirigent vers la Loire, au retour, elle s'arrête au cimetière pour une petite pensée vers cet homme qui lui manque tant. Depuis qu'elle est seule, un deuil qu'elle n'arrive pas à accomplir, la prière ne l'aide pas beaucoup, la solitude la désespère.

Hier, malgré une brise froide venant du Nord, elle est allée vers La Loire, au bout d'une heure, elle a décidé de ne pas aller plus loin, elle ne s'est même pas arrêtée au cimetière de peur d'accroître un peu plus son désespoir. Au retour elle a vu de la lumière chez Maitre-Devallon, - *Ils sont de retour !* Son pas s'est fait plus rapide, demain dimanche,

elle ira à la messe, là, elle est sûre de les rencontrer.

Dans la petite église romane, il faut être bien emmitouflé, Monsieur le Curé n'a pas les moyens de chauffer, seule la foi permet de ne pas trop souffrir du froid.

Une vieille coutume a fait sourire Mathilde lorsqu'elle est arrivée dans ce village. Avec Charles son époux, elle est allée à la messe du dimanche, c'était au cours de l'été 1911, elle était joyeuse, en franchissant le porche, elle a été surprise de ne voir que des femmes. Elles avaient toutes leur missel en main, un foulard sur la tête. Au premier rang, il y avait « la nomenklatura » féminine locale, la femme du Maire, bien sûr, mais aussi la Baronne avec sa jeune nièce. En s'approchant, elle s'est rendu compte que chaque prie-Dieu, qui sert de chaise en le retournant, portait un nom. Sa question : mais où sont les hommes ? Une fidèle qui la suivait a fait un signe à Charles en lui montrant le petit escalier, juste à droite derrière le Bénitier. Les hommes devaient aller sur la tribune, à Lyon, avant de venir dans la montagne, les hommes étaient du côté droit, les femmes à gauche, ou vice-versa, mais là, les mettre au poulailler l'a amusé.

Depuis elle a appris que chaque prie-Dieu était la propriété d'un fidèle, maintenant elle a le sien, au deuxième rang, Monsieur, le curé lui a bien proposé de l'installer avec les épouses des élus, elle a refusé, elle préfère rester en retrait. Madame Maitre-Devallon n'était pas là, à sa place, il y avait, Roselyne, sa nièce. À la sortie, elle aura peut-être des nouvelles de son amie.

Ce soir, elle est triste, très triste, elle s'installe au bureau

de son mari, ouvre son écritoire, enlève le couvercle de l'encrier, prend son porte-plume, vérifie la souplesse de la Sergent Major, le trempe dans l'encre noire, elle n'aime qu'écrire en noir, reste pensive un moment puis commence une lettre pour André :

Saint-Cirgues le 15 mars 1938.

Mon cher fils.

Hier, à la sortie de la messe, j'ai rencontré, Adrien, le neveu de Monsieur Maitre-Devallon, l'inspecteur général des Travaux, il réside, en ce moment à Alger. Il faisait froid, nous sommes allés au café, chez Denis, tu sais, le sicilien qui est venu percer le tunnel, pour nous mettre au chaud. Au fait, ton camarade Louis, son fils aîné, m'a demandé de tes nouvelles, il voudrait que tu le tiennes informé sur ce que tu envisages de faire.

Adrien et son épouse reviennent d'Algérie, nous avons parlé longuement, de chose et d'autres. Son épouse supporte mal le climat, elle est malade, elle va être dans l'obligation de rester au village, cela me fera de la compagnie.

Son oncle a de grandes ambitions, il se prend pour Eiffel ou bien Riquet, voilà qu'il veut construire une ligne de chemin de fer à travers le Sahara. Il a retrouvé un rapport sur une étude de faisabilité, réalisée par lui en 1929. Il cherche une bonne équipe de géomètres topographe, il s'est débrouillé pour monter, à Alger, une boîte baptisée : Transsaharien. Les communistes soutiennent, du bout des doigts le gouvernement, mais s'intéressent à la chose, ils

l'ont appuyé pour qu'il obtienne un bon budget.

Je n'arrive pas à comprendre cet homme, avec ton père, ils échafaudaient des dizaines de projets, aucun, jusqu'à aujourd'hui n'a vu le jour, même notre Train, pour lequel ils se sont battus, est presque mis au rebus. L'unification des lignes ferroviaires, nationalisée par le front populaire sous le nom pompeux de Société Nationale des Chemins de Fer Français, freine des pieds pour financer notre Transcévenol de faible rendement, comme ils disent.

Adrien me parlait sans même prendre le temps de m'écouter. Il me parlait de désert, de brigands, je l'écoutais, car je suis polie. Puis il m'a raconté son périple dans le Sud-oranais, avec son oncle, trente heures de trains pour aller d'Alger à Colomb-Béchar, c'est dans cette ville qu'ils veulent implanter la base de cette nouvelle ligne. M. Maitre-Devallon ne veut pas de son neveu dans son équipe, il ne le trouve pas assez ambitieux, son épouse, toujours souffrante, parfois pour un rien, elle est le frein, il voudrait presque qu'Adrien divorce pour l'embaucher.

Je me suis permis de parler de toi à Adrien, il va écrire dès ce soir à son oncle pour lui demander s'il pourrait te prendre dans son entreprise. Il ne savait pas que tu avais suivi la formation d'ingénieur topographe à l'école des Frères d'Erquelines, en Belgique. Même si tu n'acceptes pas que j'intervienne pour favoriser le début de ta carrière, face à ton insouciance, je me suis avancé en lui soumettant ta candidature.

Ton père, à son décès, ne nous a pas laissé une grande fortune. La pension de veuve de guerre me permet juste de boucler mon budget, il est grand temps que tu fasses l'effort de prendre un emploi serein. Dans chacune de tes lettres, tu me dis : demain, toujours demain.

Les bruits de bottes résonnent de plus en plus à la frontière avec l'Allemagne. La radio n'arrête pas de parler de l'invasion de l'Autriche par les troupes allemandes. Ici tout le monde est fébrile, je ne comprends pas comment, à ton âge, tu peux supporter sans maugréer les actions du Führer, ses discours hégémoniques. Tu ne vas pas me dire que tu es d'accord pour que, par intimidation, il demande que la Tchécoslovaquie et les Sudètes soient rattachés à l'Allemagne.

Dimanche, à la messe, j'ai parlé avec le Frère directeur, tu sais le frère Ferland, qui dirige le pensionnat de St-Cirgues, il m'a demandé ce que tu faisais, quel était ton objectif. Je le trouve un peu curieux, il voulait savoir où tu en étais avec un éventuel mariage. Lors de tes dernières vacances, il t'a vu avec la petite-nièce de Madame de La Masselière, Roseline, il échafaude des plans, il serait très heureux, peut-être que son heureux n'est qu'une suggestion de Madame la Baronne, qui voudrait placer la fille de son désargenté beau-frère. Il a reçu des informations, sur ton cursus, de la maison mère des Frères des Écoles chrétiennes à Pont-Saint-Esprit, il est dans les mêmes déductions que moi, tu as un potentiel, tu dois le valoriser sous peine d'en perdre la quintessence.

Il est évident que j'ai évoqué ta situation : Réformé de

l'armée, suite à tes pieds-plats. Il ne faudrait pas, si les démarches auxquelles je me suis attelés aboutissent, que cette malformation puisse t'interdire de postuler, de toute façon tu as été incorporé, ce n'est qu'au cours des manœuvres qu'ils se sont rendu compte de cette incapacité à la marche.

Les soucis sur ton avenir me gagnent, j'ai peu de nouvelles de toi, je suis seule, j'ai besoin de savoir où tu vas, ce que tu fais.

Il faudrait que tu prennes rapidement une décision, en ayant bien écouté Adrien, c'est une place formidable, puis, construire une ligne de chemin de fer et surtout la terminer quelle victoire pour le souvenir de ton père.

Ton impatiente, maman.

Mathilde.

Des nouvelles arrivent.

Dans les prés les narcisses ont commencé à fleurir, les dernières congères ont décidé de fondre, le soleil en cette fin d'avril fait mentir le dicton : en avril ne te découvre pas d'un fil, il fait beau et même presque chaud. Les vaches sont sorties des étables, elles broutent sur la colline au-dessus du village, parmi les genets face au soleil. Chaque jour Mathilde attend le facteur, elle désespère que son fils parvienne à prendre une bonne décision.

Un printemps précoce, la présence à Saint-Cirgues d'Adrien et d'Alice, ont mis du baume au cœur de la mère d'André. Cette année, elle a suivi avec rigueur la préparation de Pâques. Le brave curé était aux anges, pour une fois il y avait pour tout ce cérémonial une femme jeune parmi la dizaine de fidèles habitués, toutes très vieilles, habillée de noir, marmonnant les prières plus en patois qu'en latin.

Ce matin, c'est jour de marché, Mathilde, comme à chacune de ces journées, a mis son chapeau, pris une canne, s'en est allée. D'un pas alerte, elle descend la rue qui passe devant l'église. Les cafés sont déjà pleins de paysans venus de loin, tant pour vendre que pour acheter. Aujourd'hui, c'est la foire aux jeunes veaux et aux porcelets, c'est mercredi, les enfants sont en classe. Dès qu'elle atteint la place du Breuil, elle est dans la foire, le Père Malause est debout devant sa charcuterie, la casquette vissée sur sa tête, il scrute la foule à la

recherche de ses meilleurs clients. Ces jours de marché sont pour lui l'occasion de faire de bonnes ventes. Il y a comme acquéreur les gens de la vallée, de Montpezat, de Vals et d'Aubenas, ils sont arrivés avec l'un des trois cars que le propriétaire de la ligne met en service.

Marie Jason a sorti quelques tables devant son petit café, elle ne l'ouvre que pour les foires et pendant l'été pour servir les quelques avignonnais qui viennent régulièrement à Saint-Cirgues pour les vacances.

Marie Jason est la sœur aînée de l'épouse du propriétaire de la taverne de Monsieur Denis, cette sœur est morte d'une grosse fièvre d'hiver, mal soignée. Lorsqu'elle n'a pas son café ouvert, elle s'occupe de ses deux neveux, Louis, l'aîné et André qui n'a que huit ans. Donc, Mlle Jason, comme il a de coutume que les gens l'appellent, est devant son petit commerce, en principe, allez donc savoir pour qu'elle raison, ce soient les maquignons qui s'attablent chez elle.

Ce matin le commerce doit être de bonne qualité, ils sont au moins, une bonne quinzaine, assis devant leur traditionnel canon... de vin rouge, un vin âpre, dur comme leur façon de commercer. Ces acheteurs de bétail viennent de tous les villages du plateau ardéchois, du Puy, en haute Loire, les plus riches ont des camions sur lesquels ils emmèneront leurs achats. les autres, ceux, qui travaillent surtout comme intermédiaire de la paysannerie, partiront à pied, conduisant leurs bêtes lentement, un tombereau tiré par deux vaches liées par les cornes servant aux veaux et aux porcelets.

Mathilde, comme à toutes ces occasions va saluer Marie, elle n'aime pas s'arrêter lorsqu'elle est chez Denis,

– *Bonjour Marie, c'est une bonne journée.*

– *Oui, je crois que ce sera une bonne journée.*

Les hommes les regardent, ils ne comprennent pas les femmes qui travaillent pour gagner de l'argent, ni celles qui vivent sans avoir à travailler. Pour eux, une femme s'occupe de la volaille, des enfants et de la maison, elle prépare les repas, sert son homme, sans se poser de questions.

Pour qu'elles arrêtent un éventuel début de papotage, le plus moustachu lance :

– *Alors Marie, les verres, tu les remplis ou quoi.*

– *Oui, j'arrive, lorsque vous n'êtes pas ici, je discute avec Mathilde, alors vous pouvez attendre un peu.*

Elle remplit tous les verres, même ceux, qui n'étaient pas encore vides, encaisse, revient vers son amie.

– *Par moments j'en ai assez, je voudrais tout laisser tomber.*

Ces moments de désespoir de Marie, Mathilde les connaît bien, depuis qu'elle est arrivée à Saint-Cirgues, elle a appris à discerner les ambiguïtés de son comportement vis-à-vis de la gent masculine. Elle aime venir voir, les jours de foire, cette amie dans son travail, au moment où elle côtoie des hommes durs, sans scrupule, souvent irrespectueux envers les femmes, ne respectant que leur

mère et encore.

Marie les regarde avec des yeux pleins de lames de rasoir, prête à les pourfendre. Si elle sourit, ce n'est uniquement pour les voir ouvrir leurs porte-monnaie pleins de gros billets, les voir être obligés à payer alors qu'ils ne savent qu'encaisser.

Parfois, Mathilde va se mettre derrière le comptoir, pas pour servir, seulement pour mieux observer cette femme de la campagne restée demoiselle. De ce poste d'observation, elle a découvert la façon particulière que la cabaretière avait pour narguer les plus entreprenants de ces maquignons. Elle arrive aux tables avec sa bouteille de vin, se fait douce, se penche, ce qui met en évidence sa poitrine, prend son temps pour remplir le verre, fait tourner la bouteille, pour que la dernière goûte, reste accrochée au goulot.

Ce mouvement rotatif de son poignet relève son sein dans son soutien-gorge, le rend plus agressif. À ce moment le visage du bourru servi devient rouge, il voudrait peut-être que cet instant se prolonge, là, sans ménagement elle annonce :

– Damien ne rêve pas, ce n'est pas pour toi.

Puis continue son petit manège en réservant à chacun un petit couplet. Fini le service, elle part, la poitrine en avant vers une autre table, son seul but, les verres doivent toujours être pleins.

Oui, la Marie Jason en a dû faire pleurer des cœurs, c'est une belle femme, tout juste la trentaine, coquette sans

plus, douce, avec certitude, servante avant tout. Jusqu'à la mort de sa maman, il y a deux ans, presque en même temps que Charles, elle l'a servie.

À ce moment elle aurait pu faire le pas, choisir un homme parmi tous les célibataires de la commune. Mais en montagne, il y a l'argent, ici, avant tout il faut avoir du bien, le faire fructifier, ne jamais le dilapider.

Les célibataires sont tous des fils de paysan, sous le règne du matriarcat leur mère n'accepte de donner leur fils que s'il trouve une fille avec autant de terres qu'elle en donne. Pas d'amour, des biens, un point c'est tout, uniquement la terre, cette terre aride du plateau ardéchois.

Marie n'a pas de terre, uniquement ce bien immobilier légué par Hortense, une veuve de la guerre de 14 – 18, un enfant conçu au cours d'une brève permission accordée pour cet individu à qui les hommes politiques apprenaient à tuer, en ayant simplement oublié de leur donner la chance, par l'école, de devenir autre chose que de la chair à canons.

Les maquignons trop occupés à boire et à essayer de faire la cour à la cabaretière ne sont pas rendus compte de l'arrivée tardive d'une bétailière, tirée par un couple percheron, à l'intérieur une dizaine de jeunes veaux. Le hennissement du cheval de tête leur fait tourner le regard, ils se précipitent, Marie leur court après, ils n'avaient pas acquitté leur dû. Toute la foule, par curiosité, se dirige vers cet attelage qui arrive au bon moment, les affaires n'allaient pas trop bien, peu d'animaux, peu de commerce. Mathilde quitte le petit cabaret de son amie, elle passe à

côté des animaux sans trop s'y attarder, maintenant il est l'heure d'aller fouiner sur l'étalage d'un quincaillier, pas qu'elle en ait besoin d'un outil pour sa cuisine, non, uniquement par curiosité.

Quelques mètres plus loin un fripier propose des draps en lin, de ces gros draps, bien épais, elle tâte, hésite, le commerçant la voit réfléchissante :

– *Petite dame, ce sont de beaux draps, magnifiques pour préparer le trousseau de votre fille.*

– *Je n'ai pas de fille, juste un gars que je ne vois pas souvent.*

– *Alors prenez ce beau drap, blanchi sur les prairies à Gérardmer, votre mari vous aimera beaucoup plus.*

– *Le pauvre, il est au cimetière, je n'ai pas envie d'être avec lui. Oui, ces draps son magnifique, mais, viendrez-vous à la rivière me les laver ?*

– *C'est le travail des femmes.*

– *Une journée entière à battre le linge dans la rivière, les miens, en coton, ils sont souples, il faudrait un homme pour tordre les vôtres. Les armoires des campagnes sont pleines de vos beaux draps brodés, les filles n'en veulent plus.*

Le fripier hoche la tête va vers une paysanne toute de noir vêtue pour lui proposer un tablier de cuisine, il lui fait l'article, lui vante les qualités de ce tablier, la dame le regarde, sans un mot s'en va. Derrière elle il y avait le mari, c'est lui qui répond au fripier :

– *Elle mettra un sac de jute, c'est bien suffisant à la*

campagne.

Juste à ce moment, au pied d'un des platanes séculaires qui bordent la route qui traverse le Breuil, le garde-champêtre fait battre son tambour. Un roulement rapide des baguettes mue par une manivelle, trois coups, comme au théâtre, puis : « Avis à la population » vient ensuite les annonces proclamées d'une voix de stentor. Un roulement de baguette clôt la lancinante énumération des avis de Monsieur le Maire.

Ce garde n'a qu'un bras, telle est la raison de la manivelle, lui aussi a laissé une partie de son corps lors de la bataille de la Marne, mais il est revenu, il est garde-champêtre.

Depuis un peu plus d'une heure, Mathilde flâne, après Marie, elle n'a pas rencontré de personnes connues, elle est arrivée juste devant la taverne du père Denis, juste au moment où le facteur en sort.

– *Gabriel as-tu du courrier pour moi ?*

– *Tiens Mathilde, tu es là.*

– *Évidemment, que je suis là puisque je te parle.*

– *Ah bon ! vous n'êtes pas chez-vous.*

– *Gabriel, toutes les portes des cafés, t'ont vu ce matin.*

– *Évidemment, j'avais pour tous au moins une lettre.*

– *Comme par hasard, tu devais les garder depuis trois jours, trêve de balivernes, as-tu du courrier pour moi ?*

Le brave facteur a sa casquette de travers, la boîte noire du courrier sur le ventre, il l'ouvre :

– *Vous avez de la chance Mathilde, il y a une lettre pour vous, je vais la porter chez vous tout de suite.*

– Gabriel, je suis devant toi, donne-moi cette lettre.

–Madame Mathilde, je dois le déposer dans votre boîte aux lettres.

–Merci, tu es bien gentil, donne-la-moi, pendant ce temps, tu pourras aller prendre un autre canon chez Denis, tiens, je te l’offre, voilà vingt sous.

Tous les préjugés administratifs tombent devant cette pièce ronde et bien brillante, il sort la lettre de sa boîte avec en grand sourire dit :

– *c’est bien parce que c’est vous.*

Gabriel est coutumier du fait, il la caquette, il a la boîte pour porter le courrier, il est le facteur, celui qui apporte les lettres, il n’a jamais cassé trois pattes à un canard. Il est dans l’administration, il doit respecter les ordres qui lui sont donnés : mettre le courrier dans les boites aux lettres et ne rien faire d’autre.

Lorsque sa tournée le mène au fin fond de la campagne, c’est lui qui rapporte les nouvelles. Au moment où ses tournées sont les plus dures, au milieu de l’hiver, c’est lui qui a prévenu que la Noémie, de la ferme du Grand Chemin, était morte. Il n’y avait pas de lettre pour elle, le brave Gabriel a vu sa porte entrouverte, il a cogné, il a vu la Noémie allongée de tout son long au pied de sa grande table, elle avait dû trépasser depuis plusieurs jours

Lors des grandes tournées d’hiver, il lui arrive d’être, lorsque le vent du Nord souffle, que la neige tombe en abondance, dans l’obligation de se faire héberger par tel

ou tel autre fermier. Son prédécesseur, pendant une grande tempête hivernale, a fait fi des recommandations de l'administration des postes et télécommunications, il a glissé, il est tombé et a été enseveli sous une congère, les cantonniers l'ont retrouvé un mois après pendant qu'ils nettoyaient le chemin.

Mathilde a enfin sa lettre dans les mains, une lettre bien épaisse, le tampon indique qu'elle a été postée au Mans, dans la Sarthe, c'est l'écriture fine de son fils, enfin des nouvelles. Elle la glisse, sans l'ouvrir, dans la grande poche de sa blouse, presse le pas, prends la rue des Cousines, elle serre l'enveloppe jaune dans sa main, une envie folle de la lire tout de suite, dans la rue, la prend. Elle sort la missive de sa poche, la regarde, c'est bien André, elle commence à glisser son index sous le rabat de l'enveloppe, se ravise, la remet dans la poche, presse le pas.

Encore une quinzaine de mètres pour arriver chez le neveu de M. Maitre-Devallon, la porte n'est pas fermée, sans hésitation elle monte l'escalier deux marches par deux marches, rentre sans taper dans la cuisine d'Alice, tout essoufflée, toute rouge, tant par l'émotion que par l'effort :

–J'ai une grosse lettre de mon fils.

Le choix difficile.

Cette lettre attendue depuis bien longtemps arrive enfin :
– *J’ai une grosse lettre, bien épaisse d’André, je suis émue, je n’arrive pas à l’ouvrir.*

Elle tente de se calmer, attend que les pulsations de son cœur aient repris un rythme convenable, s’aperçoit qu’elle a simplement oublié de saluer :

– *Pardon, je ne vous ai même pas salué, bonjour Adrien, bonjour, Alice, j’ai rencontré Gabriel le facteur sur la place du Breuil, voilà qu’il ne voulait pas me donner cette enveloppe, il a fallu que je parle, avant que je ne l’achète avec un verre de vin.*

Alice tend un couteau à Mathilde pour qu’elle ouvre avec précaution cette missive tellement attendue.

– *Elle vient du Mans :*

Très chère et tendre mère,

Je n’ai pas vu le temps s’écouler, lorsque je suis parti de Saint-Cirgues en 1934, après que j’ai été admis au titre de géomètre topographe, je suis allé à Vernon, c’est d’ailleurs là que tu m’as adressé ta lettre au mois de mars. Les aménagements de la Seine ne me passionnaient pas beaucoup, puis, à Vernon, il pleut souvent. Début 35, un ami topographe m’a proposé de venir avec lui sur la

modernisation de la ligne de chemin de fer Paris – Le Mans. J’ai accepté uniquement pour faire honneur à Père, de là-haut, il doit être fier de voir son fils sur les rails.

Comme tu es très curieuse et que tu ne suis pas beaucoup la politique, je t’explique : mon camarade est un ami de Raoul Dautry qui dirigeait, avant 1936 le Réseau ferroviaire de l’État, un gars formidable qui a suivi Polytechnique. Lorsqu’il est arrivé dans cette compagnie en venant du réseau du Nord, il s’est aperçu d’une certaine décrépitude tant des installations que du matériel roulant. En 34 il est nommé conseiller technique du cabinet du Président Gaston Doumergue, il rencontre Adrien Marquet, un élu bordelais, devenu ministre du travail dans ce même gouvernement. Je ne dis pas les embrouillements de la politique, Marquet est SFIO, Le Président Doumergue de droite, enfin Marquet est positif, il veut lutter contre le chômage en lançant des grands travaux. Dautry un fidèle du rail, Marquet les cordons de la bourse, le projet de modernisation de cette ligne de chemin de fer est lancé.

Près de trois ans sans que je donne de mes nouvelles, mais, que veux-tu, de longue journée de travail sur le terrain, une seule journée de repos le dimanche pour décompresser. Je revois Père devant ses plans, parfois, lorsque j’ai une hésitation, j’ai l’impression qu’il guide ma main. Comme les élus ont lancé ce chantier dans la précipitation, il a fallu mettre les bouchées doubles pour maintenir un rythme soutenu et finir dans les temps. Les deux semaines de congé que nous avons depuis 36, je ne suis même pas arrivé à les prendre.

En même temps que les congés payés, est arrivée la SNCF, tu le sais bien, c'est cette entreprise nationale qui a laissé tomber le Transcévenol de Père. Ils sont durs, pressés, ils tenaillent les équipes qui ne sont là que pour le chantier de modernisation.

Ta lettre est arrivée juste au moment où l'évidence de trouver un nouveau travail se manifestait. Dans un mois, c'est fini, juste quelques relevés topographiques à faire, deux ou trois implantations, puis c'est fini.

C'est drôle, dans ta lettre, je ne vois aucune question sur ma vie en général. Faudrait-il que je croie que cette chose ne t'intéresse plus ? Il fut un temps où tu me tarabustais pour que je te conte la moindre prémisse d'une aventure sentimentale. Les demoiselles, lorsqu'elle nous voient arriver n'ont pas d'autres idées que de nous proposer la bague au doigt, donc pas d'amourettes sérieuses, uniquement quelques fredaines pour me rappeler que je suis un homme.

Comme je te l'ai déjà dit, les journées sont longues beaucoup de marche, Père te le disait souvent, nous marchons toujours. Maintenant nous travaillons à trois, il y a Monnier, un gars de Bretagne, un peu plus jeune que moi, Jean est son prénom. Le troisième larron, c'est Fabre, Lucien Fabre, il habite à Lyon, il est marié et a un petit garçon de cinq ans, c'est un peu notre chef.

J'arrive à ton intervention pour aller tracer une nouvelle ligne de chemin de fer dans le Sahara. Tous les soirs notre trio remet cette discussion sur la table. L'idée me plaît, tant que je n'ai pas le souci d'une femme à la maison, c'est

envisageable. Mais il y a un mais : mes deux copains, Monnier et Fabre voudraient faire partie du voyage. Voilà, c'est pour quoi faire ? Combien de temps ?

Dans quelques jours, je serais à Saint-Cirgues, je verrais avec Adrien, il doit bien être au courant puisque son oncle aurait bien voulu l'avoir avec lui.

Lorsque tu vas me voir, ne sois pas surprise, j'ai beaucoup changé, le grand air m'a fortifié, pour ne pas trop te surprendre je me raserai la moustache, c'est un jeu, beaucoup d'hommes, ici, dans la Sarthe portent la moustache. Le Mans est une grande ville, nous y passons tous les dimanches... Je ne suis plus allé à la messe depuis trois ans, le jour de repos est trop important, le bon dieu m'excusera sûrement. J'ai hâte de revoir le village, sa tranquillité, rassure Louis, je lui raconterais les histoires de garçons, notre vie entre la ville et cette voie de chemin de fer Paris - le Mans que j'ai longuement arpenté.

Il faut que je respecte un peu ceux qui m'ont permis de devenir ce que je suis, trop souvent j'oublie. Ta lettre m'a remis à ma place, je revois le Frère directeur lorsqu'il m'encourageait aux mathématiques, parfois je croyais qu'il me harcelait, non, maintenant je sais que sans les petits professeurs de l'école des Frères, je ne serais pas devenu ce que je suis aujourd'hui.

L'annexion de l'Autriche par les Allemands est dans toutes nos discussions, mes deux amis ont peur d'une nouvelle guerre, le laxisme du gouvernement dirigé par Daladier, ses tergiversations, son manque d'agressivité face au Führer, les mets hors d'eux. Trop de politiciens ne

regardent que leur portefeuille, ils se moquent des besoins des citoyens.

Sur les journaux, la guerre civile en Espagne fait la une, l'aide de l'Allemagne pour permettre à Franco de vaincre les républicains est certaine. Des Espagnols qui ont fui leur pays, sont partis des camps qui leur ont été installés dans le midi, ils sont venus travailler, pour presque rien sur notre chantier de renouvellement de la ligne. Ils sont courageux, ils restent en groupe, se parlent entre eux de leurs familles, de leurs femmes, de leurs enfants qu'ils ont laissées au pays aux mains des franquistes. Les arrangements de la politique font, que sous le couvert que l'Espagne restera neutre dans l'éventualité d'un conflit entre la France et l'Allemagne, nos dirigeants laissent le général Franco anéantir ce peuple qui ne rêvait que d'accéder à une République.

Voilà nos pensées de tous les jours, il y a le travail, mais il y a cette politique, toujours en plein bouleversement, des élus qui n'arrivent pas à se comprendre.

Ce qui me manque le plus ici, ce sont nos montagnes. De Chartres à La Loupe, pas la moindre colline, pas la moindre monticule, c'est plat, les paysans travaillent avec des tracteurs, il y en a de tous les modèles. Ils tirent des charrues énormes, avec beaucoup de socs, les bœufs de notre voisin Mareschaux n'arriveraient pas à les faire avancer. Je suis passé l'année dernière dans cette campagne, La Beauce, au moment de la moisson, c'était vers le cinq août, les tracteurs tiraient d'énormes moissonneuses lieuses. Les gerbes tombaient sur le sol,

une équipe de saisonniers les chargeaient sur des charrettes tirées par des couples de percherons, pour charger plus haut un homme était sur les gerbes, les rangeait pour qu'elles ne glissent pas.

Dans les cours des fermes des montagnes de gerbes de blé, bien doré attendaient que la batteuse soit mise en route.

Le besoin en blé est énorme, dans cette région les paysans parlent de rendement, ils en veulent de plus en plus. Ils disent que cette année le blé produira quarante quintaux à l'hectare. Il est inutile de rêver, dans notre campagne le blé que les paysans récoltent est pour leur pain, un peu pour les poules, mais pas pour remplir, comme ici les immenses silos à grains implantés aux abords de la voie du chemin de fer.

Je te parle de plein de choses, vivement dans quelques jours, pour te serrer dans mes bras et passer des heures à t'accompagner dans tes promenades. Tu sais, maman, si je pars dans le Sahara, tu ne me verras pas souvent. Si ma décision est d'aller vers l'aventure, très bien, tu me manqueras. Je suis resté presque trois ans sans t'écrire, mais tu n'étais qu'à quelque centaine de kilomètres. Au Sahara, ce sera une autre histoire, la mer à traverser.

Voilà brièvement ce qu'il fallait que je te dise.

Ma très chère et tendre mère, je pense à toi, je t'aime.

Adrien et Alice ont laissé Mathilde savourer les nouvelles

de son fils, ils n'ont pas bronché lorsque, avec discrétion, elle s'est essuyée de coin de l'œil au moment où une intempestive larme arrivait. Ce n'est que, lorsque la maman a terminé sa lecture, puis qu'elle ait embrassé la large signature de ce fils qui l'avait un peu oubliée, qu'en cœur, ils ont osé dire :

– *Alors ?*

– *Alors, je n'en sais pas plus, il sera à Saint-Cirgues dans quelques jours, mais je crois que la proposition semble lui convenir. Je crois discerner qu'il prendra sa décision après en avoir parlé avec vous deux.*

Mathilde est gênée, elle a couru vers ses amis au lieu d'aller tranquillement savourer cette lecture chez elle, là, elle aurait pu pleurer.

– *Merci de m'avoir accueilli sans me poser de questions. Je vais rentrer à la maison, je dois passer au champ de foire pour quelques emplettes, André va venir, quel bonheur.*

Là-dessus elle remet son chapeau en place, salut simplement le couple d'amis, descend l'escalier, arrivant dans la rue des Cousines, le soleil de cette fin avril l'éblouit.

Du calme de la maison, elle est maintenant prise dans le flot des paysans qui repartent après avoir fait leurs achats. Dans les nombreux cafés qui bordent la place de la foire, il a encore ceux qui ont vendu. Dans la joie d'avoir perçu le produit de leur labeur, ils vont se lancer dans des libations salvatrices, pour essayer d'oublier leurs souffrances,

celles des paysans de la montagne.

André doit prendre son avenir en main.

Le car rouge, poussif, de l'entreprise Chabannis à Aubenas vient de quitter Montpezat, il commence la longue montée qui donne accès au Col du Bozon, quatorze kilomètres pour escalader les contreforts des plus méridionaux des anciens volcans : Le Bozon.

André est installé sur la banquette tout à l'arrière du véhicule. Jusqu'à Montpezat, il y avait, juste contre la porte arrière, à l'autre bout de la banquette, une jeune femme. La montée, au dernier arrêt, de trois jeunes scouts a repoussé la jeune femme juste à côté du géomètre, de retour au village.

La chaleur est étouffante sur ce versant orienté vers le midi. Dès les premiers kilomètres sur la gauche, côté vallée, la route surplombe une forêt d'immenses châtaigniers. Sur la droite des genêts où paissent quelques vaches. Dès que la route qui mène au tunnel est passée, une forêt de pins sur le sol, un véritable champ de myrtilles.

En ce samedi de juillet, du fond du car, André fait l'inventaire des voyageurs. Au temps où il allait au collège des Frères, à Aubenas, le samedi soir, lorsqu'il rentrait à la maison, il s'amuse à imaginer la vie de ceux qui avaient pris place dans le véhicule.

Les vacances scolaires viennent de commencer, les familles d'avignonnais ont presque rempli le véhicule. Au

premier rang, juste derrière le chauffeur, une mère et sa fille, sur la droite, le père et le fils, le couple parfait, papa est sérieux, ne rigole pas, oblige son fils à lire un devoir de vacances, alors que le ballotement du véhicule provoqué par les nids-de-poule sur la route l'oblige à reprendre à chaque balancement. Au deuxième rang ; Monsieur et Madame ; lui avec son costume gris, un chapeau Mosan enfoncé jusqu'aux oreilles ; elle avec une aigrette fichée sur un galurin hors du temps, sûrement un couple sans enfant.

Pourquoi je crois que ce couple n'a pas d'enfant pense Adrien, je n'aurais jamais aimé être leur enfant, voilà la raison. Bon, la suite est plus agréable, toute une famille occupe deux rangs, quatre enfants, derrière les parents et les grands-parents. Ils semblent heureux, le séjour à Saint-Cirgues a dû être bien préparé. La maman se penche sur la plus âgée de ses filles lui montre les fermes, en contrebas de la route. Juste à ce moment quelques vaches, tous les enfants se lèvent pour regarder les mammifères qui paissent paisiblement au milieu de quelques genêts. Adrien, avec un petit sourire, laisse aller son imagination : ceux-là sont de la ville, les enfants voient des vaches pour la première fois.

Le tangage du véhicule, le ronronnement du moteur, les pensées de l'homme de retour au village après trois ans, ont raison de lui, un petit clignement des yeux, Morphée prend la place de l'analyste, sa tête va de gauche à droite, pour finir, après plusieurs allers et retour, se pose sur l'épaule de sa voisine.

– *Pardon, je suis confus, je me suis endormi.*
– *Ce n'est pas grave si vous n'aviez pas posé votre tête sur mon épaule, c'est la mienne qui serait allée se poser sur la vôtre.*

Pris dans ses pensées, Adrien n'avait même pas remarqué cette ravissante jeune femme qui s'est glissée juste à côté de lui.

– *Vous allez à Saint-Cirgues. Demande Adrien un peu curieux après que sa tête est reprise sa position normale.*

– *Pourquoi cet autobus va-t-il ailleurs ?*

– *Non, mais il y a des arrêts avant le terminus.*

– *Pour vous satisfaire, je vais à Saint-Cirgues.*

– *Vous êtes en vacances.*

– *Vous êtes bien curieux, et vous.*

– *Je vais chez moi, je suis de Saint-Cirgues, pardon, j'y ai été élevé, ma mère y habite.*

Plus d'agressivité dans les paroles de la jeune femme :

– *Je dois passer quelque temps en montagne, je vais rester jusqu'à la fin du mois d'août.*

– *C'est formidable, je vous ferais visiter les alentours, les ruines de l'Abbaye de Mazan, je vous...*

– *Hé, je n'ai pas besoin de chaperon, je suis une grande fille.*

André est fâché, il regarde par la fenêtre vers la campagne, essaye d'oublier ce qu'il vient de dire, maugrée dans sa tête, trouve qu'il est complètement idiot

d'imaginer quoi que ce soit.

– *Je m'appelle Jeanne, c'est à mon tour de m'excuser, je n'aime pas être importunée.*

– *Moi c'est André, je viens en vacances pour je ne sais combien de temps, je suis géomètre, je travaillais pour le Chemin de Fer dans le Nord.*

– *Dans le Nord, où ?*

– *Entre Paris et Le Mans.*

– *Mais ce n'est pas dans le Nord, c'est la Bretagne.*

Rétorque la jeune femme.

Tout heureux, André place une banderille.

– *Hé ! Hé ! ce n'est pas la Bretagne, c'est la Beauce et le Maine, la Bretagne, c'est après Laval.*

L'autocar souffre dans le dernier kilomètre, la pente est plus rude, les fayards ont remplacé les pins, les deux jeunes sont repartis dans leurs propres pensées.

Le car a franchi le col du Bozon, maintenant il descend vers le village. Juste après le col une partie des voyageurs descendent, d'autres montent, Louis Denis est de ceux-là, le voyant, André lui fait de grands signes, il vient s'asseoir juste devant lui, sans retenue il fait les présentations :

– *Je te présente Jeanne, je la connais depuis dix minutes.*

– *Moi c'est Louis, un ami de votre nouvelle connaissance, que je devrais battre, il n'a pas donné de ses nouvelles depuis trois ans, un lâche, à ne pas fréquenter.*

La place du Breuil, terminus du car, tout le monde

descend de voiture, près de la porte arrière, Louis est le premier, Jeanne le suit, enfin André, le dernier, sort enfin. Le soleil est éclatant, à mille mètres d'altitude l'air de juillet est bon, pas de vent, la foule des curieux, est sur la place pour voir les nouveaux arrivants. Une bonne douzaine de vacanciers qui jouaient à la pétanque, la principale distraction se sont arrêtés quelques instants, manière de voir si un nouveau joueur vient grossir leurs rangs.

Mathilde est là, un peu en retrait, elle regarde les gens descendre, s'approche un peu à la vue de Louis, elle a l'air surprise en voyant une jeune fille le suivre, émue, lorsque André apparaît. Elle freine son élan pour se préparer à recevoir ce mauvais garnement dans ses bras.

La mère et le fils sont face à face, trois années de séparation laissent des traces, André s'avance lentement, vers Mathilde, accélère un peu, puis court presque pour franchir les derniers mètres. L'étreinte filiale est exceptionnellement riche, le jeune homme embrasse sa mère dans le cou, remonte, colle ses lèvres sur la joue de la maman presque embarrassée par tant de tendresse. Deux grosses larmes viennent mouiller le coin de paupières du fils, elle se transforme en une véritable ondée, alors que, dans un souffle, il semble demander pardon.

Puis, brusquement, se retourne, va vers Louis et Jeanne qui sont restés impassibles pendant le court instant des retrouvailles de la veuve et de son fils.

– Alors, Jeanne, tu vas où ?

– *Sur la place du Breuil, chez Marie Jason, elle me loue une chambre pas trop chère.*

Les deux garçons partent d'un immense éclat de rire, exactement comme ils le faisaient, lorsqu'ils étaient jeunes, toujours à rire, presque sans savoir pour qu'elle raison. Louis, surpris .

– *Mlle Jason, c'est ma tante. Viens, je vais te conduire.*

André fait un pas en avant, sa mère le retient, Louis, les valises de la demoiselle au bout des bras, la conduit vers le petit café de sa tante. Marie Jason est debout sur le pas de sa porte, elle a assisté à toute la scène, d'abord impassible, puis amusée, maintenant elle attend la suite.

Sur la place tout ce qui s'était arrêté reprend, les joueurs de boules essayent de se rappeler où ils en étaient. Les autres voyageurs savaient où ils devaient aller, le chauffeur vérifie que personne n'ait oublié quelque chose, il appelle André pour qu'il vienne récupérer sa grosse malle, sur la galerie du véhicule. Se doutant du bagage important de son fils, Mathilde a eu la précaution de venir avec une brouette empruntée à Maréchaux.

André prend et pousse la brouette, un regard vers Louis et Jeanne en parlotes avec Marie Jason.

– *Bonjour Monsieur Malause, votre saucisson est-il bon cette année ?*

– *Va mon gars, pousse ton engin, et ne t'inquiète pas pour ma charcuterie. Quand tu auras un moment, passe me voir.*

– *Je n'y manquerais pas.*

La roue ferrée de la brouette butte dans quelques ornières causées par le gel de l'hiver. La route vers Coucourn commence dès la fin de la place du Breuil, elle monte légèrement, en face, au dos de l'église le maréchal ferrant, une paire de bœufs attend pour se faire poser des fers sous le sabot.

– *C'est un nouveau, je ne le connais pas.*

– *Oh ! si tu le connais, il a beaucoup changé, tu allais à l'école chez les frères avec lui, c'est le fils Martin d'Issarlès.*

André réfléchit un moment,

– *Lucien, salut Lucien, alors tu as repris l'affaire de ton oncle.*

– *Salut André, tu es de retour au village, on se voit ce soir ?*

Le fils prodigue retrouve ses marques, Mathilde est fière de voir que son enfant est resté simple, que la vie en ville ne lui a pas tourné la tête.

Plus haut, presque en face de l'escalier qui descend vers la porte de l'église André pose la brouette, en plein milieu de la rue, va sur la droite vers Charles Ollier, il est devant sa boutique, aussi bien librairie que bimbéloterie, magasin de souvenirs avant tout. Il a sorti les présentoirs de cartes postales, dans un bac des cannes à pêche, deux petits seaux en fer peint, avec une petite pelle pour les enfants qui veulent jouer au sable.

– *Bonjour Monsieur Ollier, je suis content de vous revoir, je viendrais demain pour vous saluer plus longtemps.*

– C'est bien, garçon, à demain, nous causerons, depuis si longtemps, je dirais à ma femme de venir pour qu'elle garde la boutique.

La brouette repart, il reste à peine deux cents mètres pour arriver à la maison de la famille Rousseau, mais, sur ces deux cents mètres, il y a l'école des Frères, l'école où André a appris à devenir un homme. Son pas ralenti, la petite porte, de couleur brune, qu'il a franchie tant de fois, est fermée, l'école est en vacances, il essaye d'entendre le bruit familier des enfants en récréation dans la cour qui surplombe la Vernazon. Rien, le silence seulement entrecoupé du bruit de la roue de l'engin, portant la malle, sur le gravier de la route.

Mathilde n'a pas dit un seul mot depuis qu'ils ont pris le chemin de la maison. Elle regarde son fils, savoure avec délices, cet instant qu'elle attendait depuis bien longtemps. Son fils est là, il est à elle, pour combien de temps ?

– Ce soir Adrien et Alice vont venir nous voir, Le neveu de Maitre-Devallon a hâte de te présenter les espoirs que son oncle a en toi.

– Maman, j'ai pris rendez-vous avec Louis, je ne voudrais qu'il s'approprie l'estivante, ma compagne de voyage depuis Aubenas.

– André, laisse le temps, passer, ne te presse pas, chaque chose en son temps. Monsieur Maitre-Devallon doit venir en vacances la semaine prochaine, il est impératif que tu aies le temps de te préparer, il ne cesse de dire autour de

lui qu'il va avoir une perle pour le balisage de la ligne de chemin de fer qu'il veut construire.

– C'est bon, je vais vite faire un saut chez Louis.

– Non, reste avec moi, s'il te plaît, tu promets à tous ceux que tu rencontres de les voir ce soir, tu n'as même pas vu tout ce que j'ai fait arranger, dans la maison, depuis ton départ.

Bon gré, mal gré Adrien suit les envies de sa mère, il se met à l'aise, ouvre la fenêtre qui donne sur la rue, se penche, hume l'air comme un jeune chien qui retrouve sa niche, ferme les yeux lorsque le parfum de son village arrive jusqu'à lui. Ce n'est pas l'odeur du Mans, ni celle de Vernon, ici c'est la campagne, la vraie campagne, avec des vaches, des chevaux, leurs odeurs, c'est celle de Saint-Cirgues, l'odeur de la vache, l'odeur de l'opulente richesse des hauts pâturages.

En regardant vers l'église, il annonce à sa mère en empruntant le texte de Paul Féval :

– Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira à toi... Maman Louis et Jeanne viennent.

Vite une chemise, il se refait une beauté dans le petit coin qui sert de cabinet de toilette, descend quatre à quatre l'escalier, ouvre la porte, court vers les deux jeunes les rejoint leur saute au coup comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Mathilde, à sa fenêtre, regarde son fils, vif comme l'éclair, têtu comme son père, sûrement heureux comme elle, à cet instant.

Ils montent tous trois en bavardant comme des pies, en passant devant la maison, Adrien dît à sa maman :

- *Nous allons jusqu'à la source.*
- *Ne tarde pas, à six heures Adrien vient, je voudrais que tu sois là.*
- *Ne t'inquiète pas, je serais là.*

À peine arrivé le voilà parti. À la sortie du village, sur la route allant à Coucouron, il y a une bifurcation sur la gauche, la route qui va à Lanarce, une route, c'est bien dire, seulement un large chemin pour laisser passer les charrettes de grumes de sapins, plusieurs fois centaines, abattus dans cette belle forêt.

Dans une boucle du ruisseau de la Vernazon, alors que village n'est qu'à cinq ou six cents mètres, un rocher d'une dizaine de mètres cubes, venu là personne ne sait comment, tout contre lui, dans le courant, une source gazeuse et ferrugineuse. Les anciens ont fait un petit bassin pour la séparer du cours d'eau, les jeunes viennent y remplir des bouteilles, c'est la source de Saint-Cirgues, dès qu'un nouvel arrivant plaît à un habitant, il y a neuf chances sur dix pour qu'il le mène jusqu'à ce lieu. C'est une coutume bien entretenue par la jeunesse, cette source a toujours été le témoin de grandes histoires d'amour.

Juste au moment où le trio revient de sa promenade, Adrien et son épouse arrivent chez les Rousseau.

- *À demain, soyez sage.*
- *Ne t'inquiète pas, Jeanne est fatiguée de son voyage, elle*

a obligation de se reposer. À demain donc.

- Merci, le crois que je vais me plaire à Saint-Cirgues.

Dit Jeanne avec un grand sourire. Elle rajoute en regardant le couple qui est arrivé :

- On vous laisse André !

Contraint et forcé le bon André fait les honneurs de sa maison, il n'aime pas cet Adrien trop adulé par les siens, ne connaissant pas sa jeune épouse, il la jauge, laissant une appréciation pour plus tard.

– Même si c'est encore tôt, nous allons passer à table, tu dois avoir faim après cet interminable voyage pour venir de la Sarthe.

– Cela va, je suis tellement content d'être de retour, j'en oublie les tiraillements de mon estomac.

Mathilde a préparé, comme toujours un petit potage, puis, le fils prodigue étant de retour, une épaule d'agneau farcie de chez le père Malause, en dessert les premières fraises des bois à la crème chantilly. Hier elle est allée les ramasser sur la colline des Estrades, pas trop loin du village, il y a une grande montée à travers les genets, un coin qu'elle connaît depuis qu'elle court la campagne, elle en a ramassé plus d'un kilo qu'elle garde aux frais dans la soupente côté Nord de la maison.

La fenêtre de la salle à manger est ouverte, pas de vent, les sonnailles d'un troupeau de vaches rentrant à l'étable pour la traite les empêchent de s'entendre. Lucie va à la

fenêtre pour les voir passer, Adrien est privé de cigare, cela gêne la maîtresse de maison, le tintement des cloches des vaches s'amenuise, Adrien regarde André, commence son discours.

– Voilà, je suis certain que cette proposition va t'enchanter.

André l'interrompt :

– Il faudra voir, je suis difficile. Bon, continu, je ne te coupe plus la parole.

Mathilde et Lucie se sont installées dans un large fauteuil, les deux hommes sont restés à leur place, à la table.

– Voilà, mon oncle, Maitre-Devallon, ce n'est pas un avocat, c'est un nom à particule comme il aime dire. Donc, mon oncle s'est mis en tête de construire une ligne de chemin de fer qui traversera le Sahara, plus de deux mille kilomètres à travers ce désert. Il a la folie des grandeurs, à Alger, d'où il dirige l'affaire, il a un bureau plus grand que ceux des ministres. Collé sur un mur une immense carte du Sahara, avec, en pointillés, l'amorce d'un tracé. Pour le moment, il a reçu du gouvernement un budget pour finaliser le projet déjà élaboré par lui, en 1929, c'est une vieille idée des gouvernements français depuis bientôt un siècle.

Ce qu'il veut c'est une équipe de géomètres topographes pouvant être sur le terrain rapidement. Dès que la loi autorisant cette construction sera votée, tout devra être prêt pour les cinq ou six cents kilomètres du début.

En premier lieu ces géomètres devront travailler sur le parcours allant de la gare de Tandrara, sur le haut-plateau entre l'atlas tellien et l'atlas saharien et une petite bourgade du Sud-oranais : Colomb-Béchar.

À partir de cette dernière ville, c'est le désert, le grand désert. J'y suis allé, il y a quelques mois, j'aurais bien voulu prendre ce poste, mais Lucie ne supporte pas le climat et je ne veux pas me séparer d'elle. Le climat est rude, en ce moment, en juillet la température sous abris dépasse constamment les quarante degrés, la nuit à Colomb-Béchar, il fait souvent autant de degrés que le jour tant le soleil a chauffé le sable. C'est un petit bourg arabe, une palmeraie, un oued où coule un mince filet d'eau, alimenté par des foggaras creusées par des berbères qui veulent à tout prix faire vivre leurs palmiers, et cultiver leurs légumes.

Voilà pour le décor, le travail n'est pas de mon ressort, mon oncle sera là, la semaine prochaine, maintenant, la balle est dans ton camp, tu y vas, tu n'y vas pas, ce n'est pas mon problème, si tu y vas-tu aura la chance de rentrer par la grande porte. L'amitié que mon oncle avait avec ton père est le scellement de ta carrière, tu vas peut-être avoir l'occasion de participer et de finaliser une ligne de chemin de fer, le rêve de ton père, l'ambition de mon oncle.

Là-dessus les deux hommes se racontent leurs dernières histoires de travail, André parle de Chemin de fer, Adrien parle de désert de dunes de grands espaces. Les deux

femmes se sont laissé envelopper par les accoudoirs des fauteuils, parlent de tricots, de ce qu'elles vont faire demain ou après-demain.

La porte du désert s'ouvre.

La nuit a été dure pour Adrien, sans cesse il se voyait au milieu des immenses dunes, courant d'un côté de l'autre pour échapper aux lions ; mais y a-t-il des lions ? Puis c'étaient les cavaliers maures, avec de grandes tuniques noires, s'attaquant aux ouvriers. Dans son rêve, il se voyait suffoquant sous une chaleur accablante capable de cuire un œuf. Brusquement il se réveillait, se mettait assis dans son lit, se frottait les yeux, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front, toute cette activité cérébrale le fatiguait. Il se rallongeait puis il replongeait, dans le tourbillon des rêves.

Les informations données par le neveu de M. Maitre-Devallon ont bouleversé le jeune homme, tôt, le lendemain, il court pour rencontrer Louis, il a besoin, tout d'un coup de vider son cerveau, de raconter cette folle proposition d'aventures. Partir, se lancer dans une nouvelle vie, tout laisser derrière soi sans même avoir un peu de compassion pour cette mère qui n'a plus que ce fils. Aller au soleil, traverser la mer Méditerranée sur un bateau à vapeur, se laisser bercer par la houle, débarquer dans une colonie, une conquête de la France.

Louis n'est pas chez son père, le jeune homme traverse de nouveau la place du Breuil, vide du monde à cette heure matinale. Il arrive devant le café de Marie Jason, la porte est encore close, il tambourine sur le volet, Marie ouvre la

fenêtre de sa chambre, au premier étage :

– *Qu'est-ce qui t'arrive de si bon matin.*

– *Il faut que je trouve Louis. Est-il là ?*

– *Qu'est-ce qui t'arrive, tu es tout excité. Ton ami Louis est parti, très tôt, au lever du jour avec la jeune fille.*

– *Je dois le voir.*

– *Alors va vers Lapalisse, je crois qu'ils sont partis chercher des truites chez les Ollier, au pont de la Loire, tu sais juste à côté du magasin de souvenirs.*

– *C'est bon, je vais attendre son retour.*

André se résigne, comme un jeune chien, il trépigne, ne cesse de regarder à droite, à gauche. Devant son commerce, Monsieur Malause s'amuse à regarder le jeune homme.

– *Qu'est-ce qui t'arrive bonhomme ?*

- *J'attends Louis, vous ne l'avez pas vu ?*

– *Non, mais tu sais, aujourd'hui, c'est vendredi, je n'ouvre pas ma boucherie, je viens à peine de me lever.*

– *Pardon, je ne sais même pas quel jour, nous sommes.*

– *Quoi, tu perds la tête.*

– *Non, elle est bien calée sur mes épaules, je dois prendre une décision, j'ai besoin de l'aide de Louis.*

– *Tu n'es pas capable de choisir tout seul, le jour où tu vas te marier il faudra qu'il soit là pour t'aider ?*

– *Vous exagérez Monsieur Malause, je me débrouillerais bien tout seul ce jour-là.*

– *Tu dis, tu dis, alors débrouille-toi tout seul pour ta décision.*

– *Oui, mais c'est une grande décision, si j'accepte, je vais partir vivre pour longtemps dans le désert.*

– *Dans le désert, mais pour quoi faire.*

– *Construire une ligne de chemin de fer.*

– *Bon Dieu, tu vas faire comme ton père, tu attendras, tu attendras longtemps et peut-être tu la finiras, je dis bien peut-être.*

– *Si tu partais, dans ton désert, passe me voir avant d'aller prendre le train pour Marseille, je te raconterais une belle histoire, moi j'y suis allé dans le désert lorsque je suis parti à l'armée, un an, dans la montagne marocaine dans un régiment de Goumiers. Je ne suis pas allé voir un copain pour qu'il me dise si je devais y aller, non, j'ai devancé l'appel en 1925. Du pays, j'en ai vu, des moukères en pagaille, comme ils ne mangent pas du cochon, je m'amusais beaucoup en leur faisant peur.*

– *Vous avez été en Afrique.*

– *Comme je te l'affirme.*

Là-dessus le charcutier entre chez lui, laisse André pantois. Cette petite conversation ne l'a pas calmé, maintenant il va vouloir connaître la version de Monsieur Malause. À ce moment, Mathilde arrive pour aller chercher des commissions à la petite épicerie, pas loin du pont qui enjambe la Vernazon.

– *Que fais-tu là, mon gars ?*

– *J'attends de voir Louis.*

– *Que lui veux-tu, à ton Louis.*

– *Je l'attends.*

– Tu ne vas pas rester piquet planté là toute la journée, hier je savais qu’il devait partir pour Issarlès, il ne reviendra que très tard, il a pris la calèche de son père, il est même parti avec Jeanne, la touriste de chez Marie.

– Tu aurais pu me le dire.

– Mais tu es parti sans attendre que je dise simplement bonjour. Viens, ce soir, Monsieur Maitre-Devallon sera à Saint-Cirgues, nous irons lui dire bonjour.

Sur ceux, Mathilde continue son chemin, André lui emboîte le pas, la prends par le bras, lui dit tout bas :

- Tu as raison, il faut que je reste le plus longtemps possible avec toi, tu penses, si je pars au Sahara, tu ne me verras pas tous les jours.

Ils cheminent comme deux amoureux, la vieille Clotilde, sur le pas de la porte, les saluts :

- Comme il ressemble à son père, je vois Charles qui vous tiens le bras.

Mathilde ne répond pas, cette Clotilde, toujours à l’affût des petites histoires du village, a fait beaucoup de mal dans leur couple du temps où Charles était en vie. Sa méchanceté naturelle transformait ses dires, ils prenaient de l’ampleur, semaient le trouble, puis la commère rentrait dans sa maison, allait à la fenêtre, regardait l’effet qu’elle avait produit sans même essayait d’en corriger la portée. Mathilde ne répond, à cette remarque, que par un petit signe de tête, André se comporte comme s’il n’eût

rien entendu, même, comme si cette Clotilde n'eût pas été sur le pas de sa porte.

Tout en continuant, sans se presser, elle continue tout haut :

– Dit André, ce soir, chez Maitre-Devallon, il y aura la petite Roseline, la fille de la sœur de la Baronne de La Masselière, il y a longtemps qu'elle n'est pas venue à Saint-Cirgues, elle va me donner des nouvelles de sa mère. Leur affaire ne marche pas, son père, petit Baron, un peu utopique, n'est pas arrivé à surmonter la crise de 1930, son entreprise de soyeux à Lyon périclité. D'après ce que j'ai entendu, il est au bord de la faillite, dommage pour Roseline qui a arrêté très tôt l'école, son père aurait dû prévoir une éducation autre que celle de faire de cette fille unique, une femme en attente d'un brillant mariage.

– Est-ce qu'elle est jolie ?

– Oui, mais elle ne fait absolument rien, de ses dix doigts. Tiens, ta demande me surprend, aurais-tu des vues ?

– Non, c'est une simple question, passer tout un après-midi avec ces gens, même si c'est pour mon avenir cela ne m'enchanté guère, autant que j'ai le plaisir des yeux.

– Voilà des paroles peu agréables à entendre, je ne voudrais pas que tu fasses le joli cœur à cette petite Roseline.

André ne répond pas, serre un peu plus le bras de Mathilde, comme s'il ne désirait pas s'étendre sur ce fait. Après le pont, au numéro 2 de la rue des Cousines, se trouve la boutique de Madame Ollier, pas de vitrine, une

porte vitrée, une grosse cloche agitée au passage de la porte signale la présence d'un éventuel client. La patronne est la belle sœur du marchand de cartes postales, à côté de l'église. Des étagères en bois sont accrochées au mur, tout en haut, la poussière couvre les quelques articles de vaisselle qu'elle propose à sa clientèle. En guise de comptoir une belle table en chêne, une boîte à biscuit pour servir de caisse, ce qu'il y a, dans cette boutique, c'est un cœur, un amour de cœur toujours à l'écoute des autres.

– *Bonjour Madame Rousseau, vous voilà avec votre fils, oui que vous l'avez attendu ! Et toi grand benêt, tu es fier d'avoir fait pleurer ta maman ? Qu'est-ce qui vous manque ? Marcel est allé faire le ravitaillement à Aubenas, il n'est pas encore de retour.*

– *Je ne veux pas grand-chose, juste une boîte d'un kg de sucre, un kilo de nouilles et une boîte de coulis de tomates.*
– *Bon, j'ai tout.*

Derrière son comptoir, l'épicière s'active, rassemble toute la commande, prend un crayon noir, elle l'humecte d'un grand coup de langue, se retourne trois fois pour voir les prix affichés sous les rayons, refait trois fois l'addition.

– *Vous en aurez pour six francs dix sous.*

– *Avec ces bruits de guerre, la vie augmente plus vite que les pensions, le franc est en pleine dégringolade, bientôt il faudra faire comme dans certains pays, venir faire ses courses avec une brouette pour porter les billets, votre tine ne sera pas assez grande.*

Mathilde rit en disant tout cela, elle rit encore plus quand elle imagine une grande caisse de bois pour que la bonne madame Ollier y entasse sa recette de monnaie qui ne voudra plus rien.

– Voilà vos six francs dix sous, il faut que rentre pour faire la soupe, le gamin mange comme un homme.

– Mais c'est un homme votre André, qu'est-ce qu'il ressemble à Monsieur Rousseau.

Sur ce, madame et son grand rejeton passent la porte, la cloche tinte, au même moment ou, tous en cœur se souhaitent un chaleureux : au revoir.

André a oublié sa quête du matin, il est avec sa maman, il a pris le sac de courses d'une main, de l'autre, il tient celle de Mathilde, comme, lorsqu'il était enfant et qu'elle l'accompagnait à l'école. Ils ne se pressent pas, profitent de cette journée d'été, sur les pas de leurs portes les gens regardent ce couple ; les plus vieux ont oublié les frasques du gamin ; les vieilles dames les courses pour rosir les fesses, avec une baguette de noisetier.

– Maman, en faisant les courses, je viens de me rendre compte que la vie doit dure pour toi. Il faut que trouve rapidement un bon travail, pour un bon salaire, pour te permettre de vivre décemment.

– J'y arrive, mais c'est de plus en plus dur.

Chemin faisant, ils sont arrivés, se tenant par la main,

devant la maison. Oublié Louis, oublié Jeanne, maintenant c'est le désert, la seule porte de sortie, pour devenir le fils de Mathilde.

Monsieur Maitre-Devallon.

Quatre heures de l'après-midi en ce mardi 26 juillet 1938, la chaleur est étouffante, les paysans sont en pleine activité, les lourdes charrettes de foin, transportent le fourrage, fraîchement coupé, bien séché par les journées ensoleillées, descendent des prairies cultivées sur le plateau. À la fin, du mois de juillet, arrivera la période des orages, tout le foin doit être dans les greniers pour assurer la nourriture des vaches pendant le long hiver ardéchois.

Mathilde et André parviennent, devant le 31 de la rue des Cousines, chaque fois qu'André passe dans cette rue, il se pose la question : Pourquoi, rue des Cousines ? Il a beau interroger les anciens, la seule réponse qu'il reçoit : c'est la rue des Cousines, pourquoi ? On ne sait pas.

Monsieur Maitre-Devallon sait se montrer, là, devant son garage, sa voiture, une, 302 Peugeot, le dernier modèle de la marque. Un museau occulté par une calandre en Inox, derrière deux grosses lanternes, des jantes rouges, pas un brin de poussière sur la carrosserie, le propriétaire affiche outrageusement sa classe, on n'est pas inspecteur Général des travaux du Transsaharien pour rien, il faut bien que cela se sache.

Son physique correspond à sa charge, un homme grand, de larges épaules, peut-être un peu sportif, habillé comme s'il allât conduire au mariage son fils ou sa fille, il n'a pas d'enfants, un lorgnon maintenu par un cordon noir autour de son cou. Il est impressionnant, ne correspond pas à

l'image apportée par le lien qui unissait cet homme au père d'André.

Présentation, conciliabules, proposition : les femmes partent faire une promenade en compagnie d'Adrien, ils laissent l'inspecteur, et le géomètre en tête à tête.

Comme tout dirigeant d'entreprise étatique, M. Maître-Devallon ne déroge en rien, il parle avec emphase, des phrases construites avec patience pour convaincre ses interlocuteurs – Père a dû souffrir avec cet homme qu'il qualifiait d'ami, pense André. Il est là pour trouver du travail, du travail qui rapporte de l'argent, il se passerait bien de beaucoup d'explications qui rentrent d'une oreille et sortent par l'autre.

–Jeune homme, je vous explique...

André écoute stoïquement, tout le descriptif de ce Transsaharien défile. Depuis toujours les hommes veulent réaliser de grands travaux pour que leur nom reste gravé dans une de leurs réalisations. Pour ce chemin de fer, la politique est présente, le colonialisme incontournable, les gouvernements qui se sont succédé, depuis l'avènement de la République, le 4 septembre 1870, ne rêvent que d'hégémonie sur le continent africain.

Deux mille km de désert, la dernière barrière qui séparent l'Afrique du Nord de l'Afrique Noire. Le moyen de transporter des milliers de tonnes de marchandises sans la vulnérabilité des océans. S'approprier des terres est une chose facile lorsque la force est avec soi, alors dans le désert, il n'y a qu'à se servir, il appartient au premier venu,

lorsqu'il a l'armée avec lui.

Tout d'un coup André dresse l'oreille, fini les grandes envolées sur le désert sur ce transsaharien, le vif du sujet arrive, l'expression des besoins se confirme. Cet homme plein d'ambition veut une équipe de géomètres topographe, tout est à faire, le tracé de cette ligne existe, une ligne de crayon tirée sur un plan établi, en 1929 qu'il faut transformer en une ligne de chemin de fer, une équipe est déjà sur le terrain pour les premiers kilomètres, sur les hauts-plateaux du Maroc.

Pour la suite, il faudra aller vite, très vite, peut-être trop vite. Il veut une équipe soudée, des gens capables de supporter la solitude, inattaquables par le grand ennemi du désert : le cafard issu de la solitude. Cet homme, visionnaire avant tout, veut des chevaliers des Sables capables de se surpasser, des aventuriers, pouvant faire passer des voies sur les dunes, les hamadas, rien ne doit les arrêter, ils doivent être des seigneurs.

Mais un point d'interrogation : la loi autorisant la construction de cette ligne ferroviaire n'est pas encore votée ; donc, il va falloir travailler avec une épée de Damoclès sur la tête.

– Dans trois mois, six mois, tout au plus une petite année, sous le couvert d'approvisionnement de l'Afrique du Nord et de la France en charbon, nous allons commencer la pose de 250 km de voies : êtes-vous prêt à vous engager ?

Un silence lourd, André est figé, pourtant, en lui, tout bouillonne, des images inconnues défilent à toute vitesse,

du sable, de la chaleur, puis des dromadaires, des lions :

- Y a-t-il des lions dans ce pays ?

Une question absurde, comme s'il voulait, au cas où le non l'emporterait, avoir cette excuse. Maître-Devallon sourit :

- Non, jeune homme, des chacals, des hyènes, des fennecs, des scorpions, beaucoup de scorpions, quelques vipères à cornes, c'est tout, le premier danger est l'homme : le Maure, le pillard. Le pire, pas le moindre : le désert.

Six heures sonnent à la grande pendule, deux heures qu'ils sont ici, tous deux, l'un à l'écoute, l'autre en passe trouver ce qu'ils cherchent. Le chevalier d'industrie commence à vraiment avoir envie de s'adjoindre les services de son interlocuteur, il a l'air de sentir que le poisson mort à l'hameçon, maintenant il va falloir donner un grand coup pour ferrer définitivement cet apprenti Chevalier des Sables qu'il désire.

- Vous savez, André, j'ai beaucoup de demandes pour venir travailler au Sahara...

- Bon c'est bon, j'accepte même, sans savoir combien je vais gagner d'argent. Mais je veux que deux de mes compagnons, qui ont travaillé avec moi sur la ligne ferroviaire Paris le Mans, soient avec moi pour faire une bonne équipe.

- Merci, trois fois, merci, vous ne serez pas malheureux, vos compagnons sont les bienvenus, vous venez tous trois d'être embauchés sur le transsaharien, la plus grande

aventure de ce début de vingtième siècle.

De nouveau le silence s'installe entre les deux hommes. Dans l'escalier, Mme Maitre-Devallon, Alice, Roseline, Adrien montent en papotant, en haut, pendant les quelques minutes de cette montée d'escalier la seule voix qui n'arrive pas est celle Mathilde, elle est en arrière du groupe, soucieuse.

– Je vais prévenir ma mère.

– Oui, allez, c'est à cause d'elle et pour honorer la mémoire de votre père que j'ai accepté de vous prendre dans mon équipe, allez, elle doit attendre. Ce que je croyais être du favoritisme vient de s'effacer, vous avez envie, alors nous sommes deux, fasse que vos amis acceptent que, ensemble, nous bâtissions cette voie ferrée.

André arrive à la porte palière au moment où Adrien baisse la poignée, il s'écarte, laisse passer.

– Maman, je pars au transsaharien.

Son bonheur est tel qu'il ne peut retenir ses larmes. Mathilde monte quatre à quatre les dernières marches, serre son fils dans ses bras, les larmes de la mère viennent se mélanger à celle de son garçon.

– Bonne chance, mon fils, va sur les traces de ton père.

Premiers pas en Algérie.

André a fait son choix un peu vite, cette spontanéité le surprend. Le soir, au retour dans la petite villa, sur la route allant à Coucouron, il est resté longuement silencieux, triturant fébrilement les quelques revues qu'il a trouvées dans sa bibliothèque, il est évident qu'elles ont toutes trait à l'Afrique du Nord. Il s'est engagé sans vraiment connaître les réactions de Monnier et de Fabre. Bien sûr, pendant les travaux sur la ligne du Mans, ils avaient donné leur accord, mais maintenant, au pied du mur, quelle va être leur réaction ?

Puis il y a sa mère, avec des revenus qui fondent comme la neige au soleil. Partir c'est la laisser seule une nouvelle fois, l'Afrique, c'est loin... André ne connaît même pas le salaire qu'il va avoir. Une chose est certaine, pas marié, pas fiancé de gros soucis en moins.

Louis a été le premier à regretter le départ de cet ami qu'il vient à peine de retrouver. Jeanne, pourtant une connaissance de seulement quelques jours, n'a pas hésité à le mettre en garde.

– Vous savez, André l'Afrique est un pays hostile, les gens ne parlent pas notre langue, même pas l'anglais, c'est un pays d'aventuriers. Un oncle, du côté de mon père, a servi à la Légion Étrangère, comme officier, il était sorti de Saint-Cyr avec une bonne note, il voulait vivre l'aventure, il a été servi. Cinq ans à pourchasser les groupes de pillards,

dans un univers hostile. Je ne l'ai rencontré qu'une fois, il ne parle pas, ne dit rien à ses trois enfants, il vit en secret ou plutôt secrètement. Parfois il part pendant une quinzaine de jours dans la montagne, vers le Mont Ventoux, un sac avec quelques provisions, une grande capeline pour se couvrir, il médite. Nous ne connaissons que depuis quelques jours, je ne voudrais pas vous voir devenir comme cet oncle.

– Merci Jeanne de toute l'attention que vous me portez, j'ai dit oui, je pars, pour le moment je vais aller à Lyon voir mon ami Fabre pour lui annoncer la nouvelle.

Le facteur a mis longtemps pour arriver jusqu'à la boîte aux lettres de la famille Rousseau, il a une grosse missive pour André, elle vient d'Alger. Le brave homme n'est pas pressé, même si aujourd'hui ce n'est pas jour de marché, il traîne, il se doute que le destinataire de cette missive va encore une fois quitter le village.

Lorsque André prend connaissance de ce courrier, expédié depuis le bureau de, Monsieur Maitre-Devallon, en Algérie, son visage s'enflamme, il y a un contrat, avec, tout en bas... le salaire. Il ne s'attarde pas sur tous les termes techniques d'un contrat, il court voir sa mère, lui montre seulement les dernières lignes. Voyant la somme qui va être allouée à son fils Mathilde, vacille, prend son fils à bras le corps, l'embrasse sans même savoir s'il va reverser une partie de cette somme sur son compte :

– C'est formidable te voilà mis à l'abri du besoin pour pas mal de temps.

– *Oui, une belle somme, mais il faudra travailler dur, très dur. Je vais partir voir Fabre à Lyon, il contactera rapidement Monnier et peut-être un quatrième pour faire un bon groupe. Jeanne ne m'encourage pas à partir, je me moque de tout ce que les autres pensent de mon départ. Il faut aussi que j'aille voir Malause, il m'a dit qu'il avait été en Afrique.*

– *Va, tu nous prendras trois ou quatre côtes de mouton, je les ferais avec des pommes de terre, sautée.*

Sans attendre, heureux comme un pape, André part en fredonnant « j'attendrais » nouvelle chanson, chantée par Rina Ketty, qu'il entend sur la grosse radio dans la salle à manger. Le voilà, toujours aussi guilleret devant la boucherie de Monsieur Malause.

– *Je pars en Afrique.*

– *C'est bien, fait attention, le malheur dans ces pays de sauvages, c'est l'ennui. Prends garde mon gars, ne met jamais la bouche au goulot, sinon, gare, tu deviendras comme beaucoup, un soûlaud, un ivrogne, et là, je ne donne pas cher de ta peau.*

– *Hé bien vous ne m'encouragez pas.*

– *Oh non ! je ne t'encourage pas, en Afrique, tu es seul, toujours seul, alors fait attention à toi.*

– *Je me rappellerais de ce que vous venez de me dire, pour maman, je veux quatre côtes de mouton.*

– *Là-bas, du mouton, tu en mangeras, tiens, je t'en mets deux de plus, il te faut prendre de la force, ici il n'a pas le même goût que là-bas.*

Là-dessus le boucher plie la viande dans une feuille de papier sulfurisé, donne une grosse tape sur l'épaule d'André.

– *Va et garde toi.*

Tout va très vite, le mardi suivant la rencontre avec M. Maitre-Devallon, André, avec le contrat reçu, se retrouve dans le car Chabannis, pour aller à Aubenas, prendre le train pour Le Teil, puis la correspondance pour Lyon, par la rive droite. Plongé dans ses rêves, il ne s'attarde pas à faire l'inventaire des voyageurs, il est en Afrique. Il sait aussi que tout ne se fera que si, Fabre vient, il a sa famille, son gamin, il faudra, peut-être que le jeune homme utilise toute son énergie pour faire pencher la décision de cet ami du bon côté.

Fabre l'attend à la gare de Perrache, il ne lui laisse même pas une minute, lui montre la lettre du Transsaharien, juste où se trouve le montant du salaire.

– *Bon Dieu mais c'est incroyable.*

– *Oui, incroyable mais vrai, il y en aura pour trois et même quatre si tu nous trouves un autre volontaire pour le désert. La seule condition pour être accepté est de ne pas souffrir d'un mal qu'ils nomment : le cafard. Il paraît que, lorsque ce mal vous prend dans le désert, c'est la mort assurée.*

Fabre lit tous les termes de ce contrat, hoche la tête par moments, revient en arrière lorsqu'il n'a pas bien compris, reprend la lecture sans même regarder Adrien, puis, en lui

lançant une grosse tape sur l'épaule :

– On y va, à la grâce de Dieu. Je préviens ce soir par un télégramme Monnier, il a un camarade un certain Provost qui a entendu parler de ce transsaharien, il est tenté par l'aventure. Mais c'est pour quand ?

– Tout de suite, enfin, je suis tellement pressé que je dis des balivernes, le départ, c'est pour le 20 du mois d'août.

– Il faut que nous recevions nos contrats.

– Pas de souci, demain je suis à Saint-Cirgues, je vois le neveu de M. Maitre-Devallon, c'est parti, nous allons en Afrique.

Le 20 août, la petite équipe se retrouve sur le quai de la Joliette, à Marseille pour embarquer sur le Sidi-Brahim le paquebot de la Compagnie Générale des Transports Maritimes, il y a là : Lucien Fabre le plus âgé, il sera le responsable de cette équipe, comme pour les travaux de la ligne SNCF Paris – Le Mans, puis André Rousseau, l'instigateur, Jean Monnier, le copain de toujours et, le nouveau, l'inconnu, Jules Provost.

Chacun a une grosse cantine métallique enregistrée comme bagage de cale, un sac tyrolien pour les petites affaires, une valise de main pour les vêtements de secours.

C'est un jour de mistral, le clapot dans la rade est fort, les grues sont en action pour charger les marchandises destinées à Oran. En cette fin du mois d'août les familles des colons rentrent au pays, enfants, grands-parents, se sont de véritables tribus qui se déplacent. Ce qui surprend

le plus, ce groupe de quatre voyageurs, est l'émphase de ces gens, ils ne parlent pas, ils vocifèrent, crient, ajoutent le geste à la parole. Qu'ils soient jeunes ou vieux, c'est le même spectacle, chacun à son bagage, parfois plusieurs, ils retournent chez eux, ce sont des Français d'Algérie.

Lorsque à 14 heures, les voyageurs sont appelés à prendre place sur le petit paquebot, c'est une véritable cohue, toutes les familles veulent monter en même temps, le haut-parleur a beau dire que le bateau ne partira pas avant que tout le monde ait trouvé sa place, rien n'y fait. En haut de la coupée un officier et deux matelots dirigent les passagers vers leur cabine.

Le Sidi-Brahim est un cargo mixte, seulement 160 passagers disposés en cabines de 3^e 2^e et dix première classe. Nos futurs sahariens sont en 3^e, deux cabines de deux places avec un hublot presque au ras de l'eau. L'énergie qui sert à la propulsion des hélices est le charbon, à quoi un petit nuage noir sort de l'unique cheminée centrale.

La petite houle du port surprend, le bateau, encore retenu aux bites par les amarres, tangue doucement, tout le monde est embarqué, trois grands coups de sirène, les élingues sont lâchées, la coque s'éloigne du quai, la fumée devient plus épaisse, les vibrations provoquées par les pistons à vapeur qui font tourner le vilebrequin se transmettent à tout le navire.

Sur le quai, ceux, qui ont accompagné leurs familles, ont sorti leurs mouchoirs, ils les agitent pour mieux se faire remarquer. Au bord du bastingage, au niveau de la

cursive, une jeune femme a les larmes aux yeux, par moments, avec quatre de ces doigts, elle envoie des baisers à un jeune homme resté sur le quai. C'est l'heure des adieux déchirants, le bruit du vilebrequin devient plus fort, derrière l'écume blanche provoquée par l'hélice commence à laisser un large sillage, le Sidi-Brahim est en route vers l'Afrique.

Les quatre géomètres se sont regroupés au bastingage de la poupe, ils regardent la France s'éloigner. André pense à sa mère qu'il a laissée dans son petit village de la haute Ardèche. Lucien a une petite larme à l'œil, il ne sait pas encore quand il reverra son fils. La Compagnie du Transsaharien l'a informé que, dès que les premiers bâtiments pour le personnel seront construits, il pourra faire venir son épouse et ce fils dans lequel il place de gros espoirs. Jean et Jules ne laissent rien derrière eux, ils ont soif d'aventure, ce qu'ils veulent, à ce moment-là, ils ne le savent pas, ils rêvent de grands espaces, ils rêvent d'Afrique.

Notre-Dame de la Garde n'est plus qu'un petit point surmonté par les sommets de la Sainte-Baume, l'horizon n'est qu'eau. Tristement pour certains, joyeusement pour d'autres les quatre compères se dirigent vers le salon de 3^e classe. Jean et Jules se dirigent vers le bar, pour prendre un verre, André les rattrape, les interpelle, ils n'ont pas encore eu le temps de se parler, de se rappeler les consignes destinées aux solitaires qui viennent vivre et travailler en Afrique du Nord.

–Un boucher, qui a passé deux ans dans ce pays, m'a

donné une consigne : ne pas se mettre à boire.

Un peu surpris Jean et Jules reviennent vers le groupe.

– Mais il faudra bien que nous nous désaltérions.

– Oui, bien sûr, répond André, pour le moment pas d’alcool, c’est tout, ne pas se laisser prendre au piège.

Comme à chaque traversée, dans le courant de l’après-midi, le maître d’équipage annonce qu’un exercice de secours va avoir lieu, chacun devra se diriger vers les chaloupes, regarder et écouter les matelots expliquant les différentes manières de se munir d’un gilet de sauvetage, la voix de l’officier, dans les haut-parleurs, par moments, rappelle les indisciplinés.

Vingt heures, la cloche du navire appelle les passagers aux restaurants, chaque classe à le sien, un repas avant d’aller se coucher. Le capitaine fait savoir que la nuit sera calme, la petite houle du début de la traversée s’est rapidement transformée en une mer d’huile. Oran sera atteint vers dix heures demain. Le halètement des pistons alimentés par la chaudière devient un bruit presque imperceptible, propre à endormir le plus insomniaque des passagers.

Huit heures du matin, la montagne de Santa-Cruz apparaît à l’horizon, c’est la première vision que les quatre camarades ont du continent africain, petit à petit, sur son promontoire se découvre la ville d’Oran. La cathédrale de cette ville est très Byzantine, éclairée par le soleil levant, affiche la religion chrétienne alors qu’elle est dans un pays musulman.

Dès que la chapelle de Santa-Cruz a été en vue les familles de français d'Algérie se sont animées, en tendant les bras vers cette chapelle dédiée à la Vierge Marie, ils saluent, pleurent, ils retrouvent leur pays. Un vieil Arabe, dans un grand burnous blanc, se tourne vers le levant du soleil pour faire sa prière, symboliquement il s'est frotté les mains, puis le visage, il n'a pas d'eau, mais il fait le geste des ablutions, puis il s'agenouille et se prosterne pour faire allégeance à Dieu. Hier, lors de l'embarquement personne ne l'a remarqué, il était habillé comme un Européen, là, il retrouve sa patrie, il se replonge dans son culte musulman.

Avant l'entrée du port, la vedette de la capitainerie a conduit à bord le pilote, un grand gars, avec une casquette pleine de galons, remarquable avec sa moustache grande comme des ailes de papillons. Expert, il assiste le capitaine pour venir mettre à quai le Sidi-Brahim, lourdement chargé, un coup de sirène du bateau résonne dans cette rade, elle dit, à cette ville, le Sidi Brahim est arrivé. Les aussières sont tirées par des dockers pour amarrer le bateau aux bites. Le sifflet du maître d'équipage émet un son, long, strident tant que les amarres ne sont pas tendues par les cabestans. Plusieurs dockers sont à côté de la passerelle qui va être placée à la coupée.

Sur le quai, la foule des curieux, des familles sont agglutinées, par moments, lorsqu'un ami, un parent est reconnu, les mouchoirs tourbillonnent au-dessus des têtes. Lucien, André, Jules et Julien regardent ce spectacle,

c'est l'Afrique qui s'exprime, sans retenue, vivante, bruyante. Ils ne se pressent pas, ils vont, dans quelques instants mettre le pied sur cette terre conquise par la France, ils vont devenir, sans s'en rendre compte, où, peut-être en sachant bien ce qu'ils font : des colonisateurs.

Enfin, ils se décident, le premier à franchir le pas est André, au bout de la passerelle, juste au moment où son pied va toucher le sol, il se signe. Jules et Julien, très exubérants font le premier pas sans aucune retenue, sans même le petit pincement au cœur que la plupart des gens ont lorsqu'ils touchent une terre étrangère pour la première fois.

Les trois premiers sur le sol algérien, au bout de la passerelle, se sont retournés, sur le pont du bateau, il ne reste plus que Lucien, contrairement aux autres, il porte un costume strict, comme pour aller à une grande réception. Il semble hésité ; se retourne vers l'officier présent pendant tout le débarquement des voyageurs ; le salut ; puis, lentement, en mesurant chacun de ses gestes, de ses pas, s'avance vers la terre africaine ; il y pose son pied droit ; il vient, juste à l'instant, de quitter la France.

André, Jules et Julien sont stupéfaits, jamais ils n'auraient imaginé cette forme de respect du sol de la part de Fabre, en grande tenue, pour franchir ce petit espace, le bout d'une passerelle, pour lui encore la France, et le béton du quai, le sol algérien.

Tous les voyageurs se sont rapidement dirigés vers la distribution des bagages que les grues des dockers vont

puiser dans les cales du navire. Les parents ont regroupé leurs enfants pour qu'ils ne se fassent pas bousculer par la cohorte des porteurs promenant devant eux des diables. Au loin, dans la cour de la gare maritime, les charrettes algériennes, un plateau, sur un essieu de voiture, un âne, un homme, là pour pouvoir récolter un peu d'argent pour essayer de faire vivre sa famille décevant.

Une dernière frontière pour atteindre la vie, son enthousiasme, sa cohue, ses cris : la douane, le paradoxe de la douane. Entre la métropole et l'Algérie conquise, il y a la douane :

- *Vous n'avez rien à déclarer.*

Il est souvent répondu :

- *Non, je n'ai rien à déclarer.*

Mais obnubilés, par leur métier, par leur brassard, les gabelous font ouvrir une valise, une malle, fouillent sans retenue, laissent tout en désordre, et finissent par un :

- *Merci, plus sarcastique que franc.*

Passé ce dernier cap, l'Algérie s'offre, les quatre hommes regardent autour d'eux, alors qu'ils croyaient voir les Européens couverts d'un casque colonial pour se protéger du soleil, ils découvrent un peuple, hormis les indigènes, qui leur ressemble. Le soleil de cette fin du mois d'août, en plein midi, est rude, quatre porteurs les ont débarrassés, avec leurs diables, des obligations de se coltiner les malles. Pour un peu, ces porteurs les auraient chargés sur leurs épaules, pour leur faire admirer leur

pays.

Un peu perdu, dans cette foule, ils n'ont pas remarqué un indigène couvert d'un turban blanc, qui leur fait des signes, il faut qu'un gardien de la paix, en faction sur le trottoir de la gare maritime, leur disent qu'ils sont attendus. Porteurs, géologues, tous vont vers cet Arabe, maintenant ravi qu'il ait été remarqué. En s'approchant, ils remarquent que cet envoyé du transsaharien ne ressemble à aucun des autochtones. Grand, juste comme il faut, mais surtout enveloppé dans une gandoura blanche, comme son turban, au pied des semelles, apparemment en cuir retenu au pied par une lanière passant entre les deux premiers doigts du pied. Cet homme n'a pas osé s'avancer, il est devant un véhicule qui semble être destiné à servir hors des villes. Dans un français parfait, il s'annonce :

– Bonjour, je suis Slimane, Monsieur Maitre-Devallon m'a demandé à venir, vous chercher à votre arrivée en Afrique. Je viens d'avoir du mal à garer la voiture, elle est tellement longue, puis ma vie, c'est dans le désert, je n'aime pas la ville. Je vais faire charger les bagages par les porteurs, puis nous partirons tout de suite, nous avons beaucoup de route à faire. En route nous apprendrons à nous connaître, je serais votre chauffeur pendant tout votre séjour sur le transsaharien.

Sitôt dites sitôt fait, les cantines sont attachées à l'arrière de ce drôle de véhicule. Lucien cherche dans son porte-monnaie de quoi payé les porteurs, Slimane fait un geste

pour l'en empêcher.

– *À partir de maintenant je m'occupe de vous.*

Il sort d'une grande poche suspendue à son coup quelques pièces, les donne au premier, s'exprime en arabe leur fait une geste qui signifie tout simplement qu'ils dégagent... « Balec », puis, s'adressant à Lucien,

– *Vous n'allez pas voyager habillé comme vous êtes, demain matin nous serons dans le désert, votre costume sera vite abîmé. Dans une heure, nous ferons une pause pour déjeuner, j'ai tout ce qui est nécessaire, vous vous mettez tous à l'aise, à partir de maintenant vous êtes comme si vous étiez au travail.*

En quittant le port, Slimane montre un bateau arrivé juste après le Sidi-Brahim, un petit cargo avec plein de monde sur le pont :

– *Ce sont des Espagnols, des républicains qui fuient la guerre civile dans leur pays, les premiers qui refusent de vivre avec Franco. Au fur et à mesure que les troupes du Caudillo avancent, ces gens fuient, pour la plupart ils viennent dans leurs familles venues en Algérie bien avant les Français.*

Avant que les quatre géologues ne quittent la France, dans la presse, il était question qu'une grande bataille commençât à se dérouler en Espagne. Les républicains ont lancé l'attaque pour essayer de réunir la Catalogne à la province de Valence, la bataille de l'Èbre, maintenant, là,

sur le port d'Oran les premiers effets de la guerre civile sont sous leurs yeux. Les pauvres, toujours les pauvres, sont les premiers à fuir, ils sont les premières victimes des guerres, encore plus lorsque cette guerre est entre des frères.

– Nous quittons Oran, nous allons traverser une ancienne zone marécageuse que les premiers colons ont transformée en terre de grand rendement, vous verrez les premiers orangers dans quelques kilomètres, après Saint-Denis-du-Sig, nous commencerons la montée de l'Atlas Tellien.

Le véhicule, sans marque, qui transporte les nouveaux Algériens, ne ressemble à rien de connu en métropole. Une caisse longue, très longue, avec de l'espace entre les trois banquettes couvertes de toile kaki, à l'arrière un immense coffre à bagages, la bâche qui sert de couverture repliée sur le coffre. Les passagers n'osent demander à leur chauffeur, où et quand ils seront à pied d'œuvre, ils savent qu'ils vont vers le Sud, c'est tout. Ce, qui les étonnent le plus, est l'érudition de ce personnage qui se nomme Slimane. Lucien, en sa qualité attribuée de responsable du groupe, est assis à côté du chauffeur, dans la montée tortueuse vers Dublineau, alors que la vitesse réduit, :

– Slimane, mes amis et moi-même sommes très curieux. Votre savoir est grand.

– J'ai été élevé par les Pères Blancs, ils veulent toujours que nous sachions tout ce qu'il faut connaître.

– *Oui, mais, pour qu'elle raison n'êtes-vous que chauffeur ?*

–*Être chauffeur dans le pays que vous allez découvrir nécessitent de grandes connaissances. Demain matin, vous verrez, il n'y a plus de route, que des pistes avec leurs pièges, la poussière, dans ce décor, je suis un expert... Un grand sourire... Vous verrez, souvent vous aurez besoin de moi, je serais, si vous le désirez, votre sécurité, mes yeux sont des yeux de saharien, ils voient ce que vous ne voyez pas.*

Des virages serrés obligent le chauffeur à la prudence, son véhicule est lourd, dès que la route devient plus facile :

– *Maintenant, nous nous connaissons, vous verrez, dans le désert, nous sommes tous égaux, nous devons toujours compter les uns pour les autres, donc..., ... pas de vous... je suis Slimane et toi ?*

– *Moi, c'est Lucien, le taciturne derrière c'est André, Jules le plus déluré au milieu et derrière toi c'est Julien, nous ne le connaissons que depuis quelques jours.*

Tous en cœur : - *Salut Slimane.*

– *J'ai appelé la voiture Gazelle, comme elle n'a pas d'autre nom, tout le monde l'appelle Gazelle.*

Le silence s'est installé dans le groupe, seul le bruit du moteur peinant dans cette longue montée vient troubler la quiétude de ce début d'après-midi.

En arrivant au sommet de cette côte, d'immenses plantation de vignes remplacent les figuiers de barbarie

qui recouvraient les flans de la montagne. Slimane arrête Gazelle, sur un stationnement créé là, pour que les moteurs des camions puissent mieux se refroidir. Trois pins parasols procurent de l'ombre.

– Pause pour Lucien, maintenant il va pouvoir se changer, faites attention, sur le haut-plateau, la nuit, il risque de faire frais, prenez tous vos précautions. Puis vous ouvrirez la glacière qui est sur la banquette arrière, j'ai faim et je pense que pour vous c'est de même. Une heure de détente, respirez l'air pur, nous sommes à 700 mètres d'altitude, au loin vous pouvez voir la Méditerranée qui brille. J'ai oublié de vous dire, nous allons à Colomb-Béchar, c'est à 500 kilomètres, nous y serons demain en fin de matinée... Bon courage, mais il faut à tout pris que vous habituez, là où vous allez, vous serez souvent plusieurs jours dans la voiture.

Dans un champ, sur la droite de l'aire de repos, un groupe d'ouvriers qui sont dans les vignes, c'est l'époque de la vendange, ils cueillent le raisin, Slimane leur a dit que ce vignoble de Mascara produit un des meilleurs vins d'Algérie. Jules et Julien se glissent dans les rangs, quelques petites grappes ont échappé aux vendangeurs, ils en profitent. Lucien s'est mis à l'aise, il a rangé dans sa cantine le costume de cérémonie dont il s'était affublé pour saluer l'Algérie. André s'est assis sur une grosse pierre, de la pochette qui ne le quitte jamais, il a sorti une écritoire, retiré le stylo Waterman de sa pochette, il entame la première lettre pour sa maman, il s'est engagé

à la tenir au courant de toutes ses péripéties.

Slimane, dès l'arrêt, a fait le tour de Gazelle, vérifié que les pneus étaient encore bien gonflés, ouvert le capot latéral du moteur, côté du carburateur, s'est assuré que les tuyaux apportant l'essence ne fuyaient pas, a essuyé les vitres des deux grosses lanternes fixées sur une barre en avant des roues. Puis il est allé, sous son siège prendre un tapis de 80 centimètres de long sur 50 de large, après l'avoir bien secoué pour en retirer le maximum de poussière, il l'a posé au sol, se tournant, sans se tromper vers l'Est, il s'est frotté les mains, les a passées sur son visage, a fait sa prière.

- *Nous pouvons manger et boire, j'ai remercié Dieu de nous avoir accordé cette rencontre.*

Arrivée au Sahara.

Slimane avait la charge de bien recevoir ces quatre ingénieurs venus pour implanter la ligne de chemin de fer. Il leur a acheté à Oran tout ce qui est nécessaire pour se nourrir, dans la glacière, toujours installée sur ce véhicule, il a mis un grand bloc de glace de 20 kilos, les hommes ont à manger et à boire.

Le ballonnement du véhicule, la chaleur de l'après-midi, pousse les hommes repus à fermer les yeux. Leurs têtes, au gré des nombreux nids-de-poule sur la chaussée, se balancent. Après Saïda, la route monte de nouveau, 20 kilomètres, Gazelle sera sur le haut-plateau, entre l'Atlas Tellien et l'Atlas Saharien, 30 kilomètres à 1 200 mètres d'altitude, avec, pour seule végétation l'alfa.

M. Maitre-Devallon, pendant la guerre de 14-18 était un officier du 19^e Génie, en choisissant son chauffeur, il savait ce qu'il faisait. Jusqu'à maintenant c'était son chauffeur, celui qui le conduisait partout, celui qui lui a appris à connaître les pièges des pistes du désert. Maintenant il le donne à ses jeunes métropolitains pour qu'ils essayent de terminer l'œuvre entreprise. Pour l'inspecteur Général du Transsaharien, il n'y a aucun doute appuyé par Jean Berthelot, l'Amiral Platon, secrétaire d'État aux colonies, cette ligne se fera, la loi sera étudiée et proposée, au parlement. la finalisation des études doit

être faite, construire en plein désert une grande gare est une gageure, ce visionnaire la fera.

À la tombée de la nuit ils arrivent à Aïn-Sefra, Slimane, sur les ordres de l'inspecteur Général, arrête ses gens pour un repas dans un petit restaurant habitué à servir les légionnaires en goguette. Un repas chaud est, leur première Chorba la soupe incontournable des sahariens, un peu de viande de mouton, peut-être de la chèvre tant elle est dure, le tout accompagné de graines de couscous, arrosées d'une soupe de légumes.

Le repas terminé, Slimane ferme la capote de Gazelle, donne une couverture à chacun, commence le cérémonial de sa dernière prière. Deux ou trois salamalecs, vers son Dieu, puis il s'étire, satisfait de cette première journée avec les Français, s'installe sur son siège de chauffeur, rabat la capuche de sa djellaba, part dans le sommeil du juste. Un peu interloqués, Lucien, André, Jules et Julien, se regardent, puis, sans attendre se glissent sous leur couverture, essayent de dormir leur première nuit algérienne.

La petite fraîcheur du matin se fait sentir, Slimane, pour la première fois de la journée fait ses ablutions, se prosterne pour demander à Dieu de l'accompagner dans sa tâche, puis, avant de réveiller ses hôtes, il va chercher, dans un café tout proche, une belle cruche de café, le breuvage matinal qui va ragaillardir sa troupe. C'est au son des verres s'entrechoquant que les géomètres ouvrent les yeux, se les frottent, secouent les couvertures, décident d'accepter ce nectar façon turque.

– Une belle journée pour que vous commenciez à voir le Sahara, le décor que vous allez découvrir sera le vôtre pendant tout votre séjour sur le transsaharien, allez, debout et en route, nous devons arriver avant midi.

Ce n'est pas le message de l'Algérien qui les incite à se bouger, mais le désir de découvrir cet univers, le désir de voir les premières dunes, les premiers palmiers dattiers. Slimane a fait le plein d'essence, il reste 250 km à faire, Gazelle a souvent soif, d'autant que cette voiture semble avoir un appétit hors du commun.

Depuis Aïn-Sefra la route bitumée est finie, maintenant Gazelle roule sur l'élément pour lequel il a été construit : la piste. Une piste, au Sahara, c'est un large chemin de campagne, sauf que, le passage des véhicules, même, s'il n'est pas fréquent, provoque des ondulations ayant une quarantaine de centimètres entre chacune : c'est la tôle ondulée.

Maintenant, Lucien, André, Jules et Julien comprennent le message de Slimane lorsqu'il leur a expliqué que conduire dans le désert n'est pas donné à tout le monde, surtout si l'on doit conserver son véhicule en bon état. Il faut toute la dextérité du chauffeur pour se glisser ors des grandes parties ondulées. Parfois, après avoir évalué au loin les éventuels obstacles, il part, hors du balisage, trace une autre voie.

Pendant les premiers kilomètres, la piste est encaissée entre deux montagnes, suit une vallée, au fond, un oued, Slimane, tout en surveillant son chemin, leur explique,

que, par moments, lorsque la pluie se met à tomber, ce passage devient un véritable enfer. Des morceaux de rocher se décrochent de la montagne, viennent obstruer le passage, lui, en cas d'orage ou de pluie longue, ne passe pas, il s'arrête, attend que tout soit calmé et reprend la route, quelquefois cette attente dure deux jours.

Brusquement le chauffeur ralenti, sans raison apparente, la piste semble bonne, il ralentit un peu plus, sous une touffe de buisson plein d'épines, un groupe de perdreaux, aussi gros que des poulets. Rien n'était visible de loin, mais l'œil de ce saharien voit ce que les autres n'arrivent pas à discerner.

La vallée s'élargit, sur la droite, un groupe de palmiers,
– *Ici commence les premières palmeraies naturelles.*
Explique Slimane : *sur chaque arbre sept ou huit régimes de dattes pendent, ils sont dorés. Les fruits seront ramassés à partir de la mi-octobre, ils seront brun foncé, gorgés de sucre.*

Beni-Ounif, une petite ville surplombée par un fort, à droite de la piste le chemin de fer, à voie étroite qui relie Oran à Colomb-Béchar, les trains mettent 26 heures pour faire 820 kilomètres, puis la montagne, le contrefort sud de l'atlas saharien. À son pied, face au Sud une palmeraie.
– *Cette palmeraie, c'est Figuig, c'est le Maroc, encore deux heures de route, nous arriverons à Béchar.*

Le soleil a presque atteint le zénith, Gazelle, n'avance pas vite, tout au plus 60 km heure, si la piste est bonne,

derrière un grand nuage de poussière. Un jour entier que les géomètres ont le pied en Algérie, ils se sont changé, mais ils n'ont pas encore eu l'occasion de faire un brin de toilette. Encore une fois, le chauffeur arrête son véhicule, sans se presser il remet sur la tête le turban qu'il avait retiré en montant vers Mascara, descend, va chercher dans un sac, prend des Chèches et, patiemment en pose un sur chacun des nouveaux venus.

– Vous allez vous habituer à porter sur vous cette bande de tissu qui s'appelle Chèche, elle vous protégera du soleil, et surtout, certains jours, vous apprendrez à vous en servir pour éviter le sable dans la bouche.

Tous encapuchonnés, la voiture repart, une plaine aride a succédé à la montagne sur la gauche le dernier, monts de l'atlas saharien, le Djebel Antar,

- En hiver cette montagne est parfois couverte de neige, elle culmine à plus de 2 000 mètres d'altitude.

Les quatre hommes se sont parlé de ce désert, maintenant ils commencent à en apercevoir la rudesse. Pour le moment, ils ne voient qu'une hamada entrecoupée de lits d'oueds, pas de pont pour les franchir, toujours un simple radier en ciment. Au loin vers l'avant, une masse sombre semble surgir au-dessus du sol.

– C'est Colomb-Béchar. Demande Lucien,

– Non, mes amis, ce que vous voyez, ce n'est qu'un mirage, Béchar est à encore cinquante kilomètres, vous allez devoir apprendre tous les mystères du désert. Vous allez

construire une ligne de chemin de fer, le désert va vous autoriser à poser vos rails, vos traverses, un jour, le jour qu'il aura décidé, il vous reprendra tout sans même vous en demander l'autorisation.

Midi trente, Slimane arrête le véhicule devant un baraquement fraîchement construit, tout près de la gare du chemin de fer à voie étroite.

– Messieurs, vous êtes arrivés, bien venus au Sahara.

Des nouvelles du Sahara.

Mathilde n'arrête pas de surveiller le facteur, les premiers frimas de l'automne se font sentir, les jours raccourcissent, seuls les enfants sortant de l'école des Frères, juste en face, viennent égayer l'attente.

Jeanne n'est pas repartie, le climat de Saint-Cirgues lui convient, Marie a accepté de la garder d'autant que son neveu, Louis, semble s'intéresser à cette jeune fille. Avant que le soleil ne se couche, ils vont, se tenant par la main, vers la source, certains soirs, ils tardent un peu plus que d'habitude, la source n'est-elle pas le chemin des amours...

Il est inutile d'aller à la rencontre de Gabriel, il serait capable de ne pas lui donner la lettre, s'il en avait une, trop rigide ce facteur, mais tellement serviable. Derrière la vitre, elle le voit arriver, comme un gamin il fait semblant de passer sans s'arrêter. Mathilde a le visage qui s'assombrit, « ce n'est pas pour aujourd'hui ». Pense-t-elle, le malin facteur revient en longeant le mur, fait tinter la clochette, Mathilde rougit de bonheur, descend quatre à quatre l'escalier au risque de se rompre le cou, ouvre la porte, la lettre est entre les mains de Gabriel, il lui tend, des larmes coulent sur les joues de cette mère. Elle se saisit de la lourde missive, se hâte de remonter les vingt-quatre marches, s'assied dans le divan, prend une lame de couteau pour ouvrir le courrier, déplie les quatre feuillets, elle est heureuse.

Colomb-Béchar le 10 septembre 1938.

Ma chère mère,

Depuis un peu plus d'une semaine nous voilà installés dans le Sud-oranais, le mois de septembre, ici, correspond au plein été dans le midi de la France. Le matin, au lever du jour le thermomètre indique déjà 20°, l'après-midi, il dépasse les 30°.

M. Maitre-Devallon était à Colomb-Béchar, lorsque nous sommes arrivés, lors de notre première rencontre, il a tenu à ce que nous nous mettions bien à l'aise. Il refuse expressément que le cafard nous gagne, pour être certain que cette chose ne nous arrive pas, il a demandé à Slimane, c'est notre chauffeur, notre guide. Avant de continuer je vais te parler de ce Slimane.

La première de ses actions, le matin : la prière. Le jour n'est pas encore levé, le Muezzin, tout en haut du minaret de la mosquée, appelle les musulmans, à la prière. Il faudrait couper la tête à notre chauffeur pour qu'il ne fasse pas cette prière matinale. J'aime le voir se préparer à cette obligation du culte musulman ; il se frotte les mains ; se les passent sur le visage ; pose devant lui un petit tapis ; il est prêt, propre, pour parler à Dieu.

Dès qu'il a fini sa prière, il vient nous réveiller, prépare le café, pas comme chez nous, ici il le prépare à la Turc, il verse de l'eau chaude directement sur le café moulu, le laisse s'infuser puis nous l'apporte. C'est parfois très épais,

mais nous ne le contrarions pas, de peur que ce brave Slimane ne nous apprenne plus le désert.

Donc, les ordres du patron son clair, avant de nous lancer dans notre tâche, il nous faut faire connaissance avec notre environnement.

Maman, tu as vu sur les revues des images du désert, rarement tu les as vues en couleurs... C'est ce qu'il y a de plus beau. Le matin, alors que le soleil se pointe derrière des sommets de plus de 2000, la montagne environnante devient bleu marine.

Au fur et à mesure que l'astre du jour s'élève, elle devient brune, au midi, elle devient or, au crépuscule, elle reprend la couleur du matin. Béchar est à 800 mètres d'altitude, c'est une palmeraie naturelle. Slimane nous a raconté que les gens d'ici, ce sont, pour la plupart des berbères, ils refusent que nous les appelions : arabe. Donc, ils racontent qu'il y a longtemps, une armée musulmane, venue de l'est de l'Afrique, est passée par là, ils mangeaient des dattes, ils ont jeté les noyaux, la palmeraie a poussé, dans quelques jours, nous allons avoir l'occasion de goûter les premiers fruits récoltés, pour le moment ils sont acres, astringents, collent à la langue.

Cette palmeraie pousse directement dans le lit de l'oued, il n'a pas beaucoup d'eau souvent, un mince filet.(c'est le nom des rivières). Il paraît, que, par moments, lorsqu'il y a un orage, ou une pluie importante, il coule comme un torrent, emportant tout sur son passage. Sur les oueds, il n'y a pas de pont pour les franchir les routes, pardon les pistes, les franchissent sur un radier. Slimane nous a dit

que, lorsque la crue est là, il arrive qu'il ne puisse pas passer pendant plusieurs jours. Il s'installe au bord de l'oued, fait ses prières, comme d'habitude, sort tout ce qui est nécessaire pour se préparer de petits repas, il attend que les flots diminuent. Avant de passer il vérifie qu'il n'y a pas de trou dans le radier, si je lui demande s'il perd du temps, il me répond : Allah le veut, c'est lui qui commande.

Je me suis promené seul, pas trop loin de notre baraquement,

Vers un plissement géologique, d'une cinquantaine de mètres de hauteur, qu'ils nomment, ici, une « Barga ». La montée se fait sur du sable que le vent apporte, un sable rouge, une fois arrivé au sommet, j'ai découvert une immense plaine, tout au loin, comme dans un mirage, une montagne, comme une grosse molaire, posée là. Lorsque je suis revenu, je me suis renseigné auprès des indigènes qui travaillent avec nous, personne ne pouvait me renseigner. Slimane, encore lui, m'a dit en riant : C'est le château « Bou-Amama », il est à plus de 50 kilomètres d'ici, si tu t'approches, jamais tu ne l'atteins, il disparaît, de cette Barga, c'est le seul endroit où tu peux le voir.

Ce qu'il y a de formidable, dans ce désert, c'est le silence, un drôle de silence. Au début, tu n'entends que tes pas sur les cailloux, puis tu entends crisser le sable sous ta chaussure, puis, pendant une ou deux minutes, tu n'entends plus rien, c'est le silence du désert. Une ou deux minutes, tu t'arrêtes, maintenant tu peux écouter, car le désert, c'est un faux silence ; un brin d'herbe frotte sur le

sable, tu l'entends ; un scarabée se faufile entre deux cailloux, tu l'entends ; le bruit de l'air sur ton corps, tu l'entends : c'est la magie du désert.

Les premiers Européens, militaires, sont arrivés dans cette bourgade saharienne depuis une trentaine d'années. D'autres y étaient passés, en découvreur de terres coloniales. Un certain Colomb, en 1870, médecin militaire, a fait une incursion dans ce ksar, c'est comme cela que se nomment les villages sahariens.

À défaut de documents écrits, ce sont les légendes qui peuvent donner quelques éléments d'information sur l'origine du vieux ksar de Béchar. Mohamed Ould Cheikh dans son roman "Myriam dans les palmes» parues en 1936, que j'ai eu l'occasion de lire dernièrement, donne une version de la légende de Béchar. « Les réquas (courriers) des régions avoisinantes venaient recueillir sur le site du ksar de Tagda des nouvelles. C'est ainsi que l'on donna le nom de Béchar le qualificatif "Béchar" signifiant celui qui apporte la bonne nouvelle. Ce qui laisse supposer que la région était une étape importante sur la voie de passage très fréquentée par des voyageurs ou des caravanes véhiculant des nouvelles. » Hormis l'armée, ici c'est elle qui commande, qui dirige, qui impose, la population civile est composée d'israélites venus depuis très longtemps, de berbères sédentarisés, et de quelques Arabes arrivés avec les invasions musulmanes.

Depuis cinq ans un homme, tombé amoureux de cette région du Sud-oranais, architecte voyer de métier, s'est employé à créer une vraie ville. Il a tracé des rues, planté

des arbres pour les border : des tamaris qui résistent à la sécheresse persistante. Cet homme, Gorges Chevaux, a tout créé, une école, fraîchement inaugurée qui a reçu ses premiers élèves, une infirmerie indigène à la disposition des autochtones et même une piscine.

La semaine prochaine, nous devons travailler avec lui pour l'implantation de la future gare imaginée, par notre mentor.

Les constructions dans cette ville sont en majorité réalisées en pisé, des briques d'argiles séchées au soleil, juste recouvert d'un peu de chaux. Le long de la rue principale, de petits immeubles ont été construits, c'est le siège des commerces, café en tête, le soir, ils sont pleins de militaires sortis de leurs casernes pour essayer d'oublier les rigueurs du climat saharien. Dès que la nuit arrive tout ce beau monde rejoint les chambrées, l'électricité n'est pas encore au rendez-vous, le carbure est la principale source d'éclairage.

En fait, Slimane nous a rappelé une chose importante : Colomb-Béchar dépend du territoire militaire d'Aïn-Sefra dont la gouvernance est justement à Béchar. Au centre de cette ville en pleine construction, il y a : la place des chameaux. Je n'en comprends pas la raison, car tous les camélidés que je vois sont des cousins des chameaux, ils ne sont que chameaux d'Arabie plus connus sous le nom de dromadaire.

Cette place est le siège du concurrent direct de la future ligne de chemin de fer que nous allons, peut-être construire, La Transsaharienne. Ils utilisent le dernier

modèle de camion Renault, transport du fret et des voyageurs. Avant-hier je suis allé, tôt le matin au départ d'un convoi : Trois camions lourdement chargés. Les voyageurs sont juchés sur les marchandises, une bâche les protège du soleil, sur les ridelles, des outres, en peaux de chèvres, pleine d'eau. sont suspendues

Sans m'en rendre compte j'envie ces chauffeurs qui partent pour un voyage de huit jours, ils vont couvrir 2 000 kilomètres pour aller jusqu'à Gao.

Lucien, Jules et Julien se permettent de te donner le bonjour. Julien, le dernier larron de notre groupe doit apprendre l'alphabet morse, dès que nous nous enfoncerons dans le désert, ce sera notre seul moyen de communication.

Voilà mère, mes premières impressions sur le pays que je viens de découvrir. J'avais commencé cette missive le premier jour de notre arrivée en Algérie, je garde mes premières lignes, l'instant de la découverte a été tellement fort, tellement prenant, que j'hésite à m'en défaire.

Le soir, alors que j'éteins ma lampe à pétrole, mes yeux se ferment sur notre campagne, je vois les colchiques dans les prés, les sapins qui assombrissent leurs épines pour se préparer à l'hiver, j'entends les sonnaillent des vaches de Mareschaux rentrant des pâturages, puis le sommeil me gagne, je pars au pays des songes, le désert me prend.

Toute mon affection est pour toi.

André.

PS. Ma chère Maman, j'ai oublié de te donner mon adresse :

André Rousseau.

Chemin de fer du Transsaharien.

Colomb-Béchar territoire d'Aïn-Sefra.

Algérie.

La course pour l'approvisionnement en charbon.

Le temps du travail est vite arrivé pour les trois nouveaux chevaliers des Sables, pas même le plaisir de flâner un peu, une urgence, comme toujours : fournir du charbon à l'Algérie et à la France.

Les premiers colonisateurs arrivés se sont mis à prospecter ces nouveaux espaces désertiques. Un certain Flamand, au début du XXe siècle, a prospecté dans la vallée du Guir, il y a rencontré un autochtone qui, en creusant un puits pour avoir de l'eau, a trouvé de la pierre noire qui brûlait. Il n'a pas fallu longtemps, à ce géologue, pour comprendre que dans le plissement de la roche, pouvait se trouver un gisement de charbon.

En Afrique du Nord, il n'y avait à cette époque, c'est-à-dire tout au début du XXe siècle, qu'une seule mine d'antracite, découverte par des Belges, à Djérada, au Maroc. Le Gisement découvert à Kenadza, du charbon gras pouvait venir compléter les besoins, sans avoir à recourir à l'importation. En 1917, en pleine guerre avec l'Allemagne, le Gouverneur Général de l'Algérie, autorise la mise en exploitation de cette mine de charbon.

Une ligne de chemin de fer, à voie étroite, 1m 055 construite par l'armée, à mesure de la pénétration coloniale en Afrique du Nord, va être prolongée de 22 km pour acheminer le charbon vers le Nord... 795 km, c'est

loin, mais la houille est nécessaire pour le développement industriel des grandes villes du nord de l'Algérie. Sur cette ligne à voie étroite, les petits wagons-tombereaux n'autorisent qu'une charge de 5 tonnes, ils ne permettent pas de transporter toute la source d'énergie nécessaire pour l'implantation du modernisme, dans le nord de l'Algérie.

La mine à Djérada, au Maroc, est desservie, depuis l'ouverture de la mine en 1927, par une ligne de chemin de fer à voie normale 1 435 millimètres (soit quatre pieds huit pouces et demi). Cette ligne se prolonge jusqu'à Bou-Arfa siège d'une mine de manganèse exploitée depuis 1929. Bou-Arfa n'est qu'à moins de 200 km de Kenadza.

Les premiers pas du transsaharien vont être ceux qui lui permettront de transporter la houille du gisement découvert à Kenadza, ainsi que celle d'un nouveau gisement à Bidon II. Bidon II, lieu-dit appelé de cette façon pour marquer le départ de la croisière Citroën, partie de la base, à Colomb-Béchar en 1925.

Pas de vacances pour les géomètres, il faut qu'ils soient partout, à Colomb-Béchar, centre opérationnel de cette gigantesque implantation du rail en milieu désertique.

Dans la précipitation des erreurs de tracé : Depuis la mine de Manganèse, à Bou-Arfa, la ligne descend les derniers contreforts de l'Atlas Saharien, jusqu'à Tamlet, à six km, par une pente à 35%. Il faudra, pour chaque convoi montant cet obstacle, une machine de pousse stationnée en permanence à la gare de Tamlet. L'étude d'un nouveau tracé est confiée à André. Le voilà dans l'action, pas

encore dans le vrai désert, ... mais, là où il va faire ses premiers pas professionnels en Afrique du Nord, c'est lieu désertique.

Le plateau situé entre les deux Atlas : le Tellien et le Saharien se trouve, en altitude moyenne, de 1200 mètres. Cette région est couverte d'Alpha, d'immenses troupeaux de moutons y paissent... lorsqu'il y a de l'herbe, les bergers les déplacent là où elle pousse.

Accompagné seulement de deux Marocains, d'un âne pour le transport du ravitaillement, de l'eau, et d'une tente sommaire, il se lance dans la recherche d'un passage. Les cartes de cette région sont sommaires, il faut qu'il fasse l'inventaire de toutes les possibilités pour étudier un passage avec une pente qui ne devra pas dépasser 4 %, sans pour cela être d'un coût faramineux.

Le premier jour, il pleut, une pluie bienfaisante, mais qui freine considérablement cette première démarche désertique, à moins que cette pluie apporte une solution envisageable. Entre Tandrara et Bou-Arfa se trouve, sur le plateau, une petite dépression, les eaux de pluie ruissellent, puis s'écoulent vers une petite vallée calée entre deux collines. - Si l'eau coule par là, je peux faire descendre un train, se dit André. Élémentaire, mais, du côté Ouest, la colline est à pic, côté Est, un peu plus praticable, il va faire passer ses trains par là.

À la fin de cette journée, seulement trois kilomètres de tracé potentiels sont inventoriés, le terrain est difficile, les contraintes liées à la pose du rail sont sévères. André ne veut pas rater cette reconnaissance. La pluie n'a pas cessé

de la journée, par moments elle est drue, au fond de la vallée, à quelque vingt mètres en contrebas, le lit d'un l'oued se remplit, de rien tôt le matin, un torrent de boue de cinq mètres de large, attaque la montagne. Vers 17 heures, le plus âgé des deux Marocains fait signe à André, une petite plate-forme, naturelle, juste ce qu'il faut pour y installer le campement.

M. Maitre-Devallon avait expliqué qu'en principe les indigènes qui accompagneront les géomètres dans le désert seront, toujours de vrais professionnels. Même si la langue n'est pas au rendez-vous, le choix de Brahim semble judicieux. Quelques mots de Français, juste ce qu'il est nécessaire pour se faire comprendre, des gestes, un sourire, suffisent.

En dix petites minutes, l'abri de toile est monté, le deuxième, dès qu'il le peut, prépare un feu, tout au long de la journée, il ramassait des morceaux de bois, maintenant une flamme légère encercle la bouilloire, culottée par des années de service. D'un colis, sorti des sacoches arrimées au bât de l'âne, Salim sort une boîte toute cabossée, à l'intérieur : le thé. Trois verres, un petit plateau sont extraits d'une pochette en cuir, l'eau chantonne. Tout au fond de la sacoche une nouvelle pochette en toile est ouverte, un pain de sucre, tout neuf, sur la feuille de papier qui le protège il y a : Sucrierie de Bordeaux. Avec l'aide d'un petit marteau en bronze, il casse trois gros morceaux de sucre à partir de la base. Salim s'active, le cérémonial de ce premier thé dans le désert est mené d'une main de maître. Il commence à

verser l'eau chaude dans une théière argentée, se ravise, se lève promptement, va dans la deuxième sacoche du bât, en sort, délicatement emballé dans un torchon blanc, trois branches d'un bouquet de menthe fraîche, du matin. Dans français parfait :

– *Maintenant tu peux venir prendre le thé.*

Depuis le matin, il avait suivi le travail du groupe, sans jamais adresser la parole à qui ce soit, là, il étale sa modestie :

- *J'ai été à l'école, j'aime la langue française, je n'ai rien d'autre que le certificat d'études donné au Maroc.*

Brahim s'est assis sur un caillou, il sourit en regardant André, il savait, mais n'a rien dit.

- *Ne t'inquiète pas, Salim fait ce coup à tous les nouveaux qui viennent travailler avec nous. Sa famille n'est pas trop loin d'ici, juste au bout de cette vallée, à Figuig, c'est juste à la frontière avec l'Algérie. Un de ces jours, si tu veux, il t'invitera chez lui, son père à beaucoup de palmiers.*

– *Mais alors, vous connaissez très bien cette région !*

– *Bien sûr, c'est notre pays, maintenant, je vais te dire, ton instinct, t'as fait prendre ce passage, c'est le seul qui va pouvoir relier la ligne des CFM, Chemin de Fer marocain, avec Tamlet, sauf, qu'il va falloir que tu construises un pont.*

– *Ce n'est pas mon affaire, je fais le tracé, ils se débrouillent.*

– *Tu as tout ton temps pour réfléchir, pour continuer il faut*

passer sur l'autre rive, tant qu'il y a de l'eau..., ... on ne passe pas.

– Je sais, Slimane, le chauffeur de la voiture qu'il appelle Gazelle, m'a expliqué qu'il fallait toujours attendre. Nous avons de quoi manger, pour deux jours... Nous attendrons le bon vouloir de l'oued.

– Nous avons l'habitude avec tous les ingénieurs que nous conduisons. Ils ne nous écoutent pas... pour eux nous sommes des Arabes, donc, nous ne savons rien. Je ne connais pas la raison qui nous a faits que nous avons voulu t'aider, Allah est grand, parfois il change notre façon de faire. Quand ce matin, tu as suivi l'eau, nous avons compris que tu n'es pas comme beaucoup d'autres.

– Alors, vous savez des choses que nous ne savons pas ?

– Si tu le dis, c'est que c'est vrai, nous, nous sommes là pour porter tes affaires, pas pour construire une ligne de chemin de fer.

Salim coupe la à parole de Brahim.

- Tu sais, Monsieur,

- Je m'appelle André,

- Tu sais, André, nos parents, nos grands-parents, nous ont appris à vivre dans le Sud, ce n'est pas facile, d'après ce que nous entendons... C'est bien de cacher que l'on vous comprend... Vous voulez aller construire votre chemin de fer dans le désert, il va falloir que tu apprennes à y vivre. Écoute tout ce que tes guides te diront, écoute les, ne commets jamais une imprudence, le désert ne les tolère pas.

André accède au fatalisme de ce monde qu'il découvre, comment en deux tours de main Salim à préparer le repas, il ne le sait pas, trop occupé à mettre au propre les relevés de la journée. Au fond de la gorge, la crue ne s'amenuise pas, l'eau est boueuse, un lourd grondement remonte jusqu'au bivouac, une petite lampe à carbure, apporte la juste lumière nécessaire, les paupières des trois hommes clignent, le temps du repos est arrivé, un petit geste, le filet de lumière disparaît, le campement est maintenant plongé dans la nuit sans lune.

Quelques nuages cachent encore la voûte étoilée, plus rien n'arrête André, pour qu'il plonge dans ses rêves de conquêtes.

Au milieu de cet Atlas Saharien, la bascule de la nuit vers le jour est rapide, les hauts sommets freinent l'arrivée des premiers rayons du soleil, au loin l'immensité, uniquement entrecoupée de petites montagnes. L'oued s'est assagi, les deux Marocains, sans en référer à André, commencent le démontage de la tente, le petit âne est libéré de son entrave, par un hochement de tête, il semble remercier son propriétaire. Une bonne odeur de café préparé à la turque, un bout de Kesra sur lequel Brahim a mis quelques gouttes de miel, le frugal déjeuner est vite avalé.

André jette un dernier regard sur le plan du piquetage élaboré la veille, maintenant il faut traverser la gorge, pour continuer le relevé du terrain et le marquage au sol sept kilomètres terminés. Au vu des cartes relevées par les premiers colonisateurs, Tamlet n'est pas trop loin, tout au

plus une quinzaine de kilomètres, mais il y a l'oued. En revenant du bord du petit torrent, Brahim vient rassurer le petit chef de cette petite mission.

– Si cela ne te gêne pas, je fais te faire un petit cours de géographie.

– Oui, je veux bien.

- Les oueds de nos régions n'ont pas de source comme celle des grands cours d'eau du Maroc. Ici, ils sont issus des ruissellements. L'eau qui coule ici va aller se perdre en plein milieu du Sahara, et former, à partir d'Igli, avec l'Oued Guir, qui descend aussi de l'Atlas Saharien marocain, l'Oued Saoura. Igli est un ksar algérien à trois ou quatre cents kilomètres d'ici. Tu vois, tu es sur la rive gauche de ce qui est l'Oued Zouzfana. Tout cela pour te dire simplement que nous allons traverser, sans crainte, en nous mouillant un peu. Dans cette vallée, tu verras, à des endroits où l'eau s'accumule dans des poches d'argile, des forêts de Lauriers roses sauvages.

Le fait est, que la dextérité des deux guides a permis une traversée sereine, le petit âne, race amenée depuis l'Égypte par les envahisseurs musulmans au cours de la conquête entre 646 et 711 de notre ère. « *el Fath* » s'en est bien sorti, sans effort, il a fait des aller et retour dans le courant boueux bien affaibli. Jusque-là.

À brut, la montagne bordant la rive droite de l'oued, devient en pente douce, l'implantation d'une voie ferrée devient possible, les quelques kilomètres restants, vite relevés, attestent bien que la pente, au final, ne sera pas

supérieure à 6 %. Pour le franchissement de l'oued Zouzfana, les dessinateurs du bureau d'études vont se pencher sur le problème, André leur a apporté tous les relevés nécessaires à leur travail. Le viaduc du Foum-Delfa, puisque ce lieu s'appelle ainsi, va pouvoir voir le jour, si l'autorité de tutelle le veut.

Certains élus, plus désireux de se montrer que d'œuvrer pour réellement, pressent le gouvernement de la IIIe République à lancer sans tarder la liaison Bou-Arfa – Kenadza.

Le Maghreb souffre d'un manque flagrant de charbon, le charbon dort dans le sous-sol du territoire militaire d'Aïn-Sefra, moins de trois cents kilomètres de rails à poser.

Le combat contre la nostalgie.

Colomb-Béchar le 2 septembre 1939.

Ma très chère mère,

Je me décide, comme promis à te donner de mes nouvelles. Oui, je sais, mes lettres sont peu nombreuses, si mes souvenirs sont bons la dernière a été une courte missive pour te présenter mes vœux dans les premiers jours de janvier. J'envie ton courage et ta volonté de m'adresser, au moins, une lettre tous les deux mois. Ces courriers embellissent ma vie, je sens l'air de notre Ardèche, en découpant l'enveloppe avec mon couteau. Si ces lettres sont les bienvenues, elle me plonge dans un certain désespoir.

Voilà maintenant un an que le Sidi-Brahim m'a déposé avec mes camarades sur le sol Nord Africains. Un an, c'est trois cent soixante-cinq jours dans ce décor où, un simple arbre me fait pleurer. Cet été, nous n'avons pas eu de vacances, l'ingénieur, Monsieur Maitre-Devallon, est un forçat du travail, les gens de la troisième république veulent de plus en plus construire cette ligne de chemin de fer.

Les ordres sont formels, avec mes amis, nous devons faire de bonnes cartes avec des relevés avec la précision géodésique, du moins une représentation fidèle du terrain avec tous ses accidents. Une fois l'implantation terminée,

de la partie la plus urgente à mettre en place, c'est-à-dire Bou-Arfa – Kenadza, nous sommes partis dans le Sud.

Maman, le Sud, c'est envoûtant, passé Colomb-Béchar, nous recherchons, sur les photos aériennes qui nous ont été fournies, les zones désertiques sans sable, c'est-à-dire les Regs, ici ce sont les Hamadas d'immenses étendues couvertes de cailloux, là où il sera facile de poser la voie.

Alors que les clichés aériens nous donnent une surface que nous croyons, au sol, plan. Vite nous sommes rendus compte que ce n'était pas la réalité. Une multitude de petits vallonnements provoqués par le ruissellement des eaux de pluie nous obligent à trouver de nouveaux tracés.

Il ne pleut pas souvent dans le désert, mais, lorsque la pluie se décide à tomber c'est un véritable déluge, les vallonnements deviennent de véritables torrents, avec, parfois plus de deux mètres d'eau. L'ingénieur Général nous a fait reprendre tous les premiers relevés, suite à des périodes de pluie torrentielles dont il a été témoin.

Nous n'avons pas arrêté de travailler pendant les grosses chaleurs de l'été, seulement nos horaires étaient modifiés.

Le matin, à peine le soleil franchit la ligne d'horizon, nous étions avec nos lunettes pour faire les relevés. Au plus tard à 11 heures, nous étions reconduits par Salem, au campement, des tentes en poil de chameau appelé, ici Rhaïma vers 18 heures, nous reprenions notre matériel, avant de terminer la journée.

Le fidèle Salem est notre ange gardien, il prie pour nous préserver des tourments du désert. Il nous prévient des tempêtes de sables fréquentes pendant les grosses

chaleurs. Vers le 15 du mois d'août, un énorme nuage de sable nous a interdit de travailler pendant six jours. Six jours infernaux, le sable véhiculé par le vent rentre partout, lorsque nous mangeons, nous le sentons craquer sous nos dents.

Le premier jour, je suis resté en short malgré les conseils de notre guide, le soir mes jambes étaient lacérées par des particules de sable très grosses, depuis, je porte un Saroual une sorte de pantalon, très large, avec des élastiques au niveau des chevilles, c'est ample. Nous avons appris à nous protéger la bouche avec notre Chech, seules les lunettes sont visible, nous souffrons de la chaleur, mais nous préservons notre organisme.

La tempête s'arrête brusquement, le ciel noir, pendant qu'elle gronde, devient rouge, les rayons du soleil traversent enfin la couche de poussière rouge, l'orage salvateur arrive, la pluie nettoie le ciel, la vie reprend.

Nous partons pour une semaine entière, le seul repos qui nous est accordé est le dimanche. Nous nous replions, tous les soirs, sur le Ksar le plus proche, en ce moment nous sommes à Iqli, au confluent de l'oued Guir et de l'Oued Zouzfana, un poste militaire avancé. Un campement moins spartiate nous attend, enfin nous pouvons prendre une bonne douche, même rudimentaire, elle est bienfaisante. Les berbères nous fournissent les légumes, quelques fruits qu'ils cultivent sous leurs palmiers. Et semaine dernière, une vieille femme musulmane Fellah, nous a apporté du raisin, nous n'en croyons pas nos yeux, des grappes de près d'un kilo, elle cultive seule la terre

qu'elle vole au désert.

Son exploitation, une centaine de palmiers dattiers sur à peine deux hectares de terre, calées entre la Hamada du Guir à l'Ouest et le Grand Erg occidental à l'Est, la mer de sable, des dunes plus hautes que nos collines de l'Ardèche. Hier c'était notre premier retour parmi la civilisation depuis plus de six mois, notre Ingénieur Chef nous accorde une semaine de détente. Un vieux poste radio plein de craquement nous apprend que la guerre larvée, risque de devenir un vrai conflit. Les Nazis veulent étendre leur hégémonie sur l'Europe entière. J'ai entendu que certains jeunes avaient été appelés sous les drapeaux. Je me fais du mauvais sang pour toi, pour Louis, pour tous ceux qui vont partir à la guerre, si elle a lieu.

Lorsque j'ai fait la reconnaissance du Foum-Delfa, il y a maintenant un an, j'avais un Marocain qui nous préparait la cuisine et le bon thé, Salim, je crois t'en avoir parlé dans une de mes trop rares lettres. Pendant cette semaine de repos, je vais accepter son invitation, il veut, à tout prix, que je rencontre son père qui est à Figuig, une belle palmeraie dans un écrin de montagne.

Colomb-Béchar sert de camp d'internement pour les Espagnols républicains qui ont fui leur pays après leur défaite. Ils vivent sous des tentes, dans des conditions déplorables, l'armée : Les gardes les nourrissent, beaucoup ont souffert de l'été aride que nous venons de subir. Ils ont choisi cette vie, pensant obtenir la liberté. Tôt le matin, des camions viennent chercher les valides pour aller travailler sur des chantiers d'entretien des pistes. Pas

de machine, ils travaillent à la pioche, à la pelle, j'en ai mal au cœur, mais, que veux-tu, nous n'y pouvons rien.

J'ai reçu une longue lettre de Roseline, elle me parle de ses langueurs, de cette envie de ne rien faire de concret, elle se demande comment va faire son père pour surmonter la crise des soyeux de Lyon. Heureusement que sa tante l'héberge, lui tiens compagnie, elle apprécie fortement ta compagnie. Par moments, je crois qu'elle a du sentiment pour ma personne. Tant que je travaillerais sur le Transsaharien, il n'est vraiment pas question, oui, nullement question, que je me marie, d'autant que je ne lui ai fait aucune avance.

Lucien Fabre supporte difficilement la séparation d'avec son épouse. M. Maitre-Devallon a accepté qu'elle fasse l'essai de vivre à Béchar, tout au moins pendant l'hiver. À cette nouvelle, il est devenu fou de joie, sur le chantier : il chantait, un rien l'amusait, il était tellement joyeux qu'il en a abandonné les mesures de sécurité qui nous sont imposées. Slimane, notre chauffeur, a tué un gros scorpion noir, quelques secondes avant qu'il ne pique Lucien au talon. Depuis ce jour, il est devenu encore plus prudent que nous tous, il met ses chaussures sur le lit, sous la moustiquaire. Jules et Jean se moquent de lui.

Je ne sais par quel bruit... j'entends bruits de couloir..., ... nous avons appris que, vu notre situation sur le projet du Transsaharien, nous serons mobilisés sur place...

En remontant vers Béchar, vendredi, nous étions en avance, il faisait beau, chaud mais pas de vent, Slimane nous a conduits à Taghit. Un petit fort militaire, juché sur

un piton rocheux, au pied de ce fort un ksar, plein de vie. Ce coin est magnifique, pour y arriver il faut quitter la grande piste saharienne qui court sur la Hamada, prendre une petite piste à peine entretenue, presque arrivé, il a arrêté la voiture, enfin voiture cet engin plus proche d'un véhicule militaire, qui nous crapahute pour nous conduire sur les zones que nous cartographions.

Il nous a conduits jusqu'à ce que l'on pût appeler un col. Au fur et à mesure que nous avançons, au loin, la mer de sable se découvrait. Maman, la mer de sable, lorsque tu la vois de cette façon, tu restes pétrifié, tant ce spectacle est merveilleux. Slimane nous freinait, il voulait impérativement qu'à chaque pas nos yeux découvrent seulement une petite partie du décor. Nous avons le soleil dans le dos, à l'horizon des dunes, encore quelques pas et tout d'un coup, notre vue plonge sur ce petit fort accroché sur son rocher, derrière lui une des plus grandes dunes au monde, quatre cents mètres de hauteur. Toujours en avançant, le petit Ksar entre dans notre champ de vue, puis la palmeraie.

D'après notre chauffeur, et je peux t'assurer que ce qu'il dit et vrai, pendant la période des invasions musulmanes vers le XIIe siècle, une grande armée est passée par là, elle venait d'Égypte, les hommes mangeaient des dattes, ils crachaient les noyaux, dans le lit de l'Oued Zouzfana, la terre alluvionnaire est tellement riche, que tous les noyaux ont donné un dattier.

Quel spectacle, nous sommes restés au moins une bonne heure, le soleil déclinait derrière nous, les couleurs

changeaient à chaque instant. De notre côté, nous étions sur un surplomb d'une centaine de mètres au-dessus de la Zouzfana, la roche virait au mauve. Les palmiers s'assombrissaient, le petit fort, devant son immense dune, recevait les derniers rayons du soleil, la dune se laissait dorer par l'astre du jour, elle s'embrasait, brusquement Slimane nous ramène à la réalité, dans une heure, il fera nuit, il nous reste presque deux heures pour arriver à Béchar... Le spectacle est terminé, en route.

Voilà les dernières nouvelles du Sahara.

Je pense énormément à toi, tu diras au curé que je ne suis pas allé à la messe depuis près de six mois, qu'il fasse des prières pour moi, je l'en remerciais lorsque je serais de passage à Saint-Cirgues.

Maman, je t'aime tendrement.

André.

PS. Si la guerre éclate, petite maman, fais des réserves.

Le charbon et la guerre.

Cela fait trois mois que la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne, suite à l'annexion, en Pologne, du couloir à Dantzig.

À Colomb-Béchar, hormis l'excitation des militaires qui ne veulent pas abandonner leurs privilèges : tranquillité, douceur de la vie, tout continue comme si de rien n'était.

En ce milieu du mois de décembre, l'implantation de la grande gare du chemin de fer du transsaharien se précise. Depuis Alger, M. Maitre-Devallon a donné des ordres précis, suite aux bruits de couloirs du Cabinet de l'actuel Président du Conseil : Édouard Daladier. La houille du gisement, à Kenadza, les nouvelles découvertes à Bidon II, sont un espoir important pour écarter le spectre de la pénurie de charbon.

Le Chemin de fer algérien, avec sa voie d'un mètre zéro cinq, ne peut, même en faisant un gros effort, transporter que dix mille tonnes par an, alors que les besoins sont estimés à plus de deux cent mille. L'ingénieur Principal sent le vent venir, la décision de lancer la construction du transsaharien est imminente. Les équipes des géomètres ont été rapatriées du désert vers Béchar et Bou-Arfa.

La guerre d'Espagne est terminée, Le général Franco a bouté hors de la péninsule ibérique les républicains, par milliers ils ont immigré vers la France, le Mexique, l'Afrique du Nord. Mis à l'écart dans des camps, ces hommes, qui ont tout perdu, sauf leur honneur, sont

parqués dans des camps. La République lorgne sur cette main-d'œuvre, à qui il ne faut que simplement imposer : le travail.

Les pouvoirs publics de la IIIe république donnent l'ordre formel, de lancer les travaux, si ce n'est le transsaharien, ce sera la ligne du charbon. Il ne faut que quelques jours pour que tout se mette en place. C'est le général Noguès, résident général au Maroc, sous protectorat de la France, qui, le 20 décembre 1939 décide que le chemin fer, marocain, doit continuer la ligne desservant les mines de manganèse à Bou-Arfa, vers Kenadza.

Le Transsaharien, en cachette, est en marche. L'urgence oblige à choisir l'hypothèse de la grande déclivité, Bou-Arfa Tamlet, la construction, au Foum-Delfa, d'un pont ferroviaire est différée, il faut que le charbon arrive vers le nord de l'Afrique.

À Béchar, l'effervescence est son paroxysme, la nouvelle ville avec ses rues à l'équerre, voit l'arrivée de nombreux métropolitains fuyant la guerre. Avec l'espoir d'avoir du travail de nombreux autochtones construisent leurs maisons, en pisé.

Les houillères du Sud-oranais, à Kenadza, se préparent à être opérationnelles lorsque le rail sera là, de nombreux mineurs sont embauchés, les structures des lavoirs s'élèvent au-dessus des sables.

En ce qui concerne l'encadrement du personnel du transsaharien des appels ont été lancé au sein du personnel de la SNCF. Il faut des chefs de gare, des agents de conduite, des agents de train, des cadres, des

responsables de l'approvisionnement, ici, tout est à faire. Les logements destinés à tous ces personnels sortent de terre, dans les directives, il est stipulé que cet habitat devra permettre aux métropolitains de ne pas trop souffrir de la chaleur.

L'implantation d'une grande gare n'est pas si simple que cela. Les Chemins de Fer algériens, qui ont succédé à l'armée, n'ont pas la possibilité d'offrir de gros tonnages, les trains, venant d'Oran, mettent vingt-six heures pour faire les 800 kilomètres du parcours, ils sont limités à 200 tonnes. Le besoin en matériel pour la voie ferrée, du côté Sud, est énorme, ciment, sable, parpaings arrivent donc lentement.

La main-d'œuvre ne manque pas, près de trois mille réfugiés républicains espagnols, jetés dehors de leur pays par le général Franco, sont mis à la disposition de l'entreprise Transsaharienne. Ces hommes sont parqués dans des cantonnements de fortune, le matin de vieux camions viennent les prendre pour les conduire sur le chantier de pose. Ils vivent dans le plus profond dénuement, ceux qui rechignent sont envoyés, sans ménagement, dans un camp d'internement, à Bogart.

Les premières maisons, destinées aux cheminots venant de France, sortent du sol. La gare, à Colomb-Béchar, sera provisoirement installée face aux voies de réception des wagons commerciaux, plus tard, lorsque l'urgence sera passée, une nouvelle gare, digne du Transsaharien verra le jour.

Dernier aléa, il y a la guerre, les troupes allemandes

enfoncent les défenses belges, les panzers écrasent la résistance, la France est envahie, Le Maréchal Pétain demande l'armistice le 22 juin 1940.

Alors que cet armistice aurait pu être le glas de cet immense projet, les membres du cabinet du maréchal Pétain maintiennent la construction de la ligne ferrée du charbon. À la main-d'œuvre espagnole vient s'ajouter mille cinq-cents juifs, déportés par la nouvelle gouvernance française dans un camp de travaux forcés, à Tandrara, en plein milieu du haut-plateau marocain. Rapidement ces hommes sont utilisés sur le chantier de pose de la voie ferrée, du côté Nord.

Le manque de gros matériel de terrassement retarde considérablement l'avancement des travaux. Dans un premier temps, les pierres devant devenir le ballast sont cassées à la main, à longueur de journée, sous un soleil implacable, plus d'un millier de marteaux, manipulées par des hommes, jetés là, avec un minimum de nourriture, buvant de l'eau chauffée au soleil du désert viennent briser les blocs de pierre ramassés sur place. Le transport de ce ballast vers la plate-forme devant supporter la voie ferrée se fait à la main, à l'aide de paniers en osier.

À grand renfort de voyages, d'exposés en octobre 1940 l'amiral Platon, secrétaire d'État aux Colonies, Jean Berthelot, le ministre aux Communications, de retour de mission dans le désert se disent convaincus du projet. Pour l'amiral Platon, ce projet contribue à se mieux placer la France de Pétain, dans la collaboration avec le IIIe Reich, en témoigne son écrit adressé au ministre des

Finances :

« La collaboration exige selon moi, que tout soit fait afin d'apporter du côté français des éléments de puissance qui seuls peuvent éviter à la France d'en être réduite au rang de puissance de second ordre, et, par conséquent, nous donner des chances de faire de la collaboration autre chose qu'un travail de servitude. »

Dès que cet esprit de collaboration, avec les troupes allemandes qui occupent la moitié de la France, est énoncé, l'activité sur les chantiers commencés sous la IIIe république, se réactive.

La sidérurgie française est dans la zone occupée. La guerre est là, l'armement utilise tout l'acier disponible, construire une ligne de chemin de fer impose des rails. Ce manque de rails représente un autre problème et la SNCF, mise en contribution pour leur fourniture, se voit obligé de démonter de nombreuses lignes à voie unique en métropole, notamment dans le Midi. Cette mesure provoque des réclamations des habitants, afin de justifier ce démontage, Jean Berthelot appelle dans le Petit Parisien à la solidarité avec l'Afrique du Nord :

« Pour construire les quelque 200 kilomètres de voies nécessaires pour joindre Bou-Arfa à Kenadza, je suis obligé de déposer en France, sur les lignes secondaires, la même quantité de rails. Certes, cette opération provoque des réclamations. Mais les gens de Mirepoix, de Casteran, Verdizon, auxquels on relève leur chemin de fer, sauront que ces rails sont nécessaires à la vie nord-africaine, alors qu'ils peuvent s'en passer, ils ne récrimineront plus . »

C'est faire peu cas de ces campagnes françaises spoliées,

pour lesquelles, le chemin de fer était un cordon ombilical, Jean Berthelot, de ces simples mots dans un journal, écrase toutes les récriminations.

Avec les rails retirés de la campagne métropolitaine, les premiers cheminots de la jeune SNCF sont affectés au suivi de la construction de la ligne. Alors que les gares ne sont pas sorties de terre, beaucoup d'agents d'exploitation ont répondu par l'affirmative aux propositions alléchantes qui leur ont été exprimées.

L'exode de ce qui va être l'encadrement de la future entreprise Transsaharienne, n'affectera pas le grand nombre de cheminots SNCF.

L'exotisme, la découverte de nouvelles contrées ne sont pas les seules motivations, la fuite de cette France placée depuis l'armistice, sous la botte prussienne, est la plus logique.

La guerre et le charbon font beau ménage.

Le Méditerranée-Niger.

Saint-Cirgues le lundi 10 mars 1941.

À mon cher André.

Même si notre séparation est longue, je suis heureuse que ton métier, t'ai envoyé aux colonies, de ce point de vue, tu échappes aux calamités que les troupes d'occupation allemande infligent aux Français.

Tes lettres mettent de plus en plus de temps à me parvenir, la dernière venant depuis Adrar a mis trente jours. Je ne veux pas me mettre martel en tête, ici, dans la montagne, je ne crains rien, nous vivons en autarcie, il y a les légumes, le beurre, la viande, les pommes de terre, à mon âge, je me contente de peux.

Le Frère directeur m'a demandé, pour remplacer Alexandrine, la cuisinière de l'école, elle est très malade, elle doit rentrer au Sanatorium à Saint-hilaire-du-Touvet, en Isère, une mauvaise bronchite a mis en évidence une attaque de son poumon gauche par la tuberculose. C'est fou, elle vit en respectant tout ce qui est autour d'elle, dans nos montagnes depuis sa plus tendre enfance, personne ne comprend.

Elle m'a passé la cuillère... Je souris... J'ai dû m'adapter, depuis tellement longtemps je ne faisais la cuisine que pour moi, maintenant j'ai, six jours par semaine, 25 enfants, les trois Frères. Le Frère Clovis, l'intendant, m'a beaucoup aidé au début, maintenant tout va pour le

mieux.

Jeanne et Louis, ton copain, vont se marier, le Père Denis est mort emporté par la silicose, le Tunnel du Roux, où il a travaillé pendant dix ans, est responsable, il était à l'attaque du percement avec toujours dans les mains une foreuse. Lorsque les mines pétaient, il revenait bien trop vite, la poussière n'était pas dissipée.

Dimanche, j'étais chez le neveu de M. Maitre-Devallon, il avait des nouvelles récentes d'Alger, mais pas de vrais nouveaux de toi. Il paraît que, pour ton chemin de fer, de gros bonnets de la Présidence du Conseil se sont rendus en Algérie, pour évaluer les possibilités financières de la construction de votre ligne ferroviaire. Il paraît qu'il y avait : L'amiral Darlan, Vice Président du Conseil, Yves Bouteiller, le secrétaire d'État à l'Économie, Le secrétaire d'État à la Production Industrielle Pierre Pucheu, et Jean Berthelot secrétaire d'État aux colonies. C'est un ami de M. Maitre-Devallon.

Monsieur Berthelot est fanatique du chemin de fer, en 1929, il faisait déjà partie de la mission du Transsaharien. Tous ces pontes ont préparé, d'après Adrien, le neveu, un rapport qu'ils doivent présenter au Maréchal, la semaine prochaine.

Comme mon neveu n'arrive pas à tenir sa langue, il m'a été très facile pour qu'il me dise tout. Au fait, il est arrivé à se faire embaucher dans un cabinet, mais je ne sais pas s'il travaille, il passe le plus clair de son temps à Saint-Cirgues. Donc, voilà, c'est tout chaud du ministère, il a vu le projet de décret qui traînait sur un bureau le

Transsaharien va devenir, si ce qu'il dit est vrai, le Méditerranée-Niger, il paraît que cette nouvelle façon de nommer votre compagnie est porteuse d'avenir, l'essentiel, c'est que tu aies du travail dans ce qui te plaît de faire.

Depuis un mois Roseline est venue habiter avec Alice, je les vois presque tous les jours, elles papotent allègrement, elles sont jeunes, parfois je ne les comprends pas, mais cette compagnie me permet de ne pas trop souffrir de ton absence.

Roseline prend de belles formes, elle devient vraiment une belle femme, elle s'est mise à la broderie, son passé de fille de soyeux remonte à la surface, avec les connaissances lyonnaises qu'elle a conservées, elle arrive à se procurer du fil et de la soie.

J'ai l'impression qu'elle en pince un peu pour toi, lorsque je donne de tes nouvelles à Adrien, elle arrête sa broderie, pause délicatement son ouvrage et écoute avec avidité. Son attention est décuplée lorsque tu m'expliques le pays, le désert. En cachette je sais qu'elle essaye de trouver des ouvrages qui parlent de ton désert, elle n'ose m'en parler, c'est absurde puisque tu avais, avant ton départ acheté pas mal d'ouvrages sur le Sahara.

Plusieurs réfugiés venant de la zone que les Allemands occupent se sont installés dans le village, ils essayent de ne pas trop se montrer, j'ai l'impression qu'ils ont peur, qu'ils se cachent. Ils sont arrivés avec leurs enfants dans des belles voitures, le lendemain, ils avaient mis ces voitures dans une grange, sur la route menant à Lanarce.

Comme je te l'avais dit dans un précédent courrier, nous ne souffrons pas du manque de nourriture, ici tout le monde élève un cochon, donc, nous avons tout. Je me suis mis en coopérative avec Mareschaux, je lui apporte tous les déchets de légumes et 50 kg de pommes de terre que j'ai récoltés dans le jardin des frères.

Voilà, je ne te cache pas que, parfois, tu me manques, j'ai toujours peur que le Sahara te prenne. Trois ans que tu traîne dans ce désert, d'un côté je suis contente, tu as échappé à la guerre, et maintenant à l'occupation latente. Même si nous ne sommes pas sous les bottes allemandes, tout ici sent leur présence. Vichy concède tout, il paraît qu'à Lyon la milice se met en place, ces hommes inféodés à l'occupant, toujours d'après ce que l'on entend, sont plus terribles que les nazis.

J'attends avec impatience de tes nouvelles, j'attends, c'est l'essentiel et si j'attends c'est que je sais que tu es en vie.

Je mets cette lettre à la poste dans quelques minutes, je ne sais pas quand tu vas la recevoir, essaye de faire tes Pâques, n'oublie pas : tu es catholique.

Je t'embrasse tendrement.

Mathilde.

La course contre la montre

Depuis maintenant un mois les techniciens chargés de la pose de la voie sont exécrable tant avec les Espagnols que les internés mis à leur disposition : une seule chose compte, il faut que la voie ferrée se pose !

Les quatre géomètres s'activent pour rectifier le tracé. Au fur et à mesure de l'avancement, ils se sont aperçus que les oueds traversés par le tracé en faisaient à leur tête. Les beaux ouvrages rebutent les crues, elles passent là où elles le désirent. Un orage un peu plus fort que les autres et vlan... tout est à refaire, le pont tient, mais le talus à côté est emporté par le courant. En quelques minutes un oued sec devient un torrent chargé de boues et de rochers.

L'annonce de la nouvelle structure administrative qui nomme cette folle entreprise Méditerranée-Niger n'a pas apporté d'espoir. Les Espagnols vivent toujours dans la crasse, sous des Rhaïma, entassés à vingt sous trente m² de toile. Les quelque 1500 juifs internés, arrivés de France par convois, dans des wagons n'ont pas le cœur à l'ouvrage. La main-d'œuvre locale, des berbères éleveurs, alors qu'elle est normalement rémunérée, est repartie, suite aux fortes pluies de l'hiver, s'occuper des troupeaux de brebis qui paissent sur les hauts-plateaux.

Au mois de juillet 1941 seulement quarante km de voies sont posés à partir de Bou-Arfa et seulement quatre km au départ de Colomb-Béchar. La commande des engins de

terrassements autorisée par l'administration américaine tarde à arriver, l'avancement des travaux se fait toujours à la main. Dans la partie sud, ce sont les nombreux vents de sable qui ne permettent pas aux ouvriers de travailler dans de bonnes conditions.

Puis il y a les grèves, des arrêts de travail de quelques heures, aussi bien les Espagnols que les juifs voudraient être mieux traités, et tout au moins respectés.

André, dans cet univers hostile, perd parfois la foi, il ne comprend pas la raison de l'abandon de Dieu. D'un côté il y a les républicains espagnols qui se sont opposés pendant la guerre d'Espagne au pouvoir catholique, et d'un autre côté les juifs, jetés dans ce désert, par les nazis, car ils sont avant tout juifs. Où peut bien être Dieu dans cette fournaise, viendra-t-il un jour se rendre compte de ce qui se passe dans cette partie de l'Afrique ? Viendra-t-il apporter un peu plus d'humanité ou, tout au moins, de respect pour ces hommes contraints à casser des cailloux avec des marteaux pour confectionner le ballast indispensable à la pose des traverses.

Loin de ces hommes exploités, il y a la politique. Il ne se passe pas un mois qu'une ribambelle de députés, de ministres, ne viennent se faire photographier sur le chantier. Ils arrivent dans des voitures décapotables, se font escorter par des Goumiers, à cheval, et rapportent vers la Métropole des images exploitées pour valoriser la coopération avec l'occupation allemande.

Chaque fois qu'une telle mission s'aventure sur le tracé de la future ligne du charbon, André s'échappe, il n'est plus

dupe, ce qu'il veut, c'est faire le Transsaharien, il veut faire cette ligne de chemin de fer à travers le plus terrible désert du monde, peut-être pour y laisser son nom ? Peut-être pour vaincre l'impossible ?

Pour disparaître André va rejoindre cet ami, Salim, qu'il s'est fait en cherchant le passage du Fom-Delfa. Depuis cette traversée de la Zouzfana avec l'âne, il est allé plusieurs fois passer quelques jours dans ce Douar blotti au creux des dernières montagnes de l'Atlas Tellien. Dans cette la palmeraie, à Figuig, il se sent bien, la mère de Salim l'a reçu comme un fils, son père le conduit le long des seguias qui dirigent l'eau de l'oued vers les cultures.

Au printemps, les Grenadiers laissent exploser les corolles rouges de leurs fleurs. Les prières de Fellah, tout en haut des palmiers, à l'instant où ils posent le brin de fleur mâle dans la crosse qui garde caché en attente de fécondation le futur régime de datte, lui font lever la tête. À ce moment, tout en haut dans le ciel serein, un Faucon se laisse porter par les courants ascendants, ces yeux cherchent une proie, une grenouille, un mulot, une petite couleuvre. Rien ne ressemble aux montagnes de l'Ardèche, mais il est en Afrique, le pays où il travaille, le pays qu'il commence à peine à connaître.

Il aime aussi s'échapper du chantier à la fin mai, au moment des moissons. Les femmes berbères, moins enclines que les femmes arabes au port du voile, moissonnent à la main le blé, l'orge, elles le font en poussant de you-you très caractéristique. C'est un concert de voix de femmes qui se répercute en s'amplifiant contre

la montagne escarpée qui entoure ce petit coin de paradis. À cet instant André oublie tout, il est aux anges, Salim, lorsqu'il est avec lui le regarde n'ose même pas lui poser une question, le laisse dans cette extase, symbole du bonheur. Au bout de quelques minutes, qui peuvent ressembler à des siècles, il lui prend la main, et lentement accompagne, avec simplement un grand sourire, son retour sur terre.

Ors du temps, il y a les longues discussions avec le père de Salim. À la tombée du jour André le rejoint sous les palmiers, tout près de la plus grande seguia, celle qui alimente le grand bassin pour les réserves d'eau, il est indispensable, dans cette contrée aride, où la pluie tombe lorsqu'elle en a envie, d'avoir ces réserves. Un abri fait de quelques palmes séchées, des vieilles nattes, usées par le temps, posées directement sur le sable, une vieille souche d'arbres sur laquelle Aïcha, la plus jeune des filles de ce vieux berbère, a posé le plateau. Sans bruit, les vieux du douar s'approchent, s'installent dans un ordre bien précis sur les nattes, le plus âgé au centre, puis la plus jeune, la palabre va pouvoir commencer.

André est presque un importun, il est européen, depuis son arrivée en Algérie, pour ne pas être en reste avec Salem, il s'est accoutumé à comprendre et s'exprimer dans le dialecte très particulier des berbères. C'est cette volonté de pouvoir comprendre qui fait qu'il est accepté. Écouter une palabre au sein d'un douar du désert est un moment extraordinaire, il n'y a pas de franche discussion, pas de sujet précis, ici c'est toute la vie du douar qui se

fabrique. Certains jours, lorsque le géomètre à la possibilité d'y assister, sans vraiment y participer, ce sera la récolte qu'il faut préparer, le mariage d'un des enfants ou petits enfants du groupe qu'il faut préparer, valoriser la dot et tout ce qui est nécessaire pour faire de cet acte religieux le souvenir impérissable tant pour la jeune fille que pour son prétendant. Ils ne seront jamais rencontrés, ce sont ces vieux qui rassemblent les futures familles dans le seul souci de maintenir au sein de la communauté la succession pour la préservation du bien général.

Sur un signe discret de son père, la petite Aïcha revient, une bouilloire noircie, depuis le temps qu'elle sert, par la fumée du feu de bois, autant de verres à thé que de présent, la théière caractéristique des thés arabe, un bloc de sucre comme André a vu Salim sortir de son sac au bord de l'oued Zouzfana.

Bachir, le papa de Salim va entreprendre la préparation du thé ; deux petites poignées de thé vert sorti d'une vieille boîte au couvercle patiné par le temps et l'usage ; verser l'eau chaude lentement pour ébouillanter avec prudence les pousses cueillies sur les contreforts de l'Himalaya ; verser cette première préparation dans un verre avec un geste ample, comme s'il eût voulu exhiber son savoir ; casser avec le petit marteau en laiton deux gros morceaux de sucre, les mettre délicatement dans la théière sans oublier les petits éclats ; de nouveau verser dans le même verre le thé pour lui faire exhaler toute sa senteur ; goûter du bout des lèvres pour apprécier le sucrage du breuvage ; Prendre quatre brins de menthe fraîchement cueillie, les

mettre au contact de l'infusion ; Attendre quelques instants puis, pour la troisième fois verser le thé encore, brûlant dans le verre ; Goûter puis, avec un sourire radieux, remplir tous les verres jusqu'aux trois quarts.

Trop bref repos, de retour sur le chantier, il se voit, comme un envoyé de Dieu, pour apporter avec simplement quelques mots, un peu de réconfort au peuple grouillant, aux travaux forcés imposés, à ces hommes épris de religion pour les uns, de républicanisme laïc pour les autres.

L'euphorie politicienne aidée par l'ambition débordante de M. Maitre-Devallon peut engendrer les rêves les plus fous. Pour le moment, on est loin du minimum imaginé : La pose d'au moins un km de voie par jour. Néanmoins les géomètres doivent poursuivre le bornage de la ligne, André, Fabre, Provost et Monnier doivent repartir vers le Sud. L'été torride ne les rebute pas, depuis deux ans ils travaillent sans jamais être revenus en France. Leur horizon, c'est le désert, ils savent maintenant où mettre les pieds. Slimane le fidèle chauffeur est là pour remplacer soit leur épouse, soit leur mère, rien ne lui échappe, il sait prévoir le temps, il sait juguler la soif, il sait effacer les craintes.

Depuis une semaine le bivouac de l'équipe chargée du tracé est installé dans la petite palmeraie de Reggan à 200 km au sud d'Adrar. Fabre ne fait pas partie de cette expédition, son épouse, Lorraine est arrivée, les deux enfants ne viendront qu'au mois d'octobre. Les quatre compagnons ont mis la main à la pâte pour que le

logement soit le plus accueillant possible : des murs badigeonnés à la chaux, une terrasse, indispensable pour dormir lorsque les nuits sont trop chaudes. Zora, une cousine du chauffeur Salem va l'aider à apprendre à vivre dans ce pays.

Revoir sans cesse ce tracé, l'expérience du tronçon Bou-Arfa Béchar doit maintenant être appliquée à toute la traversée du désert, il ne faut plus se faire piéger par les oueds. Chaque kilomètre a été revu, revu encore une fois, les vieux sahariens ont été interrogés pour essayer de prendre en compte les éventuelles crues. C'est que dans ce sud, il n'est pas rare, au cours d'un siècle, d'avoir des phénomènes météorologiques extraordinaires. Le choix d'être sur place en cette fin d'été 1941 n'est pas anodin. Les tempêtes de sable se terminent fréquemment par de forts orages.

C'est dans cet état d'âme que l'ardéchois s'autorise une soirée pour écrire à sa maman :

Reggan le 31 août 1941

Ma très chère mère,

Ce matin, je suis allé à la messe, un père blanc de passage à Regan a été très heureux d'avoir une ouaille venue l'assister à son office, le pauvre, avec les rigueurs de l'Église, depuis plus d'un mois, il n'a pas eu l'occasion d'officier. Avant de le quitter, nous avons longuement bavardé, il est natif d'un petit village de l'Isère tout près

de la trappe de Chambaran, exactement à Roybon. Il vient de passer quelque temps dans l'Hoggar, à Tamanrasset dans l'espoir de pouvoir aller visiter les ruines l'ermitage du Père Charles de Foucauld

Mais les pistes n'étaient pas sûres, les militaires lui ont interdit cette approche, pour lui c'est parti remis, il repart dès demain vers le Nord, vers Béni-Abbès pour aller soutenir les pères blancs qui maintiennent toujours le sanctuaire créé par le Père de Foucauld.

Trois ans que nous sommes en Afrique, la France me manque, tu me manques, j'ai beau prier, rien ne laisse présager que je peux rentrer en Métropole pour une petite période de vacances. Nous avons du travail urgent à faire. Lundi, c'est le grand départ, nous allons baliser l'itinéraire dans le Tanezrouft. Maman 1 200 kilomètres sans voir un seul arbre, une seule maison, nous devons survivre dans ce milieu hostile mais tellement beau. Ici plus de dunes, seulement des cailloux, encore des cailloux, toujours des cailloux. Lorsque Dieu a créé le monde, il a oublié de partager, les uns ont tout, les autres : rien.

Hier, samedi, nous avons passé un grand moment à régler tout notre matériel de transmission, tout doit être en état. Pour une fois, nous entendions des nouvelles sur une radio, il paraît que les Allemands ont assassiné Estienne d'Orves, le speaker disait que cette exécution d'un officier patriote et chrétien marquait la fin d'une cohabitation plutôt paisible entre l'armée d'occupation allemande et la population française. En même temps nous avons appris que les Allemands aidés des Finlandais avaient commencé

à envahir la Russie par le Nord. Je ne suis pas la politique, mais il faut que tu saches que la majorité des cadres supérieurs du Mer-Niger sont inféodés au régime de Vichy, c'est lui qui finance. En plaisantant nous imaginons que, bientôt, ils sont capables, comme nous l'avons appris lors de l'arrivée de Lorraine, l'épouse de Fabre, à Colomb-Béchar, de nous faire chanter, tous les matins, au levé des couleurs : Maréchal nous voilà... Ici au fin fond du désert, heureusement, les pros Vichy ne s'aventurent pas.

Nous vivons dans un monde privé d'informations, toujours au travail, trop arasé le soir pour essayer de trouver une radio, de plus nous devons toujours protéger notre matériel, c'est le seul moyen pour nous de pouvoir solliciter des secours.

Les courriers que nous recevons de France ne nous parlent pas de ce qu'il se passe. Vous êtes toujours à savoir, comment nous vivons en Afrique, mais mère, nous avons un pays, une patrie, la France, alors les nouvelles de notre pays nous manque énormément.

Bien sûr, il est nécessaire que tu me parles de la vie du village, de ses habitants, mais la France, tu dois aussi m'en parler.

Dernièrement j'ai reçu une longue lettre de Roseline, je ne connais pas la raison pour laquelle elle s'est fendue d'une telle missive, je ne voudrais pas que vous fomentiez une histoire de noce. Toujours est-il qu'à travers ce mot l'envie d'essayer de convoler avec moi se manifeste. Je ne l'ai pas vue depuis trois ans, je ne voudrais pas qu'elle s' imagine quoi que ce soit.

J'ai appris, avec les musulmans que nous côtoyons, que la vie, une fois marié, n'est pas si facile que cela le paraît. Eux ont des traditions ancestrales dans le mariage, ils ne traitent pas les femmes de la même façon que les chrétiens. Je vois avec Fabre qu'il faut, dans un couple, faire beaucoup de concessions, je ne me sens pas encore apte à en faire.

Je lui répondrais en prenant beaucoup de précautions pour ne pas la froisser, tu la rencontres souvent, fais en sorte de ne pas trop la pousser dans mes bras.

Je ne pense pas avoir l'occasion de me lancer dans une grande page d'écriture avant le début du printemps, notre mission part pour six mois, même s'il est prévu qu'avec les camions de notre ravitaillement, il y aura du courrier, je ne pense pas qu'il me soit possible de trouver un long moment pour t'écrire les missives auxquelles tu as droit, et, je me refuse à rentrer dans le style télégraphique.

Tu pourras suivre sur la carte de l'Afrique que j'ai affichée dans le salon mon parcours... Au sud de Reggan, il y a le Tanezrouft, au milieu de cet immense plateau, il y a Bidon V, plus bas il y a Gao... C'est le but de notre mission : 1200 km.

Même si c'est un désert hors normes, le Tanezrouft est traversé du Nord au Sud par une piste parcourue depuis de nombreuses années par des camions d'une entreprise de transports « la Transsaharienne ». Leur chauffeur et leur aide, (ils sont toujours deux par camion.) partent régulièrement de Béchar vers Gao pour ravitailler les

quelques villages africains qui bordent jusqu'à une centaine de kilomètres cette piste. Ces hommes ne connaissent pas la peur, ils partent de chez eux pour deux ou trois semaines, parcours plus de 5 000 km, font la cuisine, mangent, dorment dans la cabine de leur camion. Au mois de juin, je suis allé passer une semaine entière à Figuig, cela m'a fait un grand bien, j'apprécie de plus en plus la vie de ce douar, lorsque j'y suis, je m'habille avec une grande gandoura blanche, tous les matins une nouvelle, bien lavée, séchée au soleil m'est apportée après mes ablutions matinales. Je me promène le long des seguias, je rêve que tu sois à mes côtés dans ce paradis. Je suis sûr que, si tu le découvrais, tu ne voudrais plus le quitter.

Par moments, la vie de géomètre est dure, lorsque le moral commence à baisser, je ferme les yeux, quelques secondes après je suis dans cette oasis, je me laisse bercer par la douce mélodie de l'eau coulant dans la seguia... Vite le vent chaud du Tanezrouft me ramène à la raison, je suis à Reggan... en plein milieu du plus terrible désert du monde.

Le soleil vient de se coucher derrière une dune de l'erg voisin, je clos ma missive, j'y inclus mes baisers, mes tendres pensées, l'amour que j'ai envers toi, ma mère, je t'embrasse très fort, je te quitte avant que les dernières lueurs du jour ne m'interdisent de le faire.

Ton fils, André.

La grande peur du héros.

Pendant l'été 1942, André n'est pas rentré en France, pour prendre un peu de vacances, alors que sa direction l'avait autorisé à le faire. La dernière lettre de sa maman, Mathilde l'a trouvé, après plus d'un mois d'acheminement, dans la palmeraie à Figuig. Salim l'attendait depuis le mois de juin et ce n'est que le 17 août qu'il y est arrivé.

Lors du retour, de la mission Tanezrouft, il lui avait été demandé à faire un détour, depuis Adrar, en passant par Tabelbala, à 300 kilomètres à l'Ouest du tracé envisagé pour envisager un autre tracé moins gourmand en ouvrage d'art.

André est devenu un vrai blédard, parti le 1er juin d'Adrar, avec une petite caravane de dromadaire, deux guides, il devait, simplement reconnaître d'éventuels nouveaux passages. Une précédente mission, lors de la grande période de prospection, vers la fin du XIXe siècle, laissait envisager une forte économie sans toutefois convaincre les partisans du tracé qui longeait l'Oued Saoura. Arrivée à mis parcours, une immense tempête de sable a bloqué la caravane à une cinquantaine de kilomètres d'un puits.

Cinq jours sans pouvoir bouger, cinq jours, allongé, entre deux dromadaires, boire que ce qu'il est nécessaire pour survivre et autoriser sa monture à survivre. Cinq jours à se poser des questions, à essayer de se remettre en mémoire tout ce qu'il faut faire pour ne pas devenir un : mort de soif. Cinq jours aussi à tout se rappeler ce qu'il ne faut surtout pas faire pour le devenir. Comme après chaque grande tempête, l'orage est venu redonner du courage, car du courage André, à partir de cet instant, va

devoir en avoir.

Premier constat : un guide était mort, l'autre en piteux état ; deux dromadaires morts ; la boussole écrasée sous un cadavre, c'est à cet instant que l'instinct de survie doit se manifester. Le thermomètre, dans la journée, indique une température avoisinant les 40° à l'ombre, si ombre, il y a.

Savoir être sage, tel que Salem lui avait appris, depuis son arrivée en Afrique, voilà maintenant, trois ans, ne l'a pas empêché de ne pas arriver à gérer cette situation. Que peut-on faire lorsque les éléments de la nature vous ramènent à une telle situation ? Rien, sinon essayer de survivre. Presque plus d'eau, des dattes, il faut maintenant de la patience, du calme.

Avancer de nuit, dans l'isolement le plus complet, le guide malade incapable d'aider ce métropolitain perdu dans le désert. Surtout ne pas dépasser ses propres possibilités, savoir rester en deçà du seuil où il n'est plus possible de survivre. En temps normal c'est deux litres minimal de liquide, qu'il faut absorber. Des comprimés de sel arrivent à réduire cette quantité, mais cela n'empêche pas que les « *guerbas* » se vident plus rapidement que l'on ne le souhaite.

Deux nuits de marche avec comme seul moyen de connaître sa position l'étoile du Nord. André a appris à se diriger de cette manière lors de sa formation aux risques du désert. La Hamada qu'il traverse depuis ces deux jours est sans point de repaires, aussi plate que le Tanezrouft qu'il vient de traverser, l'horizon fait de mirages, aucune trace au sol pour imaginer qu'une autre caravane est sur ce parcours, l'été n'est pas leur saison.

Le deuxième jour, s'étant arrêté alors que le soleil s'approchait du zénith, que la chaleur devenait insupportable, qu'il semblait que son chemin le conduise

vers une déclivité naturelle, André a fait sa découverte. Sur le sol, à l'endroit même où il faisait accroupir le dromadaire de tête, des silex en pointes de flèches. Bachir, le guide, lui arrache des mains deux de ces marques du passé : *André, nous sommes dans ce qui a été, il y a fort longtemps, un lac. Lorsque les guerriers mouraient, les gens de leurs tribus venaient jeter toutes leurs armes au fond du lac, donnant, à cette occasion, aux morts la possibilité de survivre dans l'au-delà. Nous sommes en plein milieu de ce cimetière de fossiles, partons, je n'aime pas, c'est un mauvais présage.*

La peur donne à Bachir le courage pour continuer, les bêtes sont fourbues après la nuit de marche, pourtant il faut qu'ils repartent. Tel est le destin des sahariens perdus, marcher, toujours marcher. Les deux hommes sont exténués, l'un a peur, l'autre pas encore, mais combien de temps va-t-il pouvoir supporter cet enfer ?

C'est toujours dans ces moments-là que le destin s'arrange pour donner de l'espoir. C'est Bachir qui le premier a aperçu un reflet juste sur la ligne d'horizon : quelle distance ? Il ne le sait pas. Un mirage ou la réalité ? Il se tait de peur de donner au géomètre un espoir pouvant rapidement disparaître. Puis c'est André qui aperçoit au loin le bref reflet, en plein milieu d'un mirage, comme si ce fût le soleil qui envoyait un message, pourtant le soleil est dans son dos : alors. Une hallucination : non, Bachir cette fois est certain que la vie est au bout de cette petite lumière qui apparaît et disparaît. Malgré la chaleur, de plus en plus sévère avec ces deux survivants, ils pressent le pas de leurs montures, Comme par enchantement les quatre dromadaires retrouvent de la vigueur, même s'ils n'ont eu en tout et pour tout que le droit d'avoir, en deux jours, que cinq litres d'eau chacun. Ils avancent plus vite, leur regard

tourné vers cet éclat qui pourrait annoncer une présence. Rien de nouveau à l'horizon, un quart d'heure passe, comme par enchantement, au-dessus du reflet du mirage, comme marchant dans l'espace, une quinzaine de dromadaires, allant comme eux du Sud vers le Nord-est. La chaleur est torride, ils pressent le pas, le secours est là, à quelques kilomètres. André a été pris au piège du désert, tous les conseils de Salim ne sont pas parvenus à ce qu'il maîtrise parfaitement cette mission en terres inconnues. Après ces sept jours de galère, il faut qu'il retrouve la sérénité pour ne pas commettre une erreur qui pourrait, malgré la proximité d'éventuels secours, être fatale à Brahim, déjà marqué par la tempête de sable, autant qu'à lui. Il faut pourtant qu'il soit lucide, il n'a pas de moyen pour alerter cette caravane qu'il aperçoit au milieu du mirage, puis, est-elle là ? Ou simplement c'est le mirage qui envoie une image.

Malgré la chaleur, les deux hommes sont arrivés à presser le pas, la dernière réserve d'eau a été entamée, les dromadaires sont fourbus, ils n'arrivent plus à être montés, ils suivent les deux survivants de leur pas lents. Lorsque le soleil commence à baisser la certitude que, devant eux, c'est bien une caravane se précise, c'est à ce moment que Brahim s'adresse à André :

- *Il est temps de leur envoyer un signal !*
- *Le soleil est dans notre dos, pas d'autres moyens.*
- *Si, le fusil va, notre salut est au peut-être la.*
- *Oui, mais si c'est un Rezzous, ils vont venir nous massacrer.*
- *De toute façon, si nous n'arrivons pas à les rejoindre nous irons rapidement revoir Dieu.*

Brahim est clair, pour lui, il faut se décider rapidement, il

ne reste tout au plus cinq heures de jours, maintenant où jamais : il faut oser le faire.

Après une longue hésitation André arme son fusil de chasse, appuie sur la détente à deux reprises. Le tonnerre de la détonation se propage sur la hamada, ce ne sera que dans dix à douze secondes qu'il parviendra aux oreilles des chameliers. Les deux hommes sont sur le qui-vive, ils attendent de voir l'effet que va produire ce bruit insolite en ce lieu. Dix interminables minutes, puis comme par miracle la caravane semble s'arrêter, les hommes descendent de leur monture, le contact est pris.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que la rencontre a lieu. André voit quinze chameaux lourdement chargés de sel, cinq de vivre et d'eau, trois sont les montures des hommes qui assurent la progression de ce transport. Déjà le plus vieux des chameliers a commencé à préparer la Chorba, cette soupe à la sauce tomate avec des langues d'oiseaux, plat indispensable après une chaude journée. Les deux autres sont assis sur des nattes d'alfa, ils restent impassibles devant les deux hommes qui arrivent. Brahim fait signe à André de faire comme eux, de s'asseoir simplement, le temps de la parole viendra après, après que l'émotion cachée des deux survivants se sera apaisée. Ces chameliers viennent de Mauritanie, ils ont parcouru près de mille cinq cents kilomètres et sont loin d'être au terme de leur voyage. André, depuis qu'il est arrivé en Algérie, a appris l'arabe plus précisément le dialecte propre aux sahariens, un peu Berbère, un peu Arabe, là, il est difficile pour lui à comprendre instantanément, Brahim est plus alerte. Après les salutations, qui ne se sont effectuées que plus d'une heure après leur contact, Brahim leur a raconté les péripéties, qui les ont amenées à solliciter de l'aide, la mort d'un des guides, d'un dromadaire. Les échanges se sont poursuivis tard dans la

nuit, les braises du feu de bois rougeoyaient encore lorsque les paupières d'André ont sollicité le repos, enroulé dans une large gandoura brune, à même le sol, il a sombré dans un profond sommeil réparateur.

Les premières lueurs de l'aube réveillent notre héros alors que les chameliers, face au soleil levant, font leur première prière. Depuis que Salim a fini d'apprendre la vie au Sahara à André, c'est la première fois qu'il vit, comme sur le Sidi-Brahim, la somptuosité du cérémonial du culte musulman. Ces croyants parlent à Dieu directement, à chaque instant de leur vie, ils se mettent sous la protection divine. Est-ce ce qui a manqué à André et à Brahim ? Nul ne le sait.

Prière finie, André va encore avoir une surprise de taille : manger des sauterelles desséchées. Avant de se remettre en route, après avoir partagé les réserves d'eau et de la nourriture, après que les dromadaires ont eu leur ration d'eau, les trois Mauritaniens, assis sur leurs nattes, se sont partagé une poignée de sauterelles les obligeant à faire de même, un dernier verre de thé malheureusement sans menthe, pour les accompagner. Brahim a traduit clairement la nécessité de manger ces criquets pèlerin, desséchés, apport incontesté de protéines. Un véritable cours sur le pourquoi et le comment des invasions de ce prédateur des cultures du Sahel et de l'Algérie a suivi. Les Mauritaniens sont friands de cet insecte qui se développe à l'état grégaire dans le Sud de leur pays, ils choisissent les premiers insectes gorgés de graisse avant qu'ils n'entreprennent leur migration destructrice. C'est pour ces gens la base de l'apport quotidien de protéines, sachant que les viandes boucanées peuvent devenir, au fil des jours, sous la chaleur du désert, nocives alors que ces insectes sous leur carapace ne subissent que difficilement la détérioration naturelle de tout corps animal.

Alors que les premiers rayons du soleil viennent éclairer la hamada, les deux caravanes se mettent en marche. André a été remis sur la bonne route, son errance l'avait éloigné de son parcours, ces hommes, sans aucune instruction sauf celle que leur ont transmise les responsables des écoles coraniques de leur village, sont capables, sans boussole, de traverser dans n'importe quel sens l'immensité du Sahara. Ils sont faits, comme le pays dans lequel ils vivent, les a faits : calme, patient, imperturbable, stoïque. Devant tant de savoir caché André se sent humble, il est maintenant, avec trois jours de vivres et d'eau, sur la route de Tabelbala, oublié ce pour lequel son travail l'a emmené dans ce coin oublié du désert.

Les retrouvailles avec Salim sont somptueuses, la mort est passée bien près, trop près pour ne pas faire amende honorable. Maintenant, à Figuig, il va, sous les palmiers, méditer, essayer de se remettre en question, essayer de retrouver les erreurs qui l'ont conduit si près de cette mort atroce : la soif. Depuis cette rencontre avec les Mauritaniens, il porte une grande gandoura bleu, fendue sur les côtés, il se sent libre, libre d'être, devenu, peut-être, comme ceux qui l'ont sauvé, qui lui ont donné la chance de vivre.

Il va longeant les seguias au milieu des grenadiers couverts de fruits encore verts, que le soleil se prépare à faire exploser, une fois qu'ils seront gorgés d'eau. Les grappes de dattes se penchent sur les troncs, les tourterelles, entonnent, en son honneur, leurs plus beaux chants, il va sans souci, dans l'ombre de ses pas, à petite distance, la jeune Aïcha le suit. Salim l'a prévenu, depuis que cette jeune fille, presque femme, l'a connu, elle a demandé à son père d'aller à l'école, elle veut apprendre, pour simplement savoir, pour ne plus être à la merci de n'importe qui, n'importe quoi.

Le soir, alors que les ombres deviennent plus grandes, alors que les tourterelles se sont blotties dans leur nid, que le gargouillis des séguias s'est tu, ils s'assoient tous en cercle, Aïcha est là, un peu à l'écart, par respect pour son père. Dès qu'André se met à raconter ses péripéties, ses yeux s'illuminent. Elle boit les paroles, tréaille lorsque le conteur dit qu'il a vraiment vu sa mort proche, s'amuse lorsqu'il mime le premier dégoût qu'il a eu au moment de manger les sauterelles, reste perplexe lorsqu'il certifie qu'il y a pris goût et qu'il envisage de mettre cet insecte aux futures réserves qu'il devra emporter pour ses prochaines missions. Puis la nuit, encore chaude en ce mois d'août 1942, vient étendre son voile sombre dans cette vallée de l'oued Zouzfana, chacun va pouvoir, à partir de cet instant, rêver, rêver aux choses les plus insensées, se laisser porter dans les plus beaux des voyages imaginaires.

Demain, toujours demain André doit écrire à sa mère. Il retarde à écrire cette missive, il va devoir mentir pour la première fois, mentir pour ne pas faire en sorte que cette mère, bien aimée, ne se fasse du souci, elle a perdu son mari, deux grossesses qu'elle aurait bien voulu voir arriver à leur terme, mais perdre André, jamais.

Aimer, à perdre la raison.

Figuig le lundi 31 août 1942

Maman,

Voilà deux semaines que je suis arrivé à Figuig, j'y ai retrouvé mon cher Salim, son père, sa famille. Des vacances qu'il m'aurait étaient agréables de prendre en métropole, mais autant la guerre que mon travail au Mer-Niger me l'a interdite. En juin, Fabre, qui est maintenant mon patron, m'a demandé à partir en reconnaissance sur un nouvel itinéraire pour la ligne de chemin de fer. Cette mission a été plus longue que prévue, le temps n'a pas été de la partie, mais c'est le lot de tous ceux qui travaillent ou vivent au Sahara.

À Figuig, j'ai pu avoir des nouvelles de la guerre, je commence à me faire du mauvais sang pour toi. Les troupes de l'axe germanique sont proches de Stalingrad. Le maréchal Rommel, en Égypte, même s'il n'arrive pas à percer les positions anglaises, cause de nombreuses pertes à ces malheureux soldats non préparés aux pièges du désert. Je viens seulement d'apprendre qu'à l'orient, les troupes japonaises essayent de s'implanter sur les îles de la Malaisie pour attaquer l'immense continent australien. Comment veux-tu que je reste insensible devant ce déferlement de mauvaises nouvelles ?

Je viens de te faire transmettre par la direction du Mer-Niger un versement de mes émoluments, ici je ne dépense pas grand-chose et toi tu dois avoir beaucoup de besoin pour te nourrir.

Avant de venir à Figuig, je suis passé par Béchar, j'y ai

rencontré Lorraine, l'épouse de Fabre qui a décidé de passer l'été avec son mari plutôt que d'aller en France. C'est elle qui m'a appris que le ravitaillement devient presque impossible à Lyon, que tout manque, le sucre, le pain, l'huile, les pommes de terre, les pâtes, le minimum de choses indispensables. Comment à Saint-Cirgues arrive-tu à te nourrir ?

Je ne sais pas quand va t'arriver cette lettre, la dernière que j'ai reçue avait mis un mois, rien ne s'arrange. À Béchar, j'ai rencontré un ami juif, mis au travail forcé, uniquement parce qu'il est juif. Il m'a dit, je n'arrive pas à le croire, que des convois de juifs Français, partent régulièrement de Drancy, c'est à côté de Paris, au Nord-Est, vers l'Allemagne, il paraît que les troupes d'occupation les envoient dans d'immenses camps de concentration. Vraiment je n'arrive pas à le croire, si vraiment c'est le cas, il faut que les Français se soulèvent, qu'ils empêchent ces transports, moi, au Sahara, je suis loin de tout cela.

Lorsque je suis dans le Sud toutes ces nouvelles me passent sur la tête, je n'entends rien, je suis avec mes scorpions, mes vipères à cornes, éventuellement, dans les palmeraies, confronté à d'énormes Tarentules des choses qu'il est facile à maîtriser, mais, lorsque l'homme s'attaque à l'homme cela devient impossible

Dès la mi-septembre, je vais repartir avec le groupe des géomètres, pour finir les derniers relevés du futur Transsaharien, il nous reste un peu plus de 500 kilomètres à faire. Fabre m'a appris que j'allais être nommé comme responsable de ce secteur, les déplacements, pour lui, sont trop longs, d'autant qu'il a avec lui son épouse et son fils. Je vais avoir mon adresse à Gao, sur le fleuve Niger. Je quitte l'Algérie pour aller vers le Soudan Français. À mon grand désespoir beaucoup de choses vont changer, je vais

perdre mon ami Salim, son papa, Aïcha sa sœur pour laquelle, par moments, il me semble que j'ai des sentiments, une chose que je n'ai jamais ressentie

Hier, dans l'après-midi, c'était dimanche, sache que pour les musulmans, le dimanche est un jour de semaine, leur dimanche est le vendredi. À Figuig les paysans sont dans les champs, sous les palmiers, en ce moment ils travaillent la terre pour les semailles du blé et de l'orge. Aïcha a voulu que je l'accompagne dans une grande promenade, il faisait bon, nous avons eu un gros orage le 25 août, ces orages du mois d'août apportent un changement important dans le temps, les journées sont plus agréables à vivre. Donc, nous sommes partis, tôt le matin, elle avait préparé de quoi manger, je portais la boisson, de l'eau dans une outre en peau de chèvre. Nous avons gravi la colline au sud de la palmeraie, de là nous apercevons ; À quelques kilomètres Beni-Ounif un village algérien au-delà de la frontière du Maroc. Arrivé sur un promontoire, un petit Marabout tout blanc dédié à un de ceux qui sont venus, voilà quatre cents ans islamiser cette contrée.

En ce lieu, à l'ombre de ce mausolée blanc, nous nous sommes assis, nous entendions la vie dans la palmeraie, les You-Yous des femmes venus encourager leur époux au travail, les enfants dans un Médrassa entrain de réciter interminablement les versets du Coran pour enfin les savoir et les comprendre. Puis nous avons parlé, parlé sans queue ni tête, parler apparemment pour ne rien nous dire et pourtant parler pour se transmettre tout ce que nous savions. Je lui ai parlé de nos montagnes couvertes de forêts, de nos prairies où paissent nos vaches, des immenses champs de blé de la Beauce, de nos rivières dans lesquelles nous pêchions des truites. Elle me contait ce qu'elle savait de la vie dans ce douar, des choses qu'elle ne comprenait pas, de ces mariages conclus par les

parents soucieux de préserver leur capital. Elle ne me parlait pas d'amour, car les femmes berbères ne semblent pas connaître la valeur de ce mot, elle exprimait simplement ses sentiments.

À ce moment-là, je ne sais plus si j'étais avec une sœur ou avec une prétendante, j'étais bien, comme jamais je n'ai été. La faim seule est arrivée à interrompre cet interminable discours, elle avait apporté des préparations très particulières à base de légumes, aromatisés avec des parfums inconnus : ils s'appelaient Cumin, Muscade, Gingembre, Piment, Coriandre, Anis... mes papilles étaient en effervescence, jamais, au grand jamais je n'avais rencontré la subtilité de ces mélanges aromatiques. Loin de moi le Persil, le Basilic, le Thym, le Laurier les aromates de la métropole.

Aïcha m'a appris à discerner chacun de ces parfums, chez elle s'est innée. Puis nous nous sommes tu, nous avons regardé la nature, la beauté de ce que l'univers nous offre sans arrières pensées. Pour elle Dieu a tout fait, tout mis en place pour que nous en profitions, en sachant maîtriser nos ressources. Ne jamais outrepasser nos justes besoins, elle m'a appris qu'il arrive, parfois, que, lorsqu'un nuage de criquets pèlerin, par exemple, envahis la vallée, toutes leurs récoltes sont anéanties. Que, lorsque la colère divine, c'est comme cela qu'elle nomme les grandes tempêtes, provoque une montée des eaux de l'oued Zouzfana emportant tout sur son passage, il ne reste à manger presque plus rien. Hé bien ! Ce presque plus rien devra leur être suffisant.

À la tombée de la nuit nous sommes revenus, Salim son père sa mère commençaient à se faire des soucis, Aïcha leur a dit qu'elle venait de passer la plus belle journée depuis qu'elle était née, les parents ne l'ont pas comprise, il a été nécessaire que Salim leur explique ce que leur fille

pouvait ressentir, il me connaissait bien, savait que, pour rien au monde je n'aurais transgressé aux règles de mes amis Marocains.

Au moment où je t'écris ces quelques lignes je suis encore tous transi, je ne sais pas si c'est de l'amour ou de l'affection, mais ce que je sais, c'est que je viens d'apprendre quelque chose : ne jamais mélanger ; amour ; et amitié.

Tu vois, mère, qu'ici les choses de la guerre sont loin, elles m'inquiètent, puis quelques instants après je les ai oubliées. Il va falloir que je fasse attention, je ne dois pas me désolidariser de mon pays, je ne suis en Afrique que de passage. Lorsque j'étais sur le promontoire, au pied du Marabout, un moment mes pensées sont allées vers Roseline, je n'ai plus reçu de lettre de sa part, il est vrai que je n'avais pas bien accepté sa démarche. Maintenant un an s'est écoulé, je la comprends mieux, à l'occasion, je vais lui écrire quelques mots pour lui parler du Sahara et, de cette manière, je pourrais m'excuser de n'avoir rien compris, mais tu sais, ou ne sais pas que, dans le bled, nous oublions facilement les règles les plus élémentaires de la bienséance.

Tu ne peux savoir comme je heureux de vivre cette vie, parfois je crois être égoïste, un peu fou, mais si tu connaissais ce pays, je crois que, rapidement, tu arriverais à faire comme je le fais : simplement vivre heureux.

À Béchar tout change rapidement, à mon retour de mission vers Tabelbala, j'y suis resté trois jours. Tous les Français qui vivent à Béchar ont peur de la guerre, alors, ils ne sont pas partis en vacances en France ou bien même, simplement, dans le nord de l'Algérie, ils sont restés et, peut-être pour la première fois, ont découvert l'été saharien.

Le Transsaharien se construit tout doucement, les forçats

qui composent la quasi-totalité de la main-d'œuvre travaillent sans se poser de questions, ils n'en ont pas le droit, cela me désole, mais que veux-tu que j'y fasse, je le dis, redis, rien ne change.

Voilà les dernières nouvelles du Sahara, donne le bonjour de ma part à Denis et sa compagne Jeanne qui a bien eu de la chance de le trouver. N'oublie pas le père Malausse, tu pourras lui dire que, tout ce qu'il m'a dit de l'Afrique, du Sahara est bien réel, pas une fois, je suis arrivé à trouver qu'il avait exagéré lorsqu'il me présentait l'Afrique du Nord comme il l'avait vécu.

La prochaine missive te parviendra du Soudan Français, d'autres paysages, d'autres sensations, j'en rêve, j'en rêve tous les jours.

Ton fils, André, qui aime de plus en plus sa maman.

La guerre est là.

La guerre ne freine pas l'ambition des poseurs de rails. Rien ne vient contrecarrer la volonté de poursuivre la pose, le plus rapidement possible de cette ligne de chemin de fer. En Russie les troupes Allemandes, aidées des Finlandais, s'approchent de Stalingrad. Cinquante Divisions Allemandes se lancent à l'attaque de Moscou. Au Sud, c'est la ville d'Odessa qui tombe sous la botte germanique.

En Allemagne, à Auschwitz, les premières chambres à gaz deviennent opérationnelles. L'extermination du peuple Juif prônée par Hitler se poursuit. En France la population est saignée à blanc, aussi bien en zone libre qu'en zone occupée. Les restrictions alimentaires ont enclenché le plus terrible des fléaux qui va frapper les classes de la population les plus démunies : le marché noir.

Les Allemands n'ont pas gagné la Bataille d'Angleterre, les bombardements de Londres par les V2 ne sont pas arrivés à démotiver les troupes alliées. Depuis le 18 juin 1940, le Général-de-Gaulle tente de rassembler les Français qui refusent l'hégémonie des troupes de l'axe.

Au Sahara, loin de cette guerre, les forçats, qu'ils soient Espagnols ou bien Juifs continuent à poser, à la main, la voie ferrée. Si la partie Nord, au niveau de Bou-Arfa, alimenté en matériel par la ligne des Chemins de fer marocain, semble avancer correctement, en cette fin d'année 1941 près de 40 kilomètres sont en place, côté

Colomb-Béchar seulement quatre kilomètres ont pu être posés.

Le matériel promis, au début de 1941 dans le cadre de l'aide au ravitaillement de l'Afrique du Nord, par le Président Américain, Roosevelt, est arrivé. Tout semble plus facile, au début, mais rapidement apparaît un autre problème, la chaleur et le sable. Les engins de terrassement tombent souvent en panne, il faut attendre des semaines avant de pouvoir obtenir les pièces détachées pour effectuer les réparations.

Alors que l'équipe des géomètres, dirigée par Fabre, progresse dans le Tanezrouft, bien loin de tous ces bruits de canons, le débarquement, des troupes anglo-américaines se prépare. Le 8 novembre 1942, simultanément à Casablanca, au Maroc, Oran, Alger, plus de 110 000 hommes de troupe posent leur pied en Afrique. Ce tournant de la guerre 39-45 va aussi être un tournant dans la progression de la construction de la ligne du Transsaharien.

Le 11 novembre 1942, en représailles au débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, les forces Allemandes envahissent l'ensemble de la France, instaurant un régime d'occupation qui va priver tout Français de liberté.

Dans l'ombre, la résistance qui s'est installée dans la zone occupée va s'étendre à tout le territoire. Les Allemands, qui ne peuvent pas mettre un militaire derrière chaque Français, vont s'ingénier à créer un climat de suspicion. La délation devient le maître mot de ceux qui voient en l'Allemagne l'égérie d'une nouvelle France. Épaulé par les forces Françaises qui s'organisent en Angleterre, un maquis contestataire s'organise. Les montagnes Françaises voient des troupes de volontaires s'y installer. Les forces

politiques inféodées à la Russie veulent à tout pris créer un front loin de l'Est pour désorganiser l'armée Allemande dans sa conquête de la Russie, elles alimentent ce maquis en hommes endoctrinés.

À Colomb-Béchar, les partisans du pouvoir de Vichy retournent leurs vestes, faisant allégeance aux nouveaux maîtres, mais rien ne change en ce qui concerne les quelque 3 000 personnes qui travaillent sur le chantier. Ils étaient aux travaux forcés, ils sont, à partir de ce 8 novembre 1942, des ouvriers, sans patrie, payés avec « un lance-pierre. »

André, au Sahara, n'est pas arrivé à se créer des liens d'amitié hormis la famille de Salim à Figuig. Maintenant il va partir pour Gao, dans ce Soudan Français qu'il a effleuré lors de la reconnaissance du Tanezrouft.

La construction de la ligne devant aller de la Méditerranée au Niger se trouve brusquement stoppée. Dès que l'armée allemande a eu envahi la totalité de la France, les échanges se sont interrompus, les rails n'arrivent plus. En cette fin d'année 1942, les premiers trains de charbon circulent, les wagons-tombereaux, qui appartiennent aux chemins de fer marocains, sont vétustes, la houille de Kenadza est grasse, elle s'enflamme au simple contact de l'air provoquant des incendies et des retards importants. Septembre 1942, les premiers coups de pioche ont été donnés pour la construction du pont à sept arches qui doit enjamber l'oued Zouzfana au Foum-Delfa, mais vite arrêtés après le débarquement américain. Les trains de charbon sont divisés en deux à Tamlet, pour permettre aux vieilles locomotives de monter la rampe allant de

Tamlet à Bou-Arfa, cinq kilomètres en très forte déclivité : plus de 35% .

Le sort, des travailleurs va s'assouplir, des baraquements sont en construction, petit à petit, ces gens qui ont été traités comme des forçats, vont voir leurs conditions s'améliorer, sans, toutefois leur rendre la liberté. Le flottement installé dans l'administration de l'Algérie après le débarquement, laisse les durs, comme Darlan, imposer ses vues sur ces gens. Les métropolitains envoyés sur le chantier du Mer-Niger au titre du STO (Service du Travail Obligatoire) sont maintenus comme : requis, avec toutes les conséquences résultant de ce statut. Les bruits des canons ne se font pas entendre à Béchar, mais ils permettent aux autorités en place de maintenir : la pression.

Gao, une nouvelle vie.

Gao le 20 janvier 1943.

Maman,

Il est rare que je commence une missive par ce mot : Maman. Tu me manques beaucoup, c'en est la raison. Je suis dans ma nouvelle résidence depuis une semaine et n'arrive pas encore à m'adapter, je suis toujours dans les bagages, espérant ou plutôt rêvant à un hypothétique revirement de la direction me gratifiant d'un retour sur Béchar. La colonie française de Gao n'est pas importante, je vais être présenté au maire d'ici une quinzaine de jours, tout va lentement au Soudan, je me plaignais des Algériens, ici c'est encore un peu plus lent.

J'ai été doté d'un boy africain, c'est lui qui me prépare les repas, je crois qu'il est très malin, je le soupçonne de nourrir toute sa nombreuse famille, en une semaine, j'ai dû consommer dix kilos de riz ! Je ne crois pas que c'est cette partie de la vie au Soudan que je vais aimer, heureusement il y a le fleuve, en janvier il est imposant. Le boy : Alexandre va chercher où ils sont allés pour l'appeler Alexandre, il est grand, noir, plus noir que le plus noir des cirages, je ne sais pas, mais je crois que c'est un surnom qu'il se donne, m'a promis de m'accompagner un soir pour voir les pêcheurs à leur retour.

Je viens de traverser pour la deuxième fois le Tanezrouft, cette fois j'ai fait le voyage avec la compagnie de

transport, « La Transsaharienne. » nous avons mis cinq longs jours pour faire les 2 200 kilomètres qui séparent Béchar de Gao. Cette compagnie utilise, depuis cinq ans des camions Renault AGK D assez particuliers. Dessus un châssis métallique, il y a une cabine bleue, à trois places, (le chauffeur, le graisseur, éventuellement un passager.) une couchette pour le chauffeur, sur le plateau une structure en bois avec des ouvertures sans vitrage. Ce sont des omnibus, ils s'arrêtent dans tous les douars (village en Algérie) apportant le ravitaillement, le courrier, la marchandise pour le commerce local. Ils chargent les colis destinés aux autres douars, puis sur tous ces colis, les voyageurs, il y bien une banquette en bois, mais lorsqu'il y a trop de colis, elle n'est plus accessible. J'ai hérité de la place du passager, tout contre la porte, fenêtre ouverte à cause de la chaleur dans la journée, même en plein mois de janvier.

La première étape a été Béni-Abbes, avant d'aller me reposer j'ai pu rencontrer les pères blancs qui tiennent l'Hermitage de Charles de Foucauld, il n'y en avait qu'un. Il était 18 heures, le soleil était couché depuis près d'une heure, et bien : le père Henry en a profité pour faire un office, ils ne peuvent pas dire de messe sans personne, j'étais là, il en a profité, il a allumé quatre bougies qui n'attendaient que cela, a dit, sa messe, c'était la première depuis un mois. Il paraît que chaque fois qu'un voyageur, catholique passe par là, c'est le même cérémonial.

Béni-Abbés est une vraie ville, il y a une importante garnison militaire installée sur un plateau rocheux qui

domine la vallée de la Saoura, un cours d'eau qui vient depuis l'Atlas Tellien et va se perdre dans le désert un peu plus au Sud avant le plateau du Tanezrouft. À flanc de colline il y a une source d'eau chaude qui a été captée, elle alimente une petite piscine, à l'eau courante, construite par les légionnaires. En ce moment ils sont à la guerre, ici c'est une sorte de gendarmerie, la Zouzfana, du même nom que la rivière, pardon l'oued, qui nous préserve des Rezzous, ces bandes armées qui sèment la terreur au Sahara.

Béni-Abbes au bord Ouest du Grand Erg Occidental, la mer de sable, les dunes se sont arrêtées au bord du plateau, en contre-bas, il arrive, par fort vent de sable, qu'elles descendent et viennent ensevelir quelques maisons en pisés. Les indigènes ne s'offusquent jamais devant la nature : c'est Dieu qui le fait, alors il n'y a rien à dire, ils prennent des pelles et avec leurs ânes, beaucoup de courage, portent le sable dans la rivière, une crue l'emportera.

Lorsque la ligne de chemin de fer sera réalisée, je voudrais que cela soit pour bientôt, elle passera sur la Hamada, rive droite de la Saoura, à dix kilomètres du village, ici c'est comme ça, les gens peuvent marcher, ils ont le temps. Notre chemin de fer n'est pas vraiment pour eux il est pour les industriels, les grands commerces, les transferts de marchandises entre l'Afrique Équatoriale et l'Europe.

La deuxième étape : Adrar, nous avons fait depuis Béchar 500 kilomètres en deux jours. C'est un important village à la jonction des routes venant depuis Colomb-Béchar à

l'Ouest et Ghardaïa, capitale du Mزاب à l'Est de l'Algérie. Un ami juif qui travaille sur le chantier m'a beaucoup parlé des Mozabites qui occupent encore cette région entre Ghardaïa et Adrar, ces juifs sont en particulier des commerçants, mais ils ont été des inventeurs, enfin inventeur et un bien grand mot, non, ils ont, de par leurs origines migratoires diverses, importé depuis l'Iran une technique de captage de l'eau en pays aride : les foggaras. Sous les plateaux arides, ils ont fait creuser des galeries de plus d'un kilomètre, en légère pente, tant par la ventilation que par l'humidité résiduelle en sous-sol, ils sont arrivés à récupérer assez d'eau pour entretenir des jardins, cette eau est répartie par un astucieux système de peigne en argile qui ne laisse passer que ce qu'il est nécessaire pour une parcelle considérée. À Adrar, j'ai pu prendre une bonne douche, ça été la dernière avant d'arriver à Gao.

Le lendemain, nous sommes partis assez tard, il y avait beaucoup de marchandises, venant du Mزاب à charger des dattes dans de grosses et lourdes caisses, et peu de voyageurs pour la suite du voyage.

Lorsque nous nous arrêtons, pour le plus élémentaire des besoins, s'il était temps de se préparer à manger, le graisseur (il ne graisse pas souvent, c'est la dénomination donnée de ce compagnon du chauffeur), pour notre voyage, il s'appelait Ahmed, tu ne peux pas savoir le nombre d'indigènes qui se nomment Ahmed. Donc Ahmed prépare le repas, il a vite fait, un jour des pâtes, un autre jour du riz, pour la viande du Corned-beef made in USA, il

fallait lui retenir la main au moment où il mettait le piment, sinon impossible d'avaler la moindre bouchée tant c'est fort.

Reggan, quelques palmiers au bord de ce que l'on peut appeler un oued, en janvier il y a encore de l'eau derrière les barrages, mais dès que le mois de mai arrive, il paraît qu'il ne reste plus rien en surface, la nappe phréatique descend à cinq mètres de profondeur, les paysans puisent l'eau au moyen du système des balanciers. À Reggan, je n'ai pas eu de chambre, j'ai dormi sur les colis, le temps était calme et frais, les nuits sont fraîches, le ciel était illuminé, je voyais pour la deuxième fois de ma vie la croix du sud qui permet de se diriger sans boussole depuis le tropique du Cancer.

En quittant Reggan, il nous restait 1 300 kilomètres de piste avant d'arriver à Gao. Fuentès, le chauffeur a choisi de ne faire qu'une étape, à Bidon V, ce n'est pas une ville, juste un poteau, un vieux fut d'hydrocarbure, ce soir-là, je lui ai raconté les six mois que j'ai passé dans le Tanezrouft à chercher le meilleur passage pour la future ligne de chemin de fer. Tu ne peux pas t'imaginer, il en savait plus que moi, plus que mes compagnons, il ne s'arrêtait pas de me dire : vous n'arriverez jamais à faire passer des trains au milieu de ce désert, la partie la plus terrible du Sahara. Par moments, ça conviction me désarçonnait, heureusement que j'ai foi au projet de Maitre-Devallon. Au fait, depuis que les anglo-américains sont en Afrique, il est parti, c'est un nouveau directeur qui le remplace, il doit venir à Gao vers le mois de mars pour concrétiser mon

installation et mettre à ma disposition les gens que je vais devoir encadrer.

Tu ne peux imaginer ce qu'est de voyager à travers le désert. Le camion Renault, même s'il est récent, n'a qu'une suspension très rigide, ici ce ne sont pas des routes, mais des pistes en terre. La circulation des véhicules, même si elle n'est pas intense, associée au vent provoque des ondulations du sol : c'est la tôle ondulée. Lorsque je suis venu au Tanezrouft, il y a presque un an, nous voyagions avec la Gazelle, la voiture de Slimane, le chauffeur qui est venu nous chercher à Oran. Sa voiture a été fabriquée par les Italiens pour aller dans le désert, en Libye, là où ils espèrent trouver du pétrole, elle était équipée d'amortisseur, nous ne ressentions pas trop les effets de la tôle ondulée. Dans ce camion, après seulement une heure, j'ai le dos en compote, tant pis pour moi, j'ai choisi de faire ce voyage, vers ma nouvelle affectation, par ce qui sera notre concurrent, lorsque nous aurons réalisé la ligne.

Voilà ma première lettre de ce bout du monde, ce sera l'occasion de tester un nouveau moyen de te faire parvenir de mes nouvelles, car depuis ici, le courrier partait vers Dakar, sept jours, puis, par la mer vers Bordeaux, une autre semaine, mais depuis le débarquement cela est devenu très aléatoire. Donc, j'ai une connaissance qui part demain vers Londres, un gars qui arrive de fins fonds de la brousse pour s'enrôler dans les troupes que le Général-de-Gaulle prépare pour libérer la France du joug nazi. Il m'a assuré qu'il serait en Angleterre dans moins de quinze jours et de là, il a un ami qui sait comment faire parvenir

du courrier en France.

Je confie mes pensées, mes joies, mes peines à cet homme dont je ne connais même pas le nom, sauf que j'ai confiance, je deviens, depuis que je suis en Afrique fataliste, par moments j'affirme que les Africains, qu'ils soient du Nord, du Soudan, ont raison de l'être, ils vivent au jour le jour, parfois sans manger, mais toujours heureux.

Alors mère adorée pense que, bientôt je viendrais te voir, te serrer dans mes bras, j'irais faire, avec toi, de grandes randonnées sur les chemins de notre Ardèche. J'irais choisir, à la main, les meilleures truites de la Vernazon au grand dam de Basile, le Garde-champêtre. Je reverrais, enfin nos vertes montagnes, je sentirais la bouse des vaches, garante de l'opulente richesse de nos pâturages. Je te quitte avant que des larmes viennent humidifier mes paupières, j'ai besoin de ne pas oublier la France.

Ton fils, André.

La vie à Saint-Cirgues en 1943.

Saint-Cirgues le 26 septembre 1943.

Mon cher André,

Ta lettre du mois de janvier est arrivée par un chemin détourné, en fait, c'est celui à qui tu l'as remise qui me la donnée, en mains propres. Il s'est engagé avec le Général-de-Gaulle, il a été parachuté du côté du Gros-de-Géorand pour venir organiser le maquis des hauts-plateaux de l'Ardèche. Il a passé une nuit dans ta chambre, puis est reparti sans autres explications. Il est revenu, il y a une dizaine de jours, c'est à lui que je vais remettre ma lettre, il m'a dit qu'il passait par l'Espagne qu'il la posterait à Tanger, j'admire ces hommes qui, dans l'ombre, prépare notre rédemption, la fin du cauchemar nazi.

La France est tout occupée depuis le mois de novembre dernier. Ici nous n'avons pas encore vu un Allemand, tout au plus, en juin, une de leurs voitures a fait une incursion en passant par le col du Bozon, ne s'est même pas arrêtée, et a continué sa route vers Lanarce. Tout le village en a parlé pendant tout l'été. Les gens de la vallée viennent chercher ici ce qui manque chez eux. Ils ont des tickets de ravitaillement : Pain, pommes de terre, huile, viande sont rationnées, ils n'ont droit qu'à 150 grammes de pain par jour.

Pour ne pas t'inquiéter, j'ai omis de te dire que depuis le mois d'octobre 1942, j'ai été dans l'obligation de travailler, ma pension a fondu comme une peau de chagrin. Le Frère Ferland, le directeur avait besoin d'une cuisinière, la vieille Alexandrine est morte le 15 août 1942, elle avait 68 ans, elle travaillait toujours, n'a jamais voulu prendre sa

retraite, pour un peu elle serait morte en faisant la soupe, j'ai pris sa place. Le frère Souche, l'économiste m'a appris à gérer les réserves, je me suis bien débrouillée et surtout je n'ai jamais eu faim.

Rassure-toi, nous manquons de rien, le Frère Albéric, celui qui fait les cours de la deuxième classe, recommandait aux pensionnaires venant du plateau, de nous apporter du beurre, et du blé qu'il va faire moudre au petit moulin sur la route qui va à Lanarce? De plus, avec les restes des repas, il a engraisé des cochons depuis deux ans. Le dernier pesait 320 kilos lorsque le père Malause est venu le tuer.

Cette année, il y a quatre pensionnaires à temps complet et quinze demi-pensionnaires. J'allais oublier de te dire qu'il y avait quatre réfugiés, deux marseillais, un lyonnais et un avignonnais. Les deux marseillais ne sont jamais partis en vacances, leur mère est morte en 1943, leur père est comme toi, en Afrique, ils ont été placés là par leurs oncles, je crois qu'ils sont à Maussane-les-Alpilles. Le plus jeune est souffreteux, par contre l'autre, est un gaillard, toujours en route pour donner un coup de main, il n'a peur de rien, c'est mon préféré. Des deux autres, je ne sais rien, le directeur a reçu les parents du petit lyonnais, ils ont parlé longtemps dans son bureau, sont repartis immédiatement après dans une voiture lourdement chargée. L'avignonnais est arrivé seul, par le car de Chabannis, sa famille n'a pas voulu monter jusqu'au village, il est toujours seul dans un coin, va à la messe, mais je ne crois pas qu'il soit catholique, je crois même

que son prénom a été changé, il faut l'appeler trois fois avant qu'il ne réponde. Le plus dur a été de lui faire accepter de manger comme tous les autres, par moments, il fait la moue, je ne m'inquiète pas du moment qu'il ne maigrisse pas.

Comme l'essence est rationnée et qu'il n'y en a pas souvent, le maire, monsieur Ollier, le frère de celui qui a le magasin de cadeaux, derrière l'église, s'est mis à vendre du bois pour les gazogènes, même le car a ses marmites au derrière, à longueur de journée ils sont trois ouvriers à casser le bois de hêtre en petits cubes.

Mareschaux a acheté trois nouvelles vaches, pour faire du beurre, son étable est pleine, cela lui donne beaucoup de travail, mais le beurre, les gens d'Avignon, de Montélimar viennent lui acheter très cher, beaucoup plus cher qu'il ne le vendait avant le rationnement.

Les jours de foire, les gens de la ville ont remplacé les maquignons, ils cherchent tout ce qui peut se manger, le paye grassement, seuls les cabarets y ont perdu, ces gens-là ne pensent qu'à ce qui se mange.

Le frère directeur a installé un grand fil de fer au-dessus de la cour de récréation, cela lui sert d'antenne pour un poste de radio qu'il a mis dans sa chambre, tous les matins, il vient nous parler de la guerre, il écoute radio Londres, c'est la seule façon, pour nous de savoir ce qui se passe dans le monde. La radio gouvernementale ne fait que bénir les Allemands, dire que sans eux nous ne serions rien, la propagande ne parle pas des convois de juifs qui sont expédiés, comme des animaux, dans des wagons de

la SNCF, vers des camps de concentration. Je ne veux pas savoir, tellement que c'est horrible, il paraît que leurs gardiens, dès qu'ils sont faibles, les brûlent dans des fours crématoires.

Le frère Souche s'est mis à planter des pommes de terre au milieu des genêts à côté de la ferme du pré du loup. Il en arrache une bande de trois ou quatre mètres de façon que cela ne voit pas depuis le village, les brûle puis plante quatre ou cinq rangs de tubercules, la récolte de l'an dernier nous a permis de passer tout l'hiver, son caractère paysan refait surface.

Roseline est venue habiter chez Monsieur Maitre-Devallon, elle ne pouvait plus supporter la vie à Lyon. Chaque fois que je peux la voir, le jeudi de préférence, elle me parle de toi, je crois, de plus en plus qu'elle voudrait bien qu'un de ces jours tu commences à envisager qu'à ton âge, il est grand temps que tu crées une famille. Je serais tellement heureuse en devenant une grand-mère. Ce qui me désole c'est que dans tes lettres, tu me parles surtout de cette Aïcha que tu as rencontrée à Figui, dans ce sens, je suis bien heureuse, que tu sois parti pour Gao, même si cela t'éloigne un peu plus de moi.

Jeanne et Louis ont eu leur premier bébé la veille de Noël 42, ils sont installés chez le père Denis. Louis descend tous les jours à Aubenas, il travaille pour une entreprise qui met en valeur les châtaignes. Presque complètement oublié ce fruit revient en force dans l'alimentation. Le frère économe en a acheté trois grands sacs des sèches, tous les matins, au petit déjeuner, j'en prépare une soupe avec le

lait qu'un paysan, qui a sa ferme sur la route allant à Coucouron, nous apporte. Les gamins ont rechigné au début, maintenant ils ne pourraient plus s'en passer.

Cette période de restrictions permet aux frères d'apprendre l'économie aux enfants qu'ils soient nos pensionnaires ou nos demi-pensionnaires. À la récréation, le frère Souche les regroupe sous le préau, leur donne à chacun un Opinel, ils doivent éplucher les pommes de terre de la soupe. L'astuce de notre économe... c'est qu'ils doivent faire une épluchure la plus longue possible, et surtout la plus fine. À ce jeu, il n'y a rien à gagner, sauf à être le meilleur.

Tu vois, je parle, je parle, tu me dis dans ta lettre de Gao que je te manque, ne t'inquiète pas, même si tout ce que je dis pourrait te faire croire autre chose, tu me manques, tu me manques beaucoup. Cela fait cinq années que tu es parti, cinq années en ayant que de rares nouvelles. Je regarde l'immense carte que tu as épinglée dans notre salon, j'essaye de marquer ton passage à travers ce désert qui me prend l'être le plus cher qui me reste au monde. Je ne me plains pas, tu dois faire ta vie, c'est cette chienne de guerre qui me sépare de toi, fasse que ce conflit cesse qu'il me permette de te revoir.

Au revoir, quand vais-je avoir une missive de toi ?

Je t'embrasse tendrement, demain je crois que ton vaguemestre va venir chercher cette lettre.

Ta Maman Mathilde

Retour impromptu au village.

Seize octobre 1944, trois heures de l'après-midi, le car rouge de Monsieur Chabannis, avec ses deux marmites du gazogène, monte, au pas, les treize kilomètres de la côte séparant Montpezat de Saint-Cirgues. André est assis, comme toujours, sur la banquette arrière. Cela fait maintenant cinq ans qu'il n'était pas revenu au village. Il a été dans l'obligation d'attendre que la direction du Mer-Niger, à Alger, lui accorde ce congé. Cinq ans sans sa montagne, sans ses prairies, sans ses bois de pins, maintenant il va pouvoir revoir cette mère adorée, il arrive sans avoir prévu, la dernière lettre qu'il a reçue est celle de sa maman du mois de septembre 1943, un an déjà, remise en mains propres par Achur, le vaguemestre, à Alger, il y a seulement vingt jours. De gros nuages poussés par le vent du midi viennent buter sur la montagne, de grosses gouttes, d'eau s'écrase sur les vitres, il passe sa main pour enlever la buée pour essayer de voir hors du car.

Les nids-de-poule, sur la route, chahutent le véhicule, il cale son front sur la baie vitrée, les pins défilent lentement, au milieu des pieds de myrtilles, il aperçoit des champignons, il voudrait crier au chauffeur : Laissez-moi en ramasser quelques-uns, cinq ans que je n'en ai pas vu, pas mangé. Non, les sons de sa voix restent bloqués, il peut ne rien articuler, tant l'émotion de revoir son village est forte. Avec lui seulement deux autres personnes sont

montées à Montpezat, elles regardent un instant André, puis se mettent à bavarder entre elles.

Encore six kilomètres de montée, il ferme les yeux, se revoit, il y a seulement trois semaines dans la palmeraie, à Figuig, il faisait chaud, l'été n'en finissait pas, la sécheresse n'avait pas permis aux dattes de bien mûrir, elles tombaient au sol, laissant présager un hiver de disette. Aïcha faisait avec lui de longue marche, la petite fille qu'il avait connue à son arrivée au Sahara avait bien grandi. Sur ses conseils et ceux de Salim, le vieux père avait acceptés que sa fille aille à l'école. Trois ans d'école l'ont complètement changée, elle lit les ouvrages que son mentor lui fait parvenir, elle découvre le monde sur les livres, apprend qu'au-delà des montagnes qui surplombent la palmeraie, il y a de la vie, d'autres montagnes, la mer.

Lorsque André lui parle de la mer, elle ne comprend pas, elle n'arrive pas s'imaginer, malgré quelques photos qui lui ont été montrées, qu'une telle quantité d'eau, au même endroit puisse exister. Pour elle l'eau ce n'est que la pluie, l'oued en crue : crue et sécheresse les seuls mots qui sont liés à l'eau dans cette palmeraie. S'il y a tant d'eau dans la mer, pour quelle raison il n'est pas possible d'en faire venir à Figuig pour simplement arroser les plantations.

Puis il a, à Figuig, les silences, ces instants où rien ne se dit, où les yeux tournés vers l'horizon cherchent à rencontrer un objet, un oiseau, un ami. Dans ces moments-là les images de Saint-Cirgues arrivaient, du promontoire qui surplombe la palmeraie, André pouvait imaginer le « Bois de Rochette, La prairie du Prés du Loup,

La Vernazon avec ses truites », un souffle de vent chaud le ramenait rapidement à la réalité. Aïcha, sa protégée, n'arrivait pas à le comprendre, la culture propre aux berbères n'arrive pas à s'initier dans la culture des catholiques.

Les souvenirs du temps passé à Figuiç l'ont éloigné de ce qu'il a vu du train qui le conduisait depuis Marseille à La-Voulte. Un des premiers trains de voyageurs à circuler entre Marseille et Lyon. Un train où il aurait été difficile à glisser une aiguille tant il était bondé. Les gens le regardaient, il ne ressemblait aux militaires, encore moins aux métropolitains, depuis cinq ans il vivait au Sahara. En guise de pantalon un large Saroual, bouffant, resserré au mollet pour que le sable ne remonte pas. Depuis les poches, en allant vers le bas, de chaque côté la Croix du Sud, brodée en fil d'or. Pour se couvrir un large burnous en poil de chameau tombant jusqu'au pied, Aïcha lui avait acheté, en souvenir du temps qu'il lui consacrait, au grand marché de Béni-Ounif, les tailleurs équipés de vieilles machines à coudre Singer, à pédale les confectionnaient à la demande.

Lui ne faisait pas attention à tous ces regards, debout dans le couloir encombré, le nez collé à la vitre, il regardait la France. Le vignoble, de la vallée du Rhône, commençait à se colorer aux couleurs de l'automne. Il y avait là, sur les chemins agricoles les restes de l'armée allemande, chars, charrettes, quelques camions, par moments un cheval ou mulet, le corps gonflé, il pouvait être là depuis plusieurs jours. Macabre campagne, les autres voyageurs ne

semblaient pas remarquer. Ils avaient souffert de l'occupation, maintenant, c'était comme si l'occupant n'eût jamais existé, ils avaient encore faim, mais ils étaient libres.

Cahin-caha, le vieux car rouge propulsé par la combustion du charbon de bois dans les deux grands gazogènes, accrochés à son arrière, arrivait au col du Bozon. Comme par enchantement alors que la descente vers Saint-Cirgues commençait, le plafond nuageux s'est crevé laissant apparaître un tout petit coin de ciel bleu. Cette simple métamorphose du temps redonne le sourire au blédard, ses yeux se mettent à briller avec ardeur, la fraîcheur se faisant sentir maintenant que la montée ne freine plus le véhicule, André s'enveloppe dans son burnous, plus que cinq kilomètres.

Quatre heures s'affichent à sa montre, le pont Gaspard sur le ruisseau Mazan est franchi, la rue des Cousines s'ouvre, À droite la grande maison de la famille de Maître-Devallon, les volets clos, dans le garage, en face, un jeune garçon casse de petits rondins de bois pour approvisionner les gazogènes. Dans cette rue des Cousines une animation toute particulière semble régner. Des groupes de jeunes femmes se promènent bras dessus bras dessous, sur le pas des portes les vieilles dames tricotent alors que les derniers rayons du soleil viennent encore les réchauffer. Passé le café du père Denis, la place du Breuil est en pleine effervescence, pourtant ce n'est pas jour de marché. André scrute cette foule à la recherche d'une connaissance, cinq, c'est long, très long puis la guerre est

passée par là.

Le car s'arrête juste derrière le monument aux morts, André hésite à descendre, les ormes qui bordent la route n'ont pas encore pris leurs couleurs d'automne, première marche, deuxième marche, il pose enfin son pied droit sur le sol de son village, de ce village qui l'a vu grandir, s'amuser. Il regarde, cherche toujours cette foule qui vit sur cette immense place, un visage qui pourrait lui rappeler les jours heureux de sa jeunesse : rien.

Enveloppé dans son burnous bleu, son bagage sur l'épaule, il avance lentement, s'imprégnant des odeurs, du bruit, il a beau regarder, rien, de ce qu'il cherche n'apparaît.

Il n'a pas prévu de son arrivée, comment voudrait-il que l'on l'attende. C'est à ce moment qu'il s'aperçoit qu'il a simplement oublié de mettre des souliers, depuis son départ précipité d'Alger, il est en naïls, ce que portent à leurs pieds les sahariens. Maintenant il semble que toute cette foule le regarde, il est évident qu'il ne ressemble à pas aux autres, à ces gens qui viennent de subir deux longues années d'occupation, son burnous bleu attire les regards plus que ces chaussures d'un autre genre. Il presse le pas, ne regarde pas l'échoppe du père Malause, ni même celle de Monsieur Ollier le marchand de souvenirs. La montée, derrière l'église, ne le freine pas, beaucoup de monde sur la terrasse de l'hôtel Testut, plus qu'une centaine de mètres pour arriver à la maison. Le pensionnat des Frères des Écoles Chrétiennes et là, juste à portée de main, quatre heures trente, la porte de l'école

s'ouvre, une ribambelle de gamins sort aussi bruyante qu'une nuée de sauterelles au Sahara. La marmaille, à sa vue, s'arrête brusquement de piailler, c'est là qu'il prend vraiment conscience qu'il aurait dû se vêtir comme les gens d'ici pour passer inaperçu, mais vraiment : voulait-il ne pas se faire remarquer ? Le brusque et inhabituel silence des enfants au sortir de l'école inquiète au Frère Ferland, qui, contraire à son habitude, sort, pour essayer de comprendre le brusque silence de tous ces enfants.

- *Bonjour frère directeur !*

- *André ! Pas possible, André !*

Le brave directeur n'arrive pas à articuler autre chose, mais au lieu de venir vers lui il retourne à grande vitesse dans l'école en criant : Mathilde, Mathilde, il en oublie que, respectueusement il ne l'appelle, à l'habitude, que Madame Rousseau. André reste figé, il ne se rappelle plus que sa maman travaille, ici, comme cuisinière depuis deux ans. Son sac est sur la chaussée, les enfants se sont dispersés, en silence, en regardant cet homme que le frère directeur a appelé André. Mathilde arrive, elle n'a pas retiré son grand tablier bleu, insigne de sa profession du moment, elle avance doucement se sachant plus ce qui lui arrive, son fils, ce fils tellement aimé est là, à quelques pas d'elle, elle n'arrive à rien articuler, puis, dans élan qu'elle ne peut plus maîtriser se lance, en pleurs, dans ses bras. Le Frère directeur regarde ce tableau familial, les retrouvailles d'un fils et de sa mère. Trois petits enfants, curieux, sont revenus sur leurs pas, lorsque le directeur à

appelé Mathilde, pour essayer de comprendre ce qui se passe devant eux. Dans l'entrebâillement de la porte d'autres regards se manifestent, bien sûr, ils ont entendu l'histoire de cet ancien élève qui participe à la construction d'une ligne de chemin de fer dans le Sahara, mais le voir là, dans sa tenue saharienne, sans avoir en été averti, les interroge.

Mathilde prend le bras de son fils, lui récupère son bagage, ils traversent la route en direction de leur maison, alors que, Maréchaux le bouvier arrive, avec un chargement de sapins qu'il porte à la scierie de la route allant à Lanarce. La cuisinière n'a pas retiré son tablier, elle s'accroche au bras de cet homme, de ce fils, comme pour lui dire : ne repart plus. La rue se vide, les enfants, curieux, repartent un peu déçu, le Frère Ferland fait rentrer trois pensionnaires, referme la porte, se dirige vers le bureau où se trouve le Frère économiste, s'assied tout abasourdi de l'arrivée surprise de son ancien élève, et dit :

- André est arrivé ! Madame Rousseau doit être heureuse, elle ne savait pas qu'il allait venir à Saint-Cirgues.

Ce n'est que, lorsqu'ils montent ensemble l'escalier aux marches usées, que le fils adoré ose lui dire :

- Maman, je ne suis là que pour quelques jours, tout au plus dix, le nouveau directeur du Mer-Niger, Monsieur Laurent m'a accordé ce court congé avant que nous repartions construire notre ligne de chemin de fer.

Saint-Cirgues octobre 1944.

Louis et Jeanne, dès qu'ils ont appris l'arrivée du Saharien, sont venus le saluer, bouleversant l'intimité installée entre la maman et son fils. Les Rousseau n'ont pas eu le temps de se parler, de se raconter les dernières péripéties sahariennes du fils, et surtout le plaisir de Mathilde à avoir une occupation. Jeanne arrivée à Saint-Cirgues pour se soigner s'y est implantée, depuis qu'elle a épousé Louis, elle a appris à vivre dans ce village, elle est devenue une incontournable de l'animation. Maintenant elle aspire à devenir mère, la guerre est finie, André apprend par elle, que les français vivent dans une certaine euphorie qu'il va falloir endiguer pour que l'autorité administrative puisse gérer cette libération.

Louis travaille à Aubenas à la préfecture, il se dit soucieux de la folie installée par les maquisards de tous bords, l'épuration extrajudiciaire les excite, ils font une justice expéditive, sans prendre la peine d'accorder, aux prévenus le droit de se défendre. Cette chasse aux sorcières permet tous les règlements de comptes, pour un peu qu'un individu ait eu un contact avec l'occupant, il est condamné, surtout s'il n'est pas apprécié par son juge auto-proclamé. Ce qui a plus choqué l'employé préfectoral a été, à Aubenas la chasse aux femmes ayant eu des rapports avec les Allemands, leur punition : la chevelure tondue. André arrive à se glisser dans le long discours de ses amis :

- *C'est pour cela que, à Marseille, beaucoup de femmes*

portaient un foulard sur la tête, je croyais que c'étaient des musulmanes. -

- Souvent elles ne sortent plus de chez elles, la vindicte les suit partout, elles sont écartées de leurs familles, c'est triste : répond Louis.

Saint-Cirgues a été privilégié, l'occupant n'y était pas en permanence, les maquisards ne se cachaient pas, ils venaient avec leurs voitures réquisitionnées dans les villes de la vallée du Rhône, se montraient avec leurs armes, l'argent qu'ils recevaient par des parachutages sur le haut-plateau ardéchois, tout près du Gerbier-de-Jonc, leur permettait de vivre largement.

Le village subit un assaut Allemand, le 4 juin 1944. Une compagnie d'assaut de l'occupant, guidé par des miliciens, au service du gouvernement du Maréchal Pétain, est arrivée le matin, tous les dix mètres un militaire en armes, la chasse aux sympathisants du général de Gaulle pouvait commencer. Une heure de l'après-midi, l'occupant pliait bagage laissant derrière lui trois cadavres qui n'étaient pour rien dans la résistance. Sur la colline du Prés du Loup, un jeune pris par la peur s'échappe vers les bois de fayards, il est abattu, simplement parce qu'il fuyait, une vieille femme assassinée au même endroit. Sur la place du Breuil dans une habitation, un jeune, toujours sans en connaître la raison, est abattu là où il se cachait, sous un évier. Il est évident que ce sont ces attaques sur la population de la part de l'occupant qui ont déclenchés le besoin d'épuration extrajudiciaire, s'attaquer à l'habitant

n'était en fait qu'un meurtre extrajudiciaire.

Depuis qu'il a quitté l'Algérie, après le débarquement des troupes américaines, Monsieur Maitre-Devallon, n'est pas revenu à Saint-Cirgues, sa grande maison a été vendue rapidement à un marchand de bois. Puis arrivent les derniers potins, La famille des soyeux de Lyon, les de la Masselière, pour préserver la santé de Roseline et échapper aux rationnements, se sont installés dans une petite maison sur la place du Breuil, ils ne sont jamais arrivés à surmonter l'abandon du tissage de la soie, suite à la maladie des mûriers dans les Cévennes.

Le fait que la discussion de ce premier soir soit arrivée à Roseline, illumine le visage du jeune homme. Lorsqu'il était à Figui, en promenade, sous les palmiers, avec Leïla, parlait de cette jeune femme. Son souvenir embellissait Roseline, il le faisait en sachant que la jeune Marocaine ne prendrait aucun grief contre cet ami français. Petit à petit le rejet qu'il avait s'est estompé, il ne sait pas encore quel chemin prendra sa vie, toujours est-il que depuis que Roseline est sur la sellette, il semble mieux accepter la venue impromptu de Louis et de Jeanne.

Mathilde regardait avec insistance son fils, à l'instinct maternel, les petites rougeurs sur le visage d'André l'ont réjouie. Depuis longtemps elle a envisagé la rencontre, mais, en parler ce soir, alors qu'il vient à peine de remettre les pieds dans sa maison la gêne. Elle regarde sans participer à la discussion, le moment venu, elle sait ce qu'elle fera, de toute façon c'est son fils qui choisira, elle ne veut pas s'en mêler, c'est tout. De toutes façons

elle fera tout pour que ce projet d'union, tant tourné et retourné dans sa tête, aboutisse.

Jeanne et Louis sont partis, Mathilde prend les mains de son fils, le regarde avec insistance, n'arrive pas émettre le moindre mot, elle serre les mains pour transmettre son ressenti. André la regarde avec amour, cinq ans, tout au plus dix lettres, le bouleversement de la société causé par la guerre, ces plaies qu'il va falloir cicatriser, lui seulement là pour à peine dix jours.

- *Et toi maman, comment vas-tu ?*

- *Oh ! Moi, je vais bien puisque tu es là, en passant le Frère Ferland m'a dit que, demain, je pourrais rester avec toi, il ne reste pas beaucoup de pensionnaires le Frère Souche préparera une bonne potée. Des quatre réfugiés, il ne reste que le plus grand des Marseillais, il ne couche même pas au pensionnat, il travaille depuis qu'il a été reçu au certificat d'études, le 5ème du département, il faut voir comme il est fier.*

- *Mais que fait-il, à Saint-Cirgues, il n'y a pas du travail pour les enfants !*

- *Son papa est en Afrique du Nord, il n'envoie pas d'argent alors il faut bien qu'il travaille. L'autre jeune marseillais, son frère, Bernard, est parti, dès que l'armée a libéré la région, à Pont-Saint-Esprit, dans la maison mère des Frères des Écoles Chrétiennes. De toute façon ce garçon aime le travail, au début, cela me plaisait beaucoup, il a travaillé pour notre voisin, Mareschaux, il a fait toute la saison des foins, en contre partie du travail, Mareschaux fournissait du lait, du beurre aux Frères. Ce brave paysan*

n'a que des filles, il n'a pas voulu loger Charles, c'est son prénom, donc Charles couchait tous les soirs au pensionnat. Parfois, Mareschaux et sa femme, venaient, le soir me voir, son plus grand regret était qu'il ne pourrait pas garder l'enfant au-delà de la période des foins, il ne voulait pas le mettre au travail du portage du bois. Maintenant, compte tenu de ce que fais Charles, il le regrette. Il est chez celui qui a remplacé les, Maitre-Devallon, il part le matin, de bon heure avec le boscatier abattre des Fayards, les débranches, tout deux les chargent sur la charrette, l'après-midi il casse les petits rondins que l'ouvrier a scié pour fraie le bois des gazogènes.

- Ha ! C'est lui que j'ai vu en arrivant, c'est vrai qu'il semble être un gaillard ce Charles.

- Le malheur, c'est qu'il est libre depuis le mois de juillet, le dimanche, il va avec le frère de Louis le Jean Denis, ils ont le même âge, comme il est un grand fanfaron, comme tous les Marseillais, une fois qu'il a bien énervé les filles de son âge, il part chez le Père Denis et boit, comme un soudard. J'ai beau lui en faire la remarque, il ne m'écoute plus.

- Il faut bien que jeunesse se fasse. Je crois que tu m'avais dit qu'il était orphelin, qu'il avait perdu sa mère, et que son père était en Algérie ou au Maroc. Maintenant que la France se libère, il va sûrement retourner chez lui, dans le midi, je crois. S'il est costaud il se débrouillera toujours, mais à quatorze ans, seul...

- Le Frère Souche, l'économe l'a pris en amitié, pendant

l'école, il lui a appris le jardin, moi, de temps en temps je le prends à la cuisine, je fais comme si j'étais sa maman, pour moi il est comme si c'était toi.

- Tu ne m'as jamais dit, son nom de famille.

- J'ai un trou de mémoire, pour moi c'est toujours Charles... attend... c'est... Baudin. Demain, nous irons au village, j'ai hâte de te montrer à tout le monde, ne t'inquiète pas, nous irons chez les de la Masselière, s'ils sont à Saint-Cirgues, ils seront de te voir.

Là-dessus Mathilde fait une grosse bise à son fils et va se coucher. André s'attarde devant la grande carte de l'Algérie qu'il a collée sur le mur de la salle de séjour, un petit instant, il se retrouve là-bas, au milieu des sables, il rectifie une information que Mathilde a mise un peu au hasard. Tant il a été bousculé par la venue de ses amis qu'il en a oublié de défaire son bagage. Il ouvre le grand sac, en sort une boîte à souliers, en carton, l'ouvre et prend délicatement, à l'intérieur un petit régime de dattes bien mures qu'il dépose sur un plateau, au milieu de la table.

Le silence s'est fait dans la demeure, dans la cheminée les dernières braises rougeoient encore, l'odeur du village le ramène à la réalité, il est chez lui, loin de Béchar et de Gao.

Roseline

Une nuit difficile pour André : le matelas ne lui convient pas. Depuis qu'il est au Sahara, il a pris l'habitude de dormir sur une natte, à même le sol, plus souvent sous une tente, parfois sous le ciel étoilé des chaudes nuits sahariennes. Mathilde, en prévision d'un éventuel retour, de son fils, a fait faire, par le bourelrier du coin, un matelas : une toile épaisse, garnie de Spathe de Maïs bien sèche. Toute la nuit, il ne s'est pas arrêté de tourner, chaque mouvement était accompagné du crissement des Spathes qui s'écrasaient sous son poids. Même si, quand il était encore enfant, il avait l'habitude de ces matelas, le fait qu'il n'a jamais été utilisé, l'a fortement dérangé. Alors que les premiers bruits du village s'éveille, à l'heure de l'Angélu, il s'est enveloppé dans son burnous, s'est couché sur le sol, a vraiment bien dormi, jusqu'au moment où, la bonne odeur du café matinal est venue exciter ses papilles et qu'un grand : aller debout eu raisonné dans la cuisine.

Sur la table de la cuisine, tous les souvenirs de jeune reviennent d'un coup : larges tartines de pain, une motte de beurre, le café qui fume, un pot de lait avec, dessus, sa petite couche de crème.

- *Maman, comment fais-tu pour avoir du café ?*
- *Mon pauvre fils, c'est de l'orge grillée. Depuis l'occupation, nous avons été obligés, pour certaines choses de nous familiariser avec des succédanés, l'orge*

grillée, remplace le café et la saccharine, le sucre. À Saint-Cirgues, ce sont les seules choses qui nous ont manqué, pour le reste, le pain, les pommes de terre, la viande, nous nous sommes adaptés, un veau tué était partagé, chacun avait son cochon qui nous fournissait la graisse. Les Frères ne m'ont jamais oublié. Demain j'aurais le temps de te préparer une bonne soupe de châtaignes, le Frère Souche en remonte des grands sacs, bien sèches, depuis Le Roux. Allé, mange, régale toi, n'oublie pas de goûter la confiture de cerises que j'ai faite à la pension et prépare toi, il fait beau, nous allons faire les courses.

Dix heures somment au clocher du village, des bruits de pas dans l'escalier, Louis ouvre la porte, rentre comme s'il était chez lui, un grand panier plein de Cèpes au bras :

- Tu vas te régaler, ils sont tout frais, cueillis de ce matin, cette année, il y en a une grande quantité dans les bois de Rochette, sur le chemin allant à Lanarce.

- Louis, merci pour tes champignons, pose ton panier, ne dérange pas trop André, nous devons sortir.

Louis repart, comme il est arrivé, la porte, au bas de l'escalier claque, par la fenêtre, entre-ouverte, on entend le sifflement joyeux de l'ami, heureux d'avoir pu faire cette surprise.

- Allez André, il ne faut pas lambiner, depuis que les Allemands ont été battus à Montélimar, les gens sont toujours dehors. Ceux de la vallée viennent chercher du beurre, des pommes de terre dans les fermes du village.

Ceux qui viennent pour alimenter le marché noir, à Avignon ou à Marseille, montent avec des camionnettes à gazogène, mais ils roulent à l'essence, ils ont un subterfuge pour se cacher, ils mettent une petite lampe allumée là où ont devrait voir la flamme du gazo. Allez, mon grand, arrive.

André est redevenu un homme civilisé, les vêtements qu'il n'avait pas emportés en Algérie lui vont encore. Il a même dégotté une cravate à pois, mais ne se rappelle plus, comment elle se noue. Mathilde lui tapote sur l'épaule :

- Allez, vient comme avant, je ne sais pas comment tu feras lorsque tu seras marié.

- Ce n'est pas pour demain !

- Ho, tu sais, ne parle pas trop vite, tu arrives d'un pays désertique, ici les gens sont civilisés, ils veulent fonder un foyer, avoir des enfants.

- Pas pour moi, je finis de m'habiller et j'arrive.

La cravate nouée, il enfle une veste sombre qu'il a trouvée dans les affaires de son père, les siennes ne lui vont plus, elle n'est pas à la mode, mais la mode, il s'en moque éperdument. Mathilde est déjà dans la rue, il la rattrape, il la prend par le bras, lui fait une grosse bise sur la joue ;

- Promène ton fils, il se pliera à tes exigences.

Monsieur Ollier, celui, qui vend les cartes postales, est devant sa porte avec une cliente, il la laisse en plan,

s'approche du couple, se cale devant eux :

- Alors, comme cela, Monsieur André fait une surprise à sa maman. L'Afrique va-t-elle bien ? Ton absence ne la mettra pas en péril ?

- Vous êtes toujours le même, Monsieur Ollier, vous aimez bien vous moquer de moi. Me voilà à Saint-Cirgues que pour quelques jours. Je passerais vous voir pour que nous parlions du Sahara.

- Va petit, à tout à l'heure.

Pour être sûr de ne pas le manquer, le père Malause, dès qu'il a entendu André parler avec Monsieur Ollier, a laissé ses clients, est sorti de sa charcuterie, pour venir à sa rencontre.

- Alors fils, l'Afrique, c'est toujours comme avant !

- Je ne sais pas comme vous l'avez connue, je suis très heureux de la connaître !

- Alors, tu es là pour quelques jours, tu vas fêter la libération avec nous.

- Non, juste quelques jours, après cinq ans de galères au milieu du Sahara, je les mérite bien.

- Il faut que tu passes un soir pour que je puisse retrouver les parfums de l'Afrique.

Les gens se retournent au passage de ce petit groupe. Beaucoup n'ont jamais connu André, voir comme il est reçu, les interpellent. Plus qu'une dizaine de mètres pour atteindre la place du Breuil, les Ormes qui bordent la route ont leur feuillage aux couleurs de l'automne. Les

tables et les chaises des cabaretiers sont sorties pour que les éventuels promeneurs viennent consommer. Marie Jason, l'amie de Mathilde a même sorti un vieux parasol aux couleurs de la Verveine du Velay, de loin elle a vu son amie et son fils, elle leur fait un signe pour qu'ils viennent. Juste à ce moment, de la petite quincaillerie, tout à côté du grand café du Breuil, le curé sort avec à la main des pièges à souris.

- *Bonjour, Monsieur le curé, vous allez oser tuer ces petits rongeurs ?*

- *Hé, André si je veux garder un peu de pommes et de poires pour l'hiver, j'ai intérêt à devenir un criminel de souris ! Alors tu es là pour quelques jours, dis, au moins, t'es-tu confessé depuis que tu es parti en Afrique ?*

- *Monsieur le Curé, en Afrique, il y a aussi des curés, des pères blancs, leurs paroisses sont aussi grandes que la moitié de la France.*

- *C'est bien, il faut que tu viennes quand même me voir, tu m'apporteras un peu de soleil.*

Mathilde tire le bras de son fils, ils laissent l'homme de Dieu continuer son chemin, mais comme il aime bien discuter, il n'arrivera jamais avant l'angélus de midi à son presbytère. Tous les anciens du village semblent être informés du retour du fils Rousseau. La place du Breuil est bordée de maisons juxtaposées, à deux étages, le tout surmonté d'un grenier où il est possible de stocker du foin, comme si c'était une rue. À partir de là où ils se trouvent, commence un arc de cercle, à seulement une vingtaine de

mètres du café de Marie, une de ces maisons semble avoir été refaite à neuf. Lorsqu'ils arrivent à sa hauteur, une persienne s'ouvre, dans l'encadrement une dame vêtue d'un déshabillé soyeux, les regarde avec insistance : - *C'est Madame de la Masselière*, chuchote Mathilde à l'oreille de son fils. Lui regarde, il a bien entendu parler de cette Madame de la Masselière, avant qu'il ne parte, mais jamais il ne l'avait vue. - *Viens, te vais t'expliquer*. Elle tire son garçon pour aller directement dans le café de son amie Marie.

- *Voilà, en 1942, lorsque les Allemands ont occupé toute la France, les de la Masselière ont tout quitté à Lyon pour venir s'installer à Saint-Cirgues. Monsieur de la Masselière, n'a pas eu de chance, le premier hiver lui a été néfaste, grippe, fièvre, il a été obligé de partir dans un sanatorium pas trop loin du Puy-en-Velay, trois mois, il est parti, laissant sa veuve seule à Saint-Cirgues. Sa sœur, la mère de Roseline est venue avec elle, puis, sans que personne ne sache ce qui s'est passé, elle a disparu. Tu sais ou tu ne sais pas, mais les nobles n'aiment pas que leurs histoires arrivent aux oreilles des autres. Roseline, complètement désargentée, est restée avec sa tante, elle s'occupe d'elle, lui fait les courses, bien sûr, le ménage, lui tient compagnie sans que la Comtesse débourse le moindre centime. Jamais elle ne sort sans sa tutrice de tante. Je t'ai toujours entretenu de cette jeune fille dans mes lettres, il faudra que je me débrouille pour que tu la rencontres.*

- *Maman, je t'ai toujours dit qu'il ne fallait pas que tu*

joues avec moi à la marieuse, je vis dans un pays pas trop accueillant, il y fait chaud, je suis rarement dans une maison, la plupart du temps, je suis en mission au milieu du désert, alors moi, une femme à la maison, c'est un souci de plus.

- Écoute-moi, ne dis rien, tu verras, je ne veux pas t'influencer mais...

- Moi je n'en dis pas plus que ta maman, mais, comme elle dit : mais... Argumente Marie Jason.

C'est, mais, importune au plus au point le saharien, il commence à être agacé, voilà même pas 24 heures qu'il est ici, il n'entend parler que de jeune fille à marier. Ce qu'il désire c'est entendre l'histoire du village, c'est avoir des nouvelles de tous ces jeunes, partis dans le maquis, puis, au fur et à mesure que les troupes de libération arrivaient, ils s'enrôlaient pour continuer pour aller à la guerre contre l'envahisseur. Arrive Louis, ce camarade de toujours accompagné par Jeanne, ils viennent encore, tous deux, de faire un tour aux champignons, leurs paniers sont pleins. En même temps, arrivant du bas de la place du Breuil, une jeune femme accoutrée du parfait équipement de ramasseurs de champignons.

- Alors Roseline, ta cueillette a-t-elle était bonne !

- Pas mal, je suis allé vers La Palisse, Marie m'a montré un petit bois, j'ai même trouvé six belles Oronges, elle m'attendait. Trois ramasseurs sont passés à côté, ne les ont pas cueillies, dès qu'ils ont eu le dos tourné, elles ont été mises au fond de mon panier.

- *Tu ramasses ces champignons, tu n'as pas peur de te tromper ?*

- *Non, pas du tout, là, ce n'est pas Marie que m'a appris, à Saint-Cirgues, vous ne ramassez que les cèpes, même pas les pieds bleus !*

Ils arrivent tous trois pour montrer leur récolte. André ne bronche pas, il semble surpris, il ne reconnaît pas la nièce de Madame de la Masselière. Un petit sourire apparaît au coin de ses lèvres, il regarde, à tour de rôle sa maman et la tante de Louis, il commence à comprendre les mais... d'il y a quelques minutes.

- *Alors c'est vous le Saharien !*

- *Si vous le dites ! Donc vous c'est Roseline, puisque Louis vous a appelée. Alors bonjour Roseline.*

De retour à Béchar.

La guerre, voulue par les Allemands et les Japonais, deux peuples hégémoniques, se retourne contre eux. En orient, les Américains aidés des Australiens reprennent île après île. Le 20 octobre 1944, c'est le premier débarquement de cette coalition aux Philippines. En Europe, les Anglais libèrent la Grèce, Tito tourne sa veste et bote les Allemands hors de Belgrade. Les troupes Russes, après avoir été acculé, proche de la défaite, rentrent en Hongrie.

En France, les Allemands, ont été refoulés proche de leurs frontières, le peuple souffre encore, même si l'aide américaine commence à arriver, il manque le pain, la viande, l'huile, les pommes de terre. Au fur et à mesure que la paix s'installe, les Français prennent la mesure des dégâts et des destructions causées par l'occupant.

Il est difficile à connaître, en ce début de l'année 1945, le nombre de citoyens, arrêtés ou internés tant dans les prisons Françaises qu'expédiés dans les camps de concentration et d'extermination en Allemagne. Les langues se délient, petit à petit, l'ampleur de la délation, au profit des troupes de l'occupation, se découvre.

Le Gouvernement Provisoire de République française est installé à Alger, le général-de-Gaulle en est le chef. Il faut dire quand cette fin 1944, la France est politiquement très divisée. Il y a deux partis très forts : À gauche, le parti Communiste PCF et les Socialistes SFIO, à droite un parti fort le MRP, au centre quelques petits partis dont les

Radicaux. C'est dans ce climat où la joie et la peine sont monnaie courante, et que la politique se fait en fonction des appuis, sans qu'il n'y ait une adéquation valable et une envie notoire d'arriver à relever cette France meurtrie par quatre ans d'occupations, qu'André a repris le bateau. Il rapporte des quelques jours passés à Saint-Cirgues, la joie de vivre, le plaisir d'avoir rencontré ceux qu'il appelle : mes amis, ma famille. Lorsque le bateau a quitté le port de la Joliette, à Marseille, le quai était encore encombré de matériel militaire, il s'est accoudé au bastingage, son regard était au-delà la chaîne de montagnes de l'Estaque, vers ses collines de l'Ardèche, les siens et, pour la première fois, vers Roseline. À cet instant il prend conscience que quelle chose de nouveau est en lui : est-ce l'amour ? L'amour, il ne faut pas encore compter dessus, pour cet habitué à la solitude dans le désert, vraiment, sûrement pas encore.

Au début, ce ressenti passe par des images qui défilent dans son cerveau. L'arrivée des premiers frimas de l'automne, les soirées autour de la cheminée, à raconter les histoires du désert, la tisane au tilleul sucré avec du miel de bruyères. Les promenades à la recherche des cèpes avec ce gamin, Charles, ce petit Marseillais de 14 ans, avec son accent chantant, qui s'est pris d'affection pour Mathilde. Puis, alors que ses yeux scrutent les rivages provençaux, les premières images de Roseline arrivent. Le sentiment que cette jeune fille, délaissée par des parents qui n'ont pas su surmonter le déclin du tissage de la soie, soit devenue simplement la bonne, au lieu

d'être la nièce de Madame de la Masselière.

Ce bref instant lui apporte quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti. Lorsque le bateau dépasse l'Île du Frioul, qu'il prend franchement la route du sud, vers l'Algérie, que la fumée noire, rabattue par le Mistral, vient lui embuer les yeux, ses pensées se font plus précises, il entrevoit l'impossible qu'il s'interdisait il y a seulement trois mois. Il est resté jusqu'à la nuit, sans broncher, accroché à ce bastingage, imaginant que, peut-être, le capitaine, pour le satisfaire, eut fait demi-tour. Lorsque, au large, alors que les dernières lumières des villes côtières s'étaient mélangées à la mer sombre, que la houle devenait plus forte, il est allé chercher, dans sa cabine, son burnous bleu, il s'y est enveloppé, et a attendu l'impossible miracle. Navigant dans un chenal où les mines flottantes avaient, sans absolu, été détruites, le navire gardait le cap fixé par les autorités.

C'est dans un état second qu'il a débarqué à Alger. Dès l'après-midi, il était à la direction du Mer-Niger, d'une part pour faire état de son retour, mais aussi pour connaître les intentions des politiques. Monsieur Laurent, le directeur général, l'attendait avec une certaine impatience, pour lui donner la dernière vision du gouvernement provisoire sur l'avenir du Mer-Niger. Monsieur Laurent a rencontré le nouveau Gouverneur général de l'Algérie, Yves Chataigneau, diplomate socialiste, recommandé au général-de-Gaulle par général Catroux. De cet entretien il est ressorti que la priorité, compte tenu de l'effort incommensurable fourni par le Mer-Niger pour

l'approvisionnement en charbon du Nord de l'Algérie, sera de continuer, rapidement, la construction de cette ligne qui devra, le plus plus tôt possible relier Nemours, sur la Méditerranée à Gao puis Tombouctou sur le Niger.

Lorsque André apprend cela, sa joie s'extériorise, il taperait presque sur l'épaule du directeur, puis il devient soucieux :

- *Nous avons perdu la main-d'oeuvre espagnole.*

- *Non, nous avons toujours des Espagnols pour lesquels nous avons changé de statut. D'autre part, le gouvernement provisoire va nous fournir une nouvelle main-d'oeuvre : les prisonniers Allemands qui viendront de Tunisie et de la Libye. Il va nous être affecté du matériel de terrassement en provenance de l'aide américaine pour la reconstruction. André, vous partez dès demain, avec moi, pour Béchar, il faut tout mettre en place pour que tout commence le plus rapidement possible, nous devons surfer sur les désirs du Gouverneur général.*

Ces quelques paroles ont un effet spectaculaire sur les pensées du géomètre, en quelques secondes l'Ardèche s'est envolée, Roseline est redevenue, presque un mythe, le Sahara le reprend mieux qu'il ne l'avait laissé, il n'y a guère plus de vingt jours. La nostalgie qu'il a éprouvée sur le bateau s'est envolée comme si un immense cachet d'aspirine lui avait ôté un mal de tête tenace.

À l'issue de cette réunion avec son directeur André se replonge dans le brouhaha et l'exubérance de la vie des Algériens. Le calme de l'Ardèche est vite oublié, le long de

la route qui surplombe le port, en ce début d'après-midi de novembre, la foule est dense, il faut, par moments, jouer des coudes pour avancer. Sur le bassin du port trois cargos sont chargés par une multitude de dockers, derrière la ligne d'horizon, il y a la France, mais, à ce moment elle est bien loin, il est déjà à demain en route vers Béchar, ce qu'il regarde c'est la mer, cette eau qui manque tant au peuple Saharien.

Béchar, c'est Salim ce diable de chauffeur, celui qui lui a fait découvrir le bled, c'est ses deux compagnons : Monnier et Provost. Tel un mirage, au-dessus de la Méditerranée bleue, apparaît la palmeraie à Figuig, il se voit près du marabout, sur le petit promontoire, écoutant les fellahs travailler sur leurs lopins de terre. Il sent, tout proche l'odeur du patchouli de la sage Aïcha. Il ferme les yeux, l'imagine, puis lentement, son visage, drapé d'un foulard, s'estompe, à sa place, aussi lentement que le premier a disparu, celui de Roseline s'installe. Il se secoue, regarde autour de lui, il est bien à Alger, sur le front de mer, il est bien en Afrique, demain, si tout va bien, il sera à Béchar.

Aux cris commerciaux d'un vendeur de journaux, le revoilà au début novembre 1944. Dans la presse, les grands titres sont pour le départ vers la métropole de, l'Assemblée Constitutive Provisoire, créée pour préparer le retour, en France de la démocratie. L'Algérie est profondément Pétainiste, la période de l'État Français dirigé par le Maréchal Pétain a donné beaucoup de prérogatives aux gros colons. Avant que les troupes Américaines ne

débarquent en novembre 1942, les propriétaires des immenses domaines agricoles étaient choyés, ils approvisionnaient sans compter les inféodés aux troupes d'occupation, au détriment du peuple autochtone qui pourtant assurait l'essentiel de la main-d'oeuvre. André a laissé de côté la politique, pour lui, la seule chose qu'il demande c'est que la ligne de chemin de fer du Transsaharien se fasse, il est là, pour cela et pour rien d'autre, alors Pétain, Américains, il est et sera avec eux s'il lui donnent satisfaction.

Contrairement aux dires du Président du Mer-Niger, André fera le trajet vers Béchar seul et en train, l'essence est réservée aux militaires. Départ le matin du 8 novembre 1944 à Alger, c'est la première fois qu'il effectue ce voyage en train. En première classe, les banquettes sont à peine rembourrées, à travers la baie, il voit les montagnes de l'Atlas, certains sommets, au-dessus de Blida, sont recouverts d'une couche de neige, pourtant, dans la plaine de la Mitidja, il fait chaud. Les orangers sont couverts de fruits en cours de maturation, les fellahs labourent, après la récolte, les terres sous les oliviers. Jusqu'à Blida les villages sont proches, le train, avec en tête une grosse locomotive à vapeur, Américaine, laisse au-dessus de cette plaine agricole un large nuage de fumée que la faible brise de l'automne n'arrive pas disperser. Sur le quai, à Blida, une foule compacte attend pour prendre place dans le train. Au départ, à Alger il y avait beaucoup de monde, maintenant, le train est plein.

Au fur et à mesure que ce train s'éloigne de la capitale

Algérienne, André n'avait pas trop fait attention aux autres voyageurs, lorsque le convoi se met en route après cet arrêt, les couloirs sont pleins, les différentes classes sont abolies. André voyage dans son accoutrement préféré, son large burnous l'enveloppe, cet habit ne ressemble pas aux tenus des autres voyageurs Européens, ils sont guindés, avec une large cravate, un chapeau en feutre visé sur leur tête. Les dernières places libres, dans son compartiment, ont vite été occupées. Devant lui, une jeune Algérienne accompagnée par ce qui pourrait être son enfant est venue s'installer. Le train ne roule que depuis quelques minutes, que cette dame sort d'un cabas, tout ce qui est nécessaire pour faire un bon repas. Sa valise sur les genoux va lui servir de table, au menu : une large Kesra, coupée par le milieu, dans laquelle sont mélangés, sardines à l'huile, salade verte, tomates et olives.

Notre héros, l'oeil amusé, la regarde, en réponse, un regard un peu dur lui oblige à baisser ses yeux. Puis, l'Algérie revient à la surface, elle fend son pain en quatre, en donne une part au jeune enfant qui semblait attendre ce repas depuis pas mal de temps, elle prend une autre part, la tend à André, - *c'est pour vous !*

Le geste de la vie commune en Algérie vient de se réaliser. Que ce soit dans le Sud, ou ici dans le Nord, un Algérien, digne de ce nom, qu'il soit pied-noir, c'est-à-dire descendant de premier colonisateur, ou indigène de n'importe quelle classe, n'osera jamais narguer son prochain. Pour lui le partage est la base de la vie en

communauté. André accepte, il est impensable qu'il puisse refuser, puis, tout d'un coup, prend conscience qu'il a, tout simplement, oublié de prévoir de quoi manger. Il a, comme d'habitude, lorsqu'il part mission emporté une gourde de trois litre d'eau, c'est tout, c'est peu. Lorsque la dame assise devant lui, après qu'il lui ait proposé un peu d'eau, lui demande où il va et qu'il lui répond : à *Colomb-Béchar*, elle se met à sourire, avant de lui répondre :

- *Vous n'y serez que demain vers midi.*

- *Comment, demain vers midi, je croyais que je serais rendu ce soir.*

- *Si c'est la première fois que vous allez dans cette ville, vous êtes excusé.*

- *Non, je travaille dans le Sud, je vais à Béchar puis à Gao.*

- *Alors là, vous n'êtes pas excusable, heureusement, à Perrégaux, vous pourrez vous procurer de quoi manger pour terminer votre voyage, vous devez avoir l'habitude que votre femme vous prépare à manger.*

- *Non, je ne suis pas encore marié, c'est mon boys Alexandre, un noir d'Afrique Centrale, qui s'occupe de cela lorsque je suis à Gao, sinon, c'est un chauffeur cuisinier, lorsque je suis en mission à travers le désert.*

- *Vous êtes bien un Roumi, excusez-moi pour ce nom que nous donnons aux Français, non originaires d'Algérie, vous avez l'habitude d'être servi.*

- *Non, je suis capable de me débrouiller seul, j'arrive de mon village, en France, j'ai complètement oublié votre façon de vivre, votre façon de tout prévoir, pour ne pas être à la merci des autres.*

- *C'est bon, je plaisantais, je ne veux pas vous froisser, mais avec votre accoutrement de Spahis, je vous croyais officier dans cette armée, comme mon frère aîné, qui est en ce moment avec l'armée, du général Leclerc, tout près de Strasbourg.*

- *Vous maniez le Français avec une certaine dextérité, j'ai rencontré, il y a quatre ans, un Marocain qui m'a surpris comme vous le faites à cet instant.*

- *Vous descendrez comme moi à Perrégaux, le train pour Béchar arrive vers deux heures de l'après-midi.*

Cette conversation se fait à voix haute, les autres passagers qui occupent ce compartiment suivent cette joute orale, ils acquiescent à chacune des répliques, attendent la réponse, solliciteraient presque que le débat aille dans autres directions. Ils voudraient bien, maintenant, connaître ce qu'a fait un Marocain, pour surprendre ce métropolitain. Seulement la jeune dame, comprenant que certaines choses de la vie, n'ont pas, à être traités sur la voie publique, fait volte-face et demande :

- *Où se trouve votre village en France ?*

- *C'est un tout petit village dans la montagne Ardéchoise.*

Les yeux du saharien s'embuent, dans son esprit, il quitte ce train qui l'emmène vers son destin, il se revoit, encore une fois, à Saint-Cirgues, courant à travers les bois avec Charles, il le revoit cassant ses morceaux de Fayard pour en faire du bois à gazogène. Puis il se voit longeant le

Mazan à la recherche d'un coin où il pourrait voir des truites en quête de mouches. Puis, parti dans un rêve un peu fou, il voit, devant lui, dans ce compartiment d'un train des chemins de fer algérien, Roseline. Le cahot des roues, au franchissement des joints liant les rails, lui fait basculer la tête comme dans l'autocar de Monsieur Chabannis, son rêve, paupières closes, vient d'effacer la réalité. Le franchissement d'une aiguille, à l'entrée de la gare, à Relizane, fait balancer plus fort le wagon le ramène sur terre, il est en Afrique, il est en Algérie.

- Pardon, j'étais dans mon village.

- Nous sommes à Relizane, en Algérie, dans une heure, vous serez à Perrégaux, je descends dans cette ville, je vais chez mes parents accompagnés de mon jeune frère. Mon papa dirige une grande propriété appartenant à un colon, un grand avocat inscrit au barreau, à Alger. Ce colon m'a permis de poursuivre mes études, il nous a aidé, dans quelques mois je serais un nouvel élément de son cabinet.

- C'est formidable, je vous félicite.

De nouveau, les autres voyageurs s'intéressent à la discussion, un vieux Monsieur assis tout contre la cloison du compartiment, proche du couloir, demande :

- Vous êtes avocat, donnez-moi votre adresse, cela peut toujours servir !

- Non, répond la jeune femme, je ne suis qu'étudiante, puis je serais qu'une adjointe, dans notre pays les femmes n'ont pas encore le droit d'être libre. Vous savez, nous n'avons pas encore le droit de voter, alors ne comptez pas

que je puisse participer à votre défense avant longtemps.

La jeune femme, pour clore cette interpellation, qu'elle ne semble pas accepter, se retourne vers la baie vitrée, de cette façon, elle échappe à d'éventuels commentaires venant de ce personnage. André a un grand sourire, il fait une grimace au gamin qui accompagne l'étudiante pour essayer de le distraire, l'enfant baisse la tête pour que son regard échappe au Saharien, essaye de voir ce qui se passe, puis, en mal d'idées, plonge sa tête sur les genoux de sa grande sœur.

Le silence se fait dans le compartiment, le vieux monsieur ouvre le un quotidien : l'Écho d'Alger, en face un couple de retraités, se regarde avant de fermer les yeux pour se reposer un peu, André regarde la campagne qui défile, les maisons sont de plus en plus rapprochées, la ville est là, le train ralenti :

- Vous êtes arrivé à Perrégaux ! Au-revoir, mon père m'attend. Pour vos courses, il y a une échoppe juste devant la gare.

La gare à Perrégaux est située hors de la ville, au milieu des plantations d'orangers qui font la richesse de cette partie de l'Algérie. Perrégaux est une gare importante, c'est le croisement de la ligne de chemin de fer Alger-Oran à voie normale et celle qui va d'Oran à Béchar à voie étroite. Cette dernière ligne dessert Arzew, un petit port de pêche à l'ouest de la rade de Mostaganem. En allant vers Béchar le train doit monter l'atlas tellien depuis la

plaine de l'Habra, par Dublineau, la voie suit un oued sur lequel de nombreux barrages, dont celui de l'oued Fergoug, ont été édifiés pour stocker de l'eau pour l'irrigation des cultures.

Lorsque le train rentre en gare à Perrégaux, André est stupéfait, il est vrai que ses amis à Béchar lui avaient bien parlé de ce train à voyageurs d'un autre âge. Une machine vapeur avec tender, 040, État, cinq wagons à voyageurs, en bois. Le mécanicien de cet ensemble s'arrête sous la prise d'eau, deux heures trente que ce train a quitté Oran, il a déjà soif. La fontaine, sur le quai, est prise d'assaut, tout le monde court pour remplir une gourde d'eau.

Cette fois, en première classe, les banquettes, avec accoudoirs personnels, sont en noyaux de pêche, pardon en latte de bois, brillantes tend de de postérieurs les ont lustrées. Assis en face de lui, dans le sens contraire à la marche, un homme d'une cinquantaine d'années, un costume gris, un chapeau à larges bords semble intrigué par la tenue vestimentaire du géologue. Il est évident qu'avec l'instance de son regard cette homme désire engager une conversation :

- *Vous êtes militaire, vous êtes en permission ?*

- *Non, je ne suis pas militaire, non je ne suis pas en permission !*

André voudrait se concentrer, il n'arrivera à Béchar que demain, 9 novembre 1944, après un périple dont il aurait bien voulu se dispenser. Discuter, encore discuter, encore

raconter d'où on vient, non pas pour le moment. La réponse aux deux questions étaient brèves et ne semblait pas apporter de contestation, il se replonge dans ses pensées.

- Vous savez l'oued que nous suivons, est une rivière sauvage, il a tué, il y a une cinquantaine d'années beaucoup de monde !

Le bonhomme veut vraiment entamer la discussion, André s'ébroue, se secoue et répond simplement : *Ah bon !* Seulement, ce simple *Ah bon !* est pris comme un acquiescement, aussitôt un cours, sur les crues des oueds, est lancé : Tout est dit, l'homme semble féru, petit à petit son discours devient intéressant, ce que le géologue entend correspond à un problème récurant qu'il a découvert depuis son arrivée en Algérie, il y a six ans.

- Je suis géologue, je travaille depuis six ans à la préparation de la construction de la ligne du Mer-Niger. Ce que vous me décrivez, sur les oueds me sied au plus au point, nous, les métropolitains, nous n'en savons jamais assez. Bientôt nous allons être obligés à faire traverser un large oued par notre ligne de chemin fer. Plein de questions se posent : devons nous le faire en radier, au risque d'être obligés, à chaque crue importante, de reposer la voie, ou faire un ouvrage d'art de 1 kilomètre.

- Merci, moi je suis professeur dans un lycée à Mascara, ce n'est pas trop loin d'ici, mais la côte est tellement dure et longue que pour faire 42 kilomètres, le train met deux heures quinze. Les oueds, en Algérie, regardez-les, ne vous

mesurez jamais à eux, vous perdrez toujours. Depuis la première rupture de ce barrage, deux autres crues ont tout emporté. Chaque fois c'est l'armée qui reconstruit un nouvel ouvrage. Une ville a été créée au bas de la montagne, juste au débouché de l'oued Habra, la plaine a été irriguée et plantée en orangers, en été, il faut de l'eau, donc les autorités font des barrages. Vous savez, maintenant il n'y a plus de mort, un système d'alerte prévient la population.

André ne répond pas, le train va de moins en moins vite tant la côte est raide, par moments, il semblerait que l'ont pu descendre et se dégourdir les jambes, sans pour cela courir.

Le professeur parle, il n'ose l'interrompre, il veut aller jusqu'au bout de son savoir :

- L'eau qui provoque les crues vient de fortes pluies qui arrivent, soit au printemps, ou surtout, au début de l'automne, lorsque le vent du nord se charge de pluie au-dessus de la Méditerranée chaude, à la fin de l'été et que les nuages rencontrent l'air frais de l'Atlas. Cette vallée de l'Habra est le seul déversoir.

Je vous ennuie avec toutes mes explications...

- Pas du tout, c'est très instructif. Nous, nous sommes rendus compte, en construisant la ligne qui va aller de la Méditerranée au fleuve Niger, que le problème des crues des oueds devait impérativement être pris en compte. Par endroits, c'est presque incompréhensible, nous construisons un pont... une crue arrive, l'oued passe à côté

de notre pont et emporte le remblai.

Le haut de la côte est atteint, le tortillard prend de la vitesse, un grand coup de sifflet, comme si ce signal lui redonnait du souffle, le balancement du wagon indique que le train franchit un aiguillage, le train ralentit, la locomotive s'arrête juste à l'endroit où le personnel de conduite va pouvoir refaire le plein d'eau. Le professeur se lève, retire son chapeau en signe de salut :

- Bon voyage monsieur le géologue.

Le soleil est prêt, à se coucher lorsque le train, après que tout le monde a repris sa place, que les nouveaux arrivant se soient installé, cahin-caha le tortillard se fraye un passage au milieu des vignobles de Mascara qui ont mis leur habit d'automne. Le confort est franchement absent, André essaye de trouver une bonne position pour qu'il ne s'engourdisse pas les jambes.

Le couloir dans ce train est au centre, en première classe, deux sièges d'un côté un seul de l'autre. Au total une trentaine de places presque toutes occupées par des voyageurs montés au fil des arrêts. Par endroits des radiateurs alimentés en eau chaude par la locomotive viennent réchauffer l'air, depuis que le train est arrivé dans le plateau au pied de Mascara, dehors il semble qu'il fasse beaucoup plus frais, l'automne sur les hauts-plateaux de l'Algérie est parfois très froid. La plupart des occupant de cette voiture, dès que la nuit est arrivée, ont puisé dans des paniers, des sacs, ce qui est nécessaire

pour leur repas du soir. La nuit est tombée, une lampe, protégée par une grille, éclaire, comme elle le peut l'environnement. À l'extérieur c'est la nuit noire, seules les étoiles éclairent le paysage. Par moments, au loin dans la campagne la lumière d'un foyer. Une heure plus tard, en approchant d'une station, les lumières s'intensifient, comme toujours un grand balancement, les bruits des roues du wagon heurtant l'aiguillage, l'arrêt, en bordure du quai, le crissement des plaquettes de frein sur les roues en acier, un panneau indique : Saïda, beaucoup de monde attend l'arrêt complet du train : *les gens ne pourraient-ils pas rester chez-eux, à l'air de se se demander notre voyageur !*

La porte du wagon qui donne sur une plate-forme, en bout de la voiture, s'ouvre, un homme, corpulent, habillé d'un grande gandoura, typique des gens du sud, accompagné d'une dame avec un foulard qui lui tiens les cheveux, sûrement son épouse et, une jeune fille, habillée à l'européenne, rentrent dans le wagon, viennent s'installer aux places libres à côté et en face d'André.

La tranquillité pour la nuit vient de s'échapper, il va falloir tempérer, simplement qu'il puisse dormir. Déjà douze heures que son voyage a commencé.

- *Bonsoir, êtes-vous militaire?*

- *Non, je suis géomètre au Méditerranée-Niger.*

- *Vous êtes pied-noir ?*

- *Encore moins, je suis métropolitain.*

- *Pardon, je suis curieux, veuillez m'excuser.*

- *Je suis simplement fatigué, depuis ce matin huit heures,*

je suis en voyage, et je commence à en avoir assez du balancement de ce wagon d'un autre âge.

- Moi, j'aime bien utiliser ce tortillard, en été, nous l'appelons le train guerbas, aux fenêtres sont suspendues des outres en peau de chèvres, c'est la seule manière d'avoir de l'eau fraîche.

- Je connais, je suis souvent en mission à travers le Sahara pour étudier le tracé de la ligne de chemin de fer qui doit relier la Méditerranée au Niger, nous, les guerbas sont toujours accrochées aux portières des voitures.

- C'est formidable, moi j'habite à moitié à Adrar et l'autre moitié de l'année à Béchar, depuis un mois, j'étais à Saïda pour aider ma fille à passer un examen pour rentrer dans l'administration des territoires du sud.

Le train a repris sa route, lentement il monte le dernier contrefort de l'Atlas pour accéder aux hauts-plateau, domaine des alfatiers et grands troupeaux de moutons. Les gens en Algérie sont très expressifs, ils ont toujours envie de tout savoir, mais en fait ce qu'ils entendent, entre d'une oreille pour sortir de l'autre. Ce qu'ils cherchent c'est le contact, en catimini, ils ne voudraient jamais perdre une occasion d'étaler soit leur richesse, soit, leurs connaissances. L'Algérie est très étendue et pourtant à chaque occasion, il semble que votre interlocuteur du moment, malgré une séparation géographique de cinq ou six cents kilomètres, semble vivre tout près de chez vous. Alors que les deux hommes parlaient, l'épouse, a installé un réchaud à pétrole à la limite du couloir central. Après

avoir réchauffé le bec avec de l'alcool à brûler, puis pomper, pour augmenter la pression, dans le réservoir, a enflammé son réchaud. Elle dépose dessus un tellière arabe que sa fille a rempli d'eau. Rien de ce qui se passe ne semble déranger les autres voyageurs, juste le voisin, de l'autre côté du couloir central a replié ses jambes sous sa banquette de peur que la flamme n'atteigne son pantalon bouffant.

- Vous prendrez bien un verre de thé avec nous !

- Je sais qu'il est interdit que je refuse, donc, avec mon plus grand, merci, j'accepte !

Dès qu'André a donné son accord, d'un grand cabas, la jeune fille sort un plateau en cuivre ciselé, le pose sur un support, sort quatre petits verres, les essuie avec un torchon rouge comme le sang, puis, avec un grand sourire dit :

- Vous allez aimé, ma maman fait le thé à merveille, alors que la tradition veut que ce soit, chez nous, les hommes qui fassent le thé, mon papa préfère que ce soit maman qui le fasse.

La jeune fille s'exprime en parfait Français, sans accents, ce qui interloque un peu le géomètre.

- Où avez-vous étudié le Français ?

- À l'école, bien sûr !

- Non, reprend le père avec un grand sourire, depuis son plus jeune âge, elle a été à l'école en France, chez un de mes frères, elle vient de revenir chez nous pour rentrer

dans la vie active. Maintenant il faut qu'elle me rende tout ce que j'ai, fais, pardon tout ce que nous avons fait avec mon épouse pour qu'elle puisse devenir autre chose qu'une femme qui a des enfants, qui devient la bonne de son mari.

- C'est formidable, ce matin, j'étais dans le train qui relie Alger à Oran, j'ai rencontré une autre jeune femme algérienne dont le père est gérant d'une propriété à Perrégaux, elle termine ses études d'avocat. J'ais une amie, à Figuig, au Maroc, je suis intervenu auprès de son frère et de son père pour qu'elle aille à l'école, maintenant elle sait lire, écrire, mais plus haut n'est pas faisable pour leurs ressources. Mais vous me dites en France, alors elle a passé la guerre de l'autre côté de la Méditerranée !

*- Oui, j'ai souvent eu peur pour elle, mais Dieu l'a protégé
 - Dans quelle ville était-elle ?*

- Elle était au bord la mer, à La Ciotat, à côté de Marseille, mon frère travaille depuis 1934 au chantier naval de cette ville, il est soudeur.

- La Ciotat, mais c'est la ville d'un jeune garçon que je viens de rencontrer à Saint-Cirgues-en-montagne, dans l'Ardèche, j'y étais en vacances la semaine dernière, comme le monde est petit.

La jeune fille qui a tout au plus 15 ans se retourne vers André, le regarde bien en face et lui demande :

- Comment s'appelle ce jeune garçon ?

- Charles, puis, après une hésitation comme si son souvenir, tardait à remonter à la surface, Charles Baudin.

- *Charles Baudin, Monsieur, mais je le connaissais, il habitait au début de la rue Frédéric Mistral, au Valla de Roubeau, sa maman est morte en 1943, lui a disparu, je ne savais pas où il était.*

- *Ne m'appellez pas Monsieur, je suis André, André Rousseau, je disais à votre papa que le monde est petit, je crois qu'il vient encore de rétrécir. Vous avez dû souffrir pendant l'occupation ?*

- *Non, mon oncle est un malin, il se débrouillait toujours pour que je ne manque de rien. Mon nom est Zorah, je n'aime pas ce prénom, trop exotique pour la France, les bonnes soeurs où j'allais à l'école, m'appelaient Marie, maintenant je vais me nommer à nouveau Zorah, les premiers jours après mon retour en Algérie, je ne savais plus comment je m'appelais.*

Inconnu, il y a moins d'une heure, le groupe est devenu presque une famille. Après le thé aromatisé avec une plante aux feuilles argentées et velues, tout de même un goût fort délicieux, la maman de Zorah a sorti de son cabas des gâteaux au miel, des cornes de gazelle. André apprend vite, tant par le mari que par la fille que cette maman, trop heureuse de retrouver après quelques années sa fille, la gâte, s'efforce de rattraper le retard d'affection.

Il a fallu, alors qu'il était minuit passé, que Brahim, le prénom du père, demande que l'on se repose un peu. Les paupières lourdes n'ont pas tardé à se fermer, laissant le rêve s'installer. Personne ne s'est réveillé lorsque le train s'est arrêté à Méchéria, la grande ville alfatière des hauts-

plateaux, quelques voyageurs sont descendus, laissant tous les autres se reposer.

Comme un cheval qui sent son écurie, alors que le jour essaye de pointer son nez, au travers d'une petite brume matinale, le train, aidé par la déclivité de la ligne a accéléré. Le balancement, dû au roulement des roues d'acier sur des rails d'acier, se faisant plus fort, n'a pas tardé à faire ouvrir les yeux à tout ce beau monde. Au fil des kilomètres, la tête de la jeune Zorah était venue se poser sur l'épaule d'André, comme si elle l'eu fait avec un grand frère. C'est dans cette position qu'elle se réveille, avec des montagnes d'excuses.

Le jour est à peine levé, lorsque le convoi arrive à Aïn-Sefra. André, immédiatement, se revoit au réveil de cette première nuit qu'il a passé, en Algérie, voilà maintenant six ans, il revoit le chauffeur Slimane, faire sa prière, l'odeur de ce premier café servit encore chaud, et, comme par enchantement l'odeur du café arrive, à cet instant, non, il ne rêve pas : - *Tenez, ce café va vous réveiller.* La maman de Zorah lui tend une verre, en silence, elle l'a préparé, André est confus, il n'a rien que quelques oranges achetées à Perrégaux et son sourire pour dire : - *Merci.*

L'attente, dans cette gare, n'est pas longue, implantée tout près de la montagne, il n'a pas été possible, lors de la construction de cette ligne, dans les années 1890 d'installer un triangle ferroviaire pour la rotation des machines à vapeur, comme ces machines ne peuvent pas circuler tender en avant, c'est une nouvelle locomotive qui

va tirer le train.

Maintenant, après être descendu des haut-plateaux, le train circule dans une vallée encaissée, juste à côté de la piste routière. Tout ce qui s'est passé au cours de ce voyage revient à l'esprit de notre voyageur, cela se bouscule dans son cerveau, puis, sans crier gare, à haute voix il annonce :

- En fait, mon directeur a eu raison de me faire rejoindre Béchar en train, jusqu'à présent je ne connaissais que le désert, maintenant je connais les Algériens.

Un grand éclat de rire de la part de son voisin qui se trouve maintenant dans le sens de la marche, ponctuée l'annonce d'André.

- Je vous l'avais dit, moi aussi j'aime ce train.

Jusqu'à Colomb-Béchar, les discussions vont se poursuivre. Maintenant, André sait que ce compagnon de voyage est un gros transitaire, en thé, dattes, et en sucre.

- Lorsque vous passerez à Adrar, n'oubliez pas vos compagnons de voyage, nous serons, tous les trois, très heureux de vous recevoir, notre maison est tout proche de la palmeraie.

Il est treize heures, lorsque le train arrive, enfin à Béchar, Slimane est là avec la Gazelle, cette voiture d'origine italienne, qui arrive bientôt au terme de sa vie, après avoir parcouru plus de 200 000 kilomètres. Lucien, Jules, tout joyeux du retour du chef de la base de Gao, applaudissent au moment où André descend du train ? Il manque, comme toujours Jean, à la recherche d'une hypothétique

conquête, il n'est pas là mais le cœur y est.

Colomb-Béchar a beaucoup changé en six années, les installations ferroviaires du Mer-Niger sont en toujours en pleine expansion, le dépôt des locomotives, la centrale électrique, sont opérationnels. Sur le plateau, le long de la ligne des Chemins de Fer algériens, des ensembles de villas ont été construits pour accueillir tout le personnel, venu du nord de l'Algérie ou de Métropole.

Ce premier soir du retour sera chez Fabre, il occupe une grande villa sous la petite Barga, un grand jardin, l'électricité quelques heures par jour, couvre feux général à 20 heures, à l'arrêt de la centrale.

Tous veulent des nouvelles de cette France bien loin, ils veulent savoir si leur camarade a fait un pas vers... le mariage. Ils ne seront rien, André a trop entendu la souffrance des femmes, à rester seule dans ce pays où il travaille, avec bonheur, mais qu'il n'arrive pas à aimer. La seule bonne nouvelle qu'il rapporte est celle de Monsieur Laurent : la construction de la ligne va sûrement reprendre. Tard dans la nuit, alors que les derniers papillons de nuit viennent mourir en se brûlant à la flamme de la lampe à acétylène, ils sont allés se reposer, les rêves des constructeurs de lignes ferroviaires peuvent égayer leurs nuits.

La ligne du Mer-Niger se poursuit.

L'armistice demandé par l'Allemagne, le 8 mai 1945 a redonné espoir au peuple français. Une guerre est finie, mais à l'Orient le Japon refuse d'arrêter les combats. En Indochine, la prise du pouvoir par l'occupant nippon, décrète la fin de la colonisation française dans tous les territoires de l'Indochine. Il faut attendre le 6 août 1945 à 2 h 45 (heure du Japon), un bombardier B29 décolle d'une base américaine dans le Pacifique, avec à son bord une bombe atomique à l'uranium 235 d'une puissance de 15 kilotonnes. L'équipage est composé de douze hommes, dont quatre scientifiques. L'explosion équivalant à celle de 15 000 tonnes de TNT rase instantanément la ville d'Hiroshima, dans le sud du Japon. 75 000 personnes sont tuées sur le coup. Dans les semaines qui suivent, plus de 50 000 personnes supplémentaires meurent. Le nombre total de morts reste imprécis ; il est de l'ordre de 250 000. Sur les 90 000 bâtiments de la ville, 62 000 sont totalement détruits. Il ne resta aucune trace des habitants situés à moins de 500 mètres du lieu de l'explosion.

À Colomb-Béchar une autre effervescence se manifeste, tous les événements qui bouleversent le monde, n'arrivent pas à juguler la joie de tout le personnel du Mer-Niger au moment où l'ordre d'avancer avec des rails vers Gao a été annoncé. Les rails ne sont pas là, mais ils vont arriver, les nouveaux élus à l'Assemblée nationale ont donné le feu vert. Monsieur Laurent, le directeur de l'entreprise, a transféré le siège du Mer-Niger à Oujda, au

Maroc pour être plus près de ses gens. L'annonce de la reprise de la pose de la voie a provoqué un afflux de demande d'embauchage, ceux qui sont allés bouter l'occupant hors du territoire national ont besoin de travailler, d'avoir un salaire pour relancer l'économie.

Les chevaliers des sables sont maintenant aux premières loges, ils vont passer des relevés au piquetage du tracé. Fort de la première expérience qui a permis la mise en exploitation, en l'Afrique du Nord, de la première mine de charbon, ils vont arriver à juguler les premières erreurs. Dans le passage du Foum-Delfa les bâtisseurs de Béchar se sont convertis en constructeur de pont. L'industrie algérienne et Marocaine ont besoin de cette houille de Kenadza, le pont qui se construit va permettre, malgré un allongement de 24 kilomètres, d'éviter le morcellement des convois à Tamlet, nécessaire pour faire franchir aux trains, la côte à 35% qui a été installée, dans la précipitation, entre Tamlet et Bou-Arfa.

Depuis trois mois, les diesels électriques Baldwin ont remplacé, entre Oujda et Béchar, les machines 241, à vapeur, arrivées au bout de leur vie. Les rails, démontés sur certaines lignes secondaires, dans le midi de la France commencent à arriver sur l'aire de stockage à Colomb-Béchar. Le transsaharien a apporté à ville le développement économique escompté par les initiateurs de ce projet pharaonique. Sur plusieurs centaines d'hectares de désert, une ville s'est installée, il y a les villas des chefs des différents services, Exploitation, Traction, Voie et Bâtiments, Magasins Généraux, belles maisons en

Pierre, avec jardin. Puis il y a le quartier des premiers subalternes, chef de gare, sous chef de gare, chef du personnel des trains. Le reste du personnel est logé dans premiers logements qui ont été construits le long de la voie des CFA. Pour subvenir aux besoins les plus élémentaires de tous ces agents, venus d'un peu partout, aussi bien de France que du nord de l'Algérie, un économat, sur le principe de ceux qui existent à la jeune SNCF, où il est possible de tout trouver, alimentation, habillement.

Les agents du Mer-Niger, qui s'étaient engagés pour la durée de la guerre, sont tous rentrés chez eux.

C'est dans un immense brouhaha dû à l'euphorie de la reprise de la construction de la ligne, que notre ardéchois est arrivé. Bousculé de tous les côtés, il a du mal à reprendre ses esprits. Les autres chevaliers des sables, Provost, Monnier, et, bien sûr, leur chauffeur Sliman, les premiers arrivés à parcourir le Sahara à la recherche du meilleur passage, de celui qui engendrera le moindre coût de construction, le coût moindre d'exploitation, l'ont accaparé. Lucien Fabre a été nommé directeur de la piste à Colomb-Béchar, Lorraine, son épouse, n'a pas quitté le Sahara depuis qu'elle est arrivée voilà maintenant 5 ans, ils habitent tout près de piste allant au Maroc. La première soirée a été pour eux. La première question qui lui a été posée :

- *Quand vas-tu te marier ?*

- *Je suis ici pour finir le travail pour lequel nous sommes venus dans ce pays. Le mariage est trop important pour*

que je me lance à la légère.

- Je suis bien marié, je n'ai pas l'impression de l'avoir fait à la légère. Lui rétorque Lucien, sa femme renchérie :

- Mais je suis très bien ici, et je suis sûre, que, si tu avais un peu de compassion pour moi, tu te marierais pour que j'aie eu une amie .

- De toute façon elle ne resterait pas à Béchar, vous oubliez que je suis à Gao, maintenant et que j'y ai beaucoup de tâches. C'est surtout Mathilde qui voudrait bien que je convole, mais, comme je ne me suis pas gêné de lui dire : C'est moi qui me marie et ce n'est pas toi qui me marie.

- Passe, coupe Julien, raconte nous ton séjour en métropole,

Ils sont tous les cinq autour de la table, sur la terrasse de la villa de Fabre. La flamme de la lampe à acétylène vacille avec la brise du soir. L'épouse de Julien, Lorraine, l'a un peu éloigné du groupe pour que les insectes qu'elle attire ne viennent pas déranger les quatre compagnons. André parle, parle de tout en évitant ostensiblement de prononcer le nom de celle qui lui trotte dans l'esprit : Roselyne. De Saint-Cirgues, ce qui semblerait être la chose à retenir est la rencontre avec Charles, allez donc connaître la raison, au bout d'une dizaine de minutes, le voilà qui lance :

- J'ai rencontré, au village, un gamin assez particulier que ma mère semble avoir adopté. En 1943, il a été déplacé depuis La Ciotat, lorsque sa maman est décédée. Il était

pensionnaire dans ma première école. J'ai rarement vu un gamin aussi fort, il m'a impressionné. Il s'appelle Charles, Charles Baudin. Il m'a dit que son papa été en Afrique, sans pouvoir me dire où.

- Tiens, nous avons, à deux maisons d'ici un Baudin, c'est le chef de dépôt, il vient d'arriver à Béchar depuis une semaine, il a une grande famille en France qui doit arriver d'ici un mois ou deux, une femme, beaucoup plus jeune que lui, ils ont eu un enfant lorsqu'ils étaient à Oujda.

- Charles m'a parlé d'Oujda... Ce que je peux vous dire, c'est que vous devriez, à l'occasion, faire le voyage vers le Nord avec le train des CFA. Mémorable, j'ai passé 30 heures dans leurs trains, mais c'est surtout entre Perrégaux et ici que j'ai le plus apprécié, j'y ai rencontré des gens merveilleux, je crois même que je me suis fait des amis.

- Ami, ou amie ?

- Ami et, peut-être amies, elles sont maghrébines, mais presque plus française que les françaises de France, des filles qui veulent transformer leur destin.

En parlant de ce voyage en train, André se rappelle qu'il n'a pas beaucoup dormi depuis trois jours, le bateau, Alger, le train... Il baille à se décrocher la mâchoire, sollicite l'autorisation de rentrer dans la chambre qui lui est réservée lorsqu'il est à Béchar.

Tôt le lendemain, les yeux à peine ouverts après une bonne nuit de récupération, André s'installe à la table qui lui sert de bureau, ouvre son bloc lui servant pour ses

écris, prend son Waterman, fait avancer l'encre vers la plume par une légère pression sur la pompe, regarde autour de lui et, sans autre hésitation commence sa correspondance :

Colomb-Béchar le 10 novembre 1945.

Maman,

Quatre longs jours de voyage pour arriver à Béchar fatiguant, mais très enrichissant. Quatre journées interminables, qui m'ont permis de réfléchir. Je n'arrive pas à comprendre la raison qui m'a poussé, pendant mon séjour à Saint-Cirgues, à ne pas vouloir ouvrir mon cœur. Dès que le bateau a quitté Marseille, j'ai commencé à regretter. Hier soir, nous étions tous réunis chez Fabre, Lorraine son épouse était radieuse, ses enfants qui ont passé, l'été à sa colonie de vacances du Mer-Niger, à Saïdia, au bord de la mer, au Maroc, étaient éblouissants de vitalité.

Au moment de m'endormir, j'ai une grande pensée pour Roseline. Je t'en prie, ne lui dit rien, je vais lui écrire une lettre, d'une part pour m'excuser, et d'autre part pour lui demander à bien vouloir accepter d'envisager de devenir mon épouse.

Je sais ce que tu vas dire en lisant ces quelques lignes, mais ton gros bêta de fils est plus timide que tu le sais. Voilà sûrement ce que tu attends depuis très longtemps, mais la guerre, le Sahara, le Mer-Niger, m'ont pris sans même me laisser un instant pour que je puisse exprimer

mes sentiments.

Dès mon retour à Gao, dans une semaine, je serais plus explicite.

Protège Roseline comme si elle était déjà ta belle fille, donne le bonjour à Charles, n'oublie pas la famille Denis, je t'embrasse tendrement

André.

La lettre mise dans une enveloppe, André réfléchit un instant, reprend son Waterman, sa main s'arrête à quelques centimètres de son bloc courrier, il se concentre, commence à écrire, se reprend, arraché cette première feuille, puis commence sa demande, à ce moment il se rend compte qu'il ne rappelle pas, ou qu'il ne connaît pas le nom de famille de celle à laquelle il va faire une demande en mariage. Pour lui c'est la nièce de Madame de la Masselière, il sait que la baronne est sa tante, mais, au grand jamais, le trou est là, et, pourtant il doit faire sa demande.

Colomb-Béchar le 10 novembre 1945.

Mademoiselle Roseline,

J'ai eu beaucoup de plaisir à vous rencontrer pendant le bref séjour que je viens de passer à Saint-Cirgues. Ce n'est que, lorsque j'ai pris place sur le bateau qui me ramenait vers l'Afrique, que je me suis rendu compte que je venais de passer à côté de la vie.

J'ai été subjugué par votre vitalité, par votre beauté, par votre amour pour les choses de la vie. Peut-être que ma timidité ne m'a pas permis d'oser, vous faire une déclaration de sentiments. Ne vous inquiétez pas, ma maman, en grande coquine qu'elle est, m'a toujours poussé vers vous.

La vie que je vais vous proposer ne ressemble en rien à ce que vous connaissez en France.

Oui, Mademoiselle Roseline, j'ai le grand plaisir de vous demander si vous accepteriez à venir en Afrique pour vivre avec un homme éperdu de désert.

J'ai pris mon temps, prenez le vôtre, à Saint-Cirgues, il y a des gens qui me connaissent, écoutez-les. Prenez garde à ma maman, elle me prend pour un Dieu.

Dans ma tête tout s'embrouille, si j'étais devant vous je n'arriverais pas à émettre la moindre parole, je bégayerais, je m'empêtrerais dans un discours incompréhensible.

Simplement, Roseline, voulez-vous accepter de devenir mon épouse.

Je me demande comment je vais vivre en attendant votre réponse.

André.

La lettre est pliée avec beaucoup d'attention, glissée dans une enveloppe, encore un trou au moment d'inscrire l'adresse de la destinataire, puis, au risque de tout faire rater :

Mlle Roseline, chez la Baronne de la Masselière,
Place du Beuil,
Saint-Cirgues-en-montagne.
Ardèche
France

Va, le destin est en marche.

La croix de Saint-André.

Traumatisée après cinq années de guerre, la politique est très à gauche. Les communistes et les socialistes gèrent plus ou moins bien la France. Le général-de-Gaulle n'ayant pas confiance dans les communistes, quitte le gouvernement. Le 20 janvier 1946 Félix Gouin devient président de la troisième Assemblée constituante. Les querelles partisans, dans les couloirs de la première assemblée constituante, ne permettent pas l'élaboration de la nouvelle constitution. Au mois de juin, une nouvelle assemblée constituante est élue, le MRP, Mouvement Républicain Populaire, qui, avec la droite, avait fait capoter le premier référendum, devient la force majoritaire. Georges Bidault, Président du Conseil, arrive à faire élaborer un nouveau projet de constitution, entre les trois forces PC, SFIO et MRP. De justesse, cette nouvelle mouture de la constitution est approuvée par le référendum du 13 octobre 1946, promulgué le 27 octobre 1946. La force de cette 4ème République est dans son préambule :

« Le peuple français proclame à nouveau que tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance, possède des droits inaliénables et sacrés. Il réaffirme solennellement les droits et les libertés de l'homme et du citoyen consacrés par la Déclaration des Droits de 1789 et les principes fondamentaux reconnus par les lois de la République. »

Pourtant, au fin fond de l'Afrique, ce préambule de la constitution, qui figurait déjà sur la précédente constitution, n'est pas arrivé à faire reculer le colonialisme, maître droit, de la 3ème République, il y règne toujours.

Les rails, qui ont été retirés de certaines lignes secondaires par le gouvernement de l'État français, sont arrivés à Colomb-Béchar. Sans précipitation, les nouveaux forçats de la pose de la voie sont au travail. De nouveaux engins de chantier, pas plus résistants au vent de sable, essayent de les aider à poser cette voie ferrée qui doit aller de la mer Méditerranée au fleuve Niger.

La demande en mariage du responsable de la base du Mer-Niger à Gao a été prise en considération. Le samedi 9 février 1946, Roseline est devenue, dans la petite église, à Saint-Cirgues madame Rousseau.

En ce mois de novembre 1946, à Gao, après un été passé dans la montagne Ardéchoise, elle attend son premier enfant. L'épouse d'Alexandre, le boy d'André vient prêter main-forte, toute la communauté de cette ville des bords du fleuve Niger, attends cet heureux événement que le couple n'a pas eu peur qu'il ait lieu, si loin de toutes les familles, au cœur de l'Afrique.

Même si, a deux mille kilomètres au nord, les rails se posent, la mission des géomètres au sud est plus à trouver de nouveaux passages pour les pistes. De plus en plus de gros véhicules utilisent les pistes sahariennes, la tôle ondulée doit être éliminée pour éviter que les chauffeurs, pour s'en affranchir, établissent à proximité de la piste

officielle, leur propre passage. Dans la Tanezrouft, proche de Bidon cinq, il arrive que la largeur de la piste fasse près de 500 mètres. Oui, les camions ne souffrent pas, mais, si le vent de sable se lève, le marquage en blanc, des blocs de pierre, qui balisent l'itinéraire, ne sont plus visibles, et, devant la multitude de traces, il est très facile de se perdre. Au mois d'octobre 1946, trois prospecteurs de métaux se sont égarés à 450 kilomètres du Niger, une caravane transportant du sel les retrouvés, pour survivre ils avaient commencé à boire, après s'être arrêté à tourner en rond en suivant d'hypothétiques traces de roues, l'eau du radiateur de leur camion.

Monsieur Florès, le chef chauffeur de la mission, à Gao, a mis au point un engin pour entretenir les deux mille kilomètres de piste. Il a assemblé des rails de chemin de fer, pour en faire une herse sans dents, tiré par puissant camion, cet engin rabote, en un seul passage, les dômes de la tôle ondulée.

Monnier, l'adjoint géologue d'André, était chargé, sur le chantier de construction de la voie ferrée, aux derniers alignements du tracé. C'est avec beaucoup d'amertume qu'il donne les dernières nouvelles de l'avancement des travaux à son chef :

- À Abadla, un gros problème est apparu. Le 4 octobre, une grosse crue de l'oued Guir a bloqué le chantier de pause. Le niveau de l'eau est monté jusqu'à 4 mètres de haut, sur près d'un kilomètre de large. Le chef de la voie, à Béchar, a fait remonter l'information à la direction à Oujda. La décision ne s'est pas fait attendre : faites mettre

une croix de Saint-André, cinq mètres avant la fin du rail, nous allons étudier la suite. *Tout le matériel du chantier est remonté sur Béchar, niveleuse, scraper, même les rails et les traverses qui étaient à Abadla, ont été retournés sur le parc de la voie, à Béchar.*

Rapidement cette décision de rapatriement a effrayé le chantier de pose, la Croix de Saint-André indique toujours la fin d'une voie. Je suis passé par Abadla en revenant vers Gao, ces deux traverses de chemin de fer, en chêne du Portugal, avec un bout planté dans le sol sous la voie et l'autre tourné vers le ciel, semblant supplier qu'une personne bien intentionnée vienne effacer cette image, signe bien particulière de l'abandon.

Fabre, au bureau d'études à Béchar, se veut optimiste, d'après lui ce n'est qu'un arrêt momentané, le temps d'envisager la suite. Ils ont deux idées, l'une est de traverser le Guir sur un radier inondable, une crue importante tous les deux ans, deux ou trois petites montées des eaux le reste du temps. Ou, au diable l'avarice, de faire un pont radier d'un kilomètre de long. Ce qui les retient le plus, dans ce dernier cas, est l'assise de cet ouvrage, au passage que nous avons prévu, le lit du Guir est constitué d'alluvion, argileux, le sol dur, pour les fondations, est à trois mètres de profondeur. De plus, d'après les anciens résidents des bords de l'oued, le lit est monté de plus de deux mètres au cours des 25 dernières années.

Tous les dessinateurs à Béchar s'amuse à proposer les plus extravagants des ouvrages imaginables, c'est une

vraie compétition, cela les occupe.

J'ai peur que ces 80 kilomètres de chemin de fer soient la fin de notre transsaharien.

- Ne soit pas défaitiste, ce sont les élus communistes, pendant, pendant la guerre qui ont fait pencher la balance pour la création du Mer-Niger, ils sont un peu au pouvoir, en ce moment, alors attendons, ne nous mettons pas martel en tête, ta Croix de Saint-André, peut être retirée à tout moment, croise plutôt les doigts.

André a d'autres choses en tête, cet enfant qui arrive, le choix de s'être marié, celui d'avoir accepté que Roseline vienne habiter à Gao, lui procurent toute la joie qu'il est en droit d'attendre. Le chemin de fer est loin, son père a attendu longtemps avant de passer de la voie ferrée à la route, puis le métier de géomètre n'est pas donné que pour les constructeurs de chemin de fer. Le projet qu'il soutient depuis presque 10 ans, existe, en cette fin d'année 1946, il est confiant, un point c'est tout.

Paris ne s'est pas fait en un jour, alors le Mer-Niger peut attendre. André voudrait, par moments faire comprendre aux autres que la priorité française est de reconstruire la France. L'acier est encore rare, même si les usines allemandes doivent fournir en compensation des dégâts de guerre, une grande partie de leur production. Pour lui, dès que tout rentrera dans l'ordre, les nouveaux rails, usinés pour le transsaharien, arriveront alors, aujourd'hui, demain, la seule chose qui est importante est : attendre.

La Croix de Saint-André peut facilement être retirée, de la

même manière qu'elle a été posée.

La Dernière mission

Premier juillet 1948. Depuis quelques jours, à Gao, la colonie Mer-Niger s'est vidée, de ses femmes et de ses enfants, à l'approche de l'été . Un junker, matériel militaire remis à la France en compensation des dégâts, s'est envolé vers Béchar emportant tous ceux qui ne supporteraient pas la chaleur écrasante des mois de juillet et août. Le niveau du Niger est bas, peu de pluie au printemps, le Sahel est grillé.

Le 20 juin est arrivé un message, de la direction générale de la compagnie ferroviaire, annonçant l'arrêt imminent de la construction de la ligne. L'effort de reconstruction de la France, après la guerre, est trop important. La mise en place, en janvier 48, du plan Meyer, assainissement des dépenses publiques, la dévaluation du Franc de 44% le même mois, ont fait prendre conscience aux membres du Cabinet du radical de Robert Marie, que la construction d'une ligne de chemin de fer à travers le Sahara n'était qu'une utopie issue du colonialisme, outrancier, de la 3ème république.

Depuis deux ans la guerre s'est déplacée vers le Sud-est asiatique. Le corps expéditionnaire français, essaie d'endiguer la révolte des indochinois, soutenue par l'armée communiste de Mao Tsé-toung. La aussi, les défauts de la constitution se font sentir. Les dissensions aux seins des différents cabinets ministériels, l'esprit colonialiste des gouvernants très actif, font qu'aucune décision concrète puisse être prise, pour trouver une paix

acceptable. La guerre s'enlise, les jeunes Français épargnés par les combats, en Europe, vont aller grossir les mémoriaux des cimetières.

Au fin fond du Sahara, après dix ans de recherches, de souffrances, les dernières certitudes ferroviaires s'envolent. La nouvelle mission des géomètres du Mer-Niger est de tracer et d'entretenir les pistes du désert. Encore une fois, la famille Rousseau ne pourra pas inscrire à son palmarès, la construction d'une ligne ferroviaire. Les plus beaux rêves s'envolent, ils laissent derrière eux l'amertume des incompris. Comme son père, André ne sera qu'un géomètre traçant des routes.

Maintenant il doit simplement terminer son travail dans les meilleures conditions. Monnier, Provost les deux fidèles géomètres des premiers jours sont là, avec lui, leur chef. Depuis que Roseline, l'épouse d'André est partie avec la petite Suzanne, c'est le boy, Alexandre, qui a repris en main la gestion de la petite maison qui surplombe le fleuve Niger.

Ce soir, ils sont réunis sans en connaître la raison, les vacances, ce sera seulement après une ultime mission pour détecter un nouveau passage de cette ligne de chemin de fer qui ne se fera pas. Leurs cerveaux sont pleins d'idées, ce qui est formidable, c'est, de les voir, assis à cette table, une bière pas encore fraîche, mais bienfaisante à la main, se lançant à l'élaboration de cette dernière mission. Chacun émet son opinions, puis la synthèse arrive, il n'y a aucune alternative, tout se déroulera comme prévu. Alexandre, même s'il n'est qu'un

boy, les ayant écoutés, ose émettre son opinions :

- *Tu sais, patron, vous avez choisi une mauvaise date pour partir, le 18 juillet, ici, c'est le début des orages, et chaque fois il y a une grosse tempête de sable.*

- *Dis, je ne savais pas que tu connaissais si bien la région, je croyais que tu étais un fils du fleuve et non un enfant du désert.* Lui rétorque André.

André sait très bien que partir après la mi-juillet, vers le Tanezrouft, est sujet à subir les incidences climatiques de cette région sub-saharienne, mais, dans le contexte de l'abandon des travaux de construction de la ligne, en accord avec ses compagnons, il veut remettre un dossier le mieux bouclé possible : on ne sait jamais, si ce nouvel itinéraire, imaginait par son équipe, pouvait faire évoluer la décision des politiques. Il est évident que, sur le papier, pouvoir économiser 150 kilomètres de ligne, profiter d'un profil plus adapté aux convois de plus de 2 000 tonnes est une gageure qu'il ne faut pas négliger, mais, le faire dans l'urgence : est-ce raisonnable ?

Le directeur général de la compagnie, Monsieur Laurent, approuve cette démarche, droit dans la lignée des grands bâtisseurs, fidèle admirateur de Monsieur Maitre-Devallon, il est évident qu'il ne peut que souscrire à l'initiative de ses géomètres. Dans un message radio qu'il adresse depuis la base située à Oujda, il demande que toutes les conditions de sécurité de cette dernière mission soient mises en avant. De plus, il demande que ce soit son actuel chauffeur, Salim, qui conduise de command-

car de l'équipe.

Lorsque André a été informé du choix de sa direction, il a bondi de joie. L'équipe qui a débuté les études va être au complet, il se revoit au milieu d'eux, débarquant à Oran, découvrant ce fidèle Salim qui lui a appris à connaître les pièges du désert. Il le revoit, à l'aube, à Aïn-Sefra, étalant son tapis de prière, puis se prosternant, face au soleil levant pour honorer son Dieu. Viennent dans ses souvenirs les folles courses, avec l'engin qu'il appelait Gazelle, ces courses à la recherche du gibier qui peuple le Sahara, Outardes, Gazelles. La saignée de l'animal blessé, en remerciant Dieu de lui avoir permis de prélever sa nourriture sur son domaine.

Lorsqu'il rencontre Provost et Monnier assis devant leurs libations préférées, il ne peut s'empêcher de leur crier : *Nous allons gagner, Salem sera avec nous ! Les chevaliers des Sables sont réunis de nouveau, ils vont remporter une grande victoire !* Comme des gamins heureux de se retrouver, ils se congratulent, ils s'embrasseraient presque.

Au Sahara, c'est la dernière mission programmée pour l'équipe des géomètres de Gao, mais le monde, que se passe-t-il ?

Depuis le 24 juin, suite à la création, par les troupes alliées qui occupent Berlin depuis l'Armistice du 8 mai 1945, du Deutschemark, les Russes instaurent un blocus de la capitale Allemande. Trois couloirs aériens vont permettre, avec des conditions draconiennes, le ravitaillement des troupes d'occupation, la guerre froide s'installe.

La France se relève petit à petit, le Plan Marshal a permis de remettre du pain dans les boulangeries. Les luttes intestines entre les différents partis politiques n'ont pas cessé depuis l'avènement de la 4ème République au mois d'octobre 1946. Le 19 juillet 1948, les socialistes provoquent la démission du cabinet de Monsieur Robert Schuman, MRP, la cause, la laïcité et l'Indochine.

À Saint-Cirgues, les vacanciers sont nombreux, la cure d'altitude recommandée aux enfants attire, comme avant la guerre les avignonnais, mais aussi, maintenant les marseillais. Mathilde a décidé, suite à l'aide financière de son fils d'arrêter de faire la cuisine pour le pensionnat des Frères des écoles chrétiennes. Depuis le début du mois de juin, Roseline et la petite Suzanne sont arrivées de Gao, elles attendent, avec impatience l'arrivée du papa. Jeanne et Louis Denis ont eu un troisième enfant, un garçon, il sera baptisé lorsque son parrain désigné, André, sera là. La baronne de la Masselière est retournée vivre en ville, à Lyon. Marie Jason est décédée au mois de janvier 1948, une mauvaise grippe, associé à son âge a eu raison de la cabaretière.

Charles Baudin est revenu à Colomb-Béchar depuis la fin juin 1948, il vient de terminer ses études, il est diplômé de l'école d'agriculture d'Aïn-Témouchent dans le département d'Oran, il attend avec impatience sa rentrée dans la vie active, un avocat à Mostaganem lui a proposé le poste de gérant de domaine, celui qui exerçait précédemment devant prendre sa retraite bientôt. Son père, Georges Baudin, chef de dépôt au Mer-Niger à

Colomb-Béchar a été remercié, sans ménagement, par sa direction qui ne le trouvait pas apte à gérer un dépôt surtout orienté vers les locomotives diesel. Sa fille aînée, qui avait eu des vues sur André, lorsqu'il a rencontré la famille Baudin, en 45, s'est mariée avec le fils du principal entrepreneur de Béchar.

Zorah a trouvé sa voie, elle a abandonné la fonction publique pour prendre la succession de son père, dans le commerce du thé et des dattes, aux dernières nouvelles, elle n'est toujours pas mariée. L'ami qu'il s'était fait à Figuig a été nommé par le Roi du Maroc, comme représentant, de la Monarchie pour Figuig, sa sœur, Aïcha, contre toute attente s'est mariée, elle a dû respecter un vœu de son père, en épousant le fils d'un de ses amis, depuis plus de nouvelles.

Le 16 juillet 1948, un GMC fourni au Mer-Niger, par l'armée Américaine, équipé de la radio, conduit par Monsieur Florès un chauffeur de la compagnie ferroviaire, accompagné par trois agents responsables des pistes, part, à l'aube de Gao, ce véhicule sera l'assistance de la mission. À son bord, il y a, de l'essence, de l'eau, du ravitaillement pour une quinzaine de jours, chargement classique pour ces véhicules d'assistance. Il se positionnera au Nord d'In'Rhar, à 450 kilomètres de Gao.

19 juillet 1948, André s'est retiré de bonne heure dans son logement, Alexandre, le boy, le regarde comme s'il voulait arriver à lui faire abandonner, compte tenu de la chaleur, cette mission.

- Ne t'inquiète pas, je connais le désert, je ne crains rien,

ce que je vais faire est uniquement pour sauver ce chemin de fer pour lequel je suis venu en Afrique. Ce qui me manque le plus, aujourd'hui, c'est Roseline et ma fille Suzanne, j'espère qu'elles sont bien arrivées à Saint-Cirgues et que dans une quinzaine de jours, je serais avec elles. Je vais leur écrire un petit mot, comme cela je ne serais pas loin d'elles. Tu le posteras demain.

Sur ce, André s'installe à sa table :

Roseline chérie,

Demain je pars pour cette dernière mission, nous sommes convaincus que nous allons gagner pour inverser les décisions des politiques. Une ligne de chemin de fer à travers le Sahara est viable.

J'arrête de parler de mon chemin de fer, je pense à toi à chaque pas que je fais. Je vois ma petite Suzanne courir, trébucher, rire, par moments, je me retourne croyant qu'elle m'appelle. Non, ce n'est que le vent du soir qui remonte depuis le fleuve et fait onduler le rideau de la fenêtre.

Alexandre, depuis qu'il te remplace, à recommencer à approvisionner sa famille en riz, le sac que tu m'avais laissé est presque vide, dix kilos en quinze jours, je crois que c'est beaucoup. Je n'ose rien lui dire, car il me tient compagnie.

Mes deux acolytes ne me sont, pour cela, d'aucun secours, tous les soirs, ils font la fête, j'ai beau leur dire qu'en Afrique, il faut éviter de boire trop, ils boivent. La semaine

dernière, je ne les ai pas vus pendant deux jours, ils se sont fait racoler par deux jeunes africaines, qui en voulait à leurs deniers. Il est temps que la paye de juillet arrive pour les remettre à flots.

N'oublie pas, à Saint-Cirgues d'aller voir le curé, je lui ai promis de lui rapporter une amulette du marabout du coin pour soigner ses rhumatismes. Je ne sais pas s'il obtiendra une guérison, mais au moins, cela me permettra, lorsque je le verrais, de lui dire que les marabouts d'Afrique ne sont plus fort que son Dieu, s'il a des rhumatismes, c'est qu'il est vieux et qu'il n'a jamais fait trop attention à se préserver du froid et de l'humidité de notre montagne Ardéchoise.

Je voudrais que Maman, à son âge, arrête de travailler à la cuisine des Frères. Si je peux, je lui verserais une petite somme d'argent, tous les mois, pour compenser sa maigre retraite. Toujours est-il que je te demande, de ma part, de bien la serrer dans tes bras, embrasse là, après toi, mon plus gros bijou est : Mathilde ma mère.

Dis-lui aussi que je ne suis pas désespéré si le Transsaharien ne se fait pas, j'y ai toujours cru, j'y crois encore, je suis certain qu'avec mes amis, nous allons gagner.

Je viens de fermer les yeux pour te voir au milieu de toutes nos relations à Saint-Cirgues, Louis, cet ami de toujours, sa compagne Jeanne, elle est venue pour se soigner puis est restée, le père Malausse, ce brave charcutier qui le vendredi, en cachette, mange du saucisson. Le jour où je lui en fais la remarque, il s'est retourné vers moi et m'a

dit : le saucisson ce n'est pas de la viande. Voilà tout ce que je vois, lorsque tu n'est pas avec moi et que je ferme les yeux.

Demain, tôt le matin, nous partirons au nord d'In'Rhar, tu seras avec moi quoi qu'il arrive, dans mes pensées dans mes décisions.

Alexandre postera cette lettre demain matin, j'espère qu'il n'oubliera pas.

Je t'aime ma Roseline.

André

Le 20 juillet, alors que le thermomètre avoisine, au milieu du jour, les 44°, l'équipe de reconnaissance, à bord du command-car, prend la piste.

Mercredi 21 juillet 1948, tôt le matin, André Rousseau, Jean Monnier, Jules Provost, Salim Abderhamane, après avoir pris dans le camion d'assistance le ravitaillement, le carburant et surtout de l'eau pour quatre jours, partent pour la reconnaissance de ce nouvel itinéraire.

Dix heures du matin, à un kilomètre d'In'Rhar, le GMC est à l'abri, tout proche d'un campement de nomade, pas le moindre souffle de vent, la température monte rapidement, dans quelques minutes il ne faudra plus rester au soleil, la pression barométrique baisse rapidement depuis le lever du jour. À l'horizon, du côté du soleil levant, un nuage noir, au ras du sol, semble progresser rapidement. Monsieur Florès, en sa qualité de chauffeur et responsable du camion de secours, a peur, il informe par radio, ses directions à Oujda et à Béchar : -

Une tempête de sable semble s'approcher, nous allons avoir des difficultés à communiquer. Je pense que Rousseau va faire demi-tour, il est encore temps pour qu'il le fasse.

Toute l'équipe de secours se replie sous les tentes installées sous un immense Tamaris. Midi, la tempête arrive, impossible de discerner quoi que ce soit à plus de cinq mètres.

Cinq heures de l'après-midi, sans qu'aucune goutte d'eau ne tombe, l'orage se déclenche, d'immenses éclairs, accompagnaient d'un roulement incessant du tonnerre, traverses le nuage de sable. À ce moment les pensées vont vers Rousseau, que va-t-il faire ? Revenir ou persister, cela personne le le sera.

L'implacable destin est en marche...

Entre Gao et Adrar

UNE MISSION DU MER –NIGER DISPARAIT.

**Après 15 jours de recherches on rerouve les
corps des quatre techniciens, mort de soif, à
13 kilomètres d'un point d'eau.**

